This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

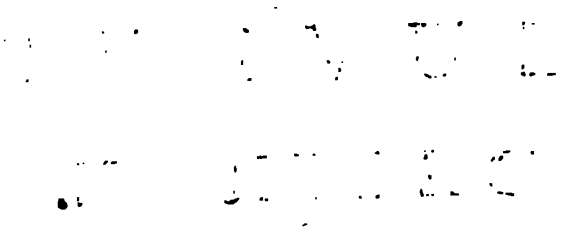
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

ŒUVRES
DE PIRON.



ŒUVRES

COMPLETTES

D'ALEXIS PIRON,

PUBLIÉES

PAR M. RIGOLEY DE JUVIGNY,

Conseiller honoraire au Parlement de Metz, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE M. LAMBERT,

rue de la Harpe, près Saint Côme.

M. DCC. LXXVI.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

ARLEQUIN-DEUCALION,

MONOLOGUE

EN TROIS ACTES.

Donné à l'Opéra-Comique en 1722.

PERSONNAGES.

DEUCALION-ARLEQUIN, *le seul Acteur qui parle.*

PYRRHA, *Femme de Deucalion Arlequin.*

UNE VOIX.

APOLLON, *celui de nos jours.*

MELPOMÈNE, *Idem.*

THALIE.

MOMUS, *sous la figure de Polichinelle, & parlant de même.*

PÉGAZE, *le moderne.*

LES ENFANS *nés des pierres que Deucalion-Arlequin & Pyrrha sa femme ont jetées derrière eux.*

DIVERTISSEMENT.

SYLPHES.

L'AMOUR.

UNE GRACE, &c.

La Scène est sur le Parnasse où la Fable nous dit qu'aborda Deucalion après le déluge.

ARLEQUIN-DEUCALION,

MONOLOGUE

EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente le double Coupeau, sur les deux ailes, & le Temple de Thémis, avec une mer immense qui occupe le fond. L'Orchestre joue une tempête effroyable. Eclairs, tonnerre, grêle, & pluie convenables à un déluge. On voit venir de loin sur les ondes, Arlequin, jambe de-çà, jambe de-là, sur un tonneau. Le fracas cesse.

DEUCALION-ARLEQUIN,

sur le haut ton de la Tragédie.

QUEL horrible chaos, & quel affreux mélange!
O prodige inouï, qui joins le Tage au Gange!
Neptune, ton courroux ne peut aller plus loin!
Cesse : & de tes fureurs, laisse vivre un témoin.

Je promets d'immoler, si d'ici tu m'arraches,
Cent bœufs...

(*Il fait un saut périlleux qui le présente sur ses pieds au-devant du Théâtre.*)

Mais me voici sur le plancher des vaches.

Passato il pericolo. (*se retournant du côté de la mer.*) Serviteur, Seigneur Neptune! Vas chercher tes cent bœufs! Non que je ne voulusse bien te les immoler, ne m'en dût-il rester pour ma part qu'un alloyau! Mais où diable les trouver, quand je suis sur terre le seul animal qui respire à présent!... Ma foi le genre-humain vient de boire une belle rasade! Il en a crevé. J'ai été le plus sobre: seul j'en échappe. Caron a fait là une belle journée! Il a débarqué tout ce monde-ci dans l'autre: je l'ai manqué belle! Et, franchement, ce n'est pas être malheureux d'attraper le bon billet à une si grosse loterie. Un peu de réflexion pourtant.... Où est donc ce si grand bonheur? Y a-t-il ici tant à rire pour moi?

Me voilà délaissé ! Je suis seul en ce monde !
Il n'est plus à ma voix personne qui réponde ! [1]

N'importe, parlons toujours ; ne fût-ce que pour n'en pas perdre l'habitude.

Ah ! que nous allons faire un beau soliloque ! Quel dommage de n'avoir point d'Auditeurs ! Que de bons mots perdus ! Un fameux [2] Misantrope de ma connoissance, que tout le monde couroit voir par curiosité, auroit mieux été ici à sa place, que je n'y suis à la mienne. Son caractère étoit celui d'un Sauvage qui desiroit & qui méritoit d'être seul au monde. Ce ne fut jamais là mon goût.

Soit naturel, soit habitude,
Je chéris les Mortels, je meurs si je n'en vois ;
Et la plus belle solitude
Est un désert affreux pour moi.

---

1 Allusion au peu de monde qu'il y eut d'abord, à cause de *Thimon* & de *Romulus*, qui étoient encore dans toute leur nouveauté.

2 Tout ceci n'étoit alors qu'une heureuse allusion à *Thimon le Misantrope*, qui attiroit la foule aux Italiens ; & au peu de monde qu'il y avoit en effet ici, à la première représentation d'une Pièce muette, qui ne promettoit pas grand plaisir.

Que vais-je devenir dans un tel abandon?
Dieux cruels... Mais, non! Forcés dans vos moyens,
Vous ne faites les maux que pour de plus grands biens [1].

Il arrivera, fin de compte, que je n'en serai que mieux. Les Dieux savent bien ce qu'ils font, & ce qu'ils défont. Les hommes ne valoient pas le diable. Ils étoient si noircis de crimes que, tenez, tel que me voilà, & peut-être un franc vaurien, je me suis trouvé, au prix d'eux, blanc comme neige [2]. Ma-foi, il n'y falloit pas une moindre lessive que ce déluge, pour laver la terre & blanchir l'espèce humaine! Une chose doit être bien nettoyée, quand la mer a passé par-dessus. Voilà tous mes Coquins noyés: si cela ne les corrige pas, je ne sais plus ce qu'il y faut faire. Mais un peu de charité! Ménageons les absens. Songeons à nos devoirs. Remercions les Dieux de leur bonté, & profitons-en. Faisons-nous à notre état présent, &

1 Les deux vers de *Romulus* de la Motte, les plus répétés & les plus applaudis.

2 Plate allusion au masque d'Arlequin.

sachons en tirer parti. Qu'ai-je à me plaindre, après tout ? Par exemple, je n'ai plus peur que la mauvaise compagnie me fasse perdre. *Item*, toutes mes dettes sont payées. Eh bien, je ne vois personne à qui parler : il n'y aura personne aussi qui me fasse taire. Et puis ne me voilà-t-il pas Roi de toute la machine ronde ! Jamais monarchie universelle fut-elle acquise à plus juste titre, & fut-elle aussi moins litigieuse.... A propos ! voici bien un autre bonheur auquel je ne songeois pas ! Allegria ! Je suis veuf ! Doucement : un peu de bienséance. Pleurons une larme ou deux. Encore faut-il être bon mari, une fois en sa vie ! Pyrrha ! ma pauvre Pyrrha ! Il y a une heure & plus que je t'ai perdue ; &, comme tu vois, le temps ne t'a pas encore effacée de ma mémoire ! O ma tendre moitié ! (Ce mot là me fait faire une plaisante réflexion : c'est que ce n'est qu'en perdant ces moitiés-là, qu'on se retrouve tout entier.) Chère moitié donc, si tu as passé, comme tout le reste, ici dessous, quoique j'y aye quelque petite part, ne me l'impute pas tout-à-fait. Je t'ai donné le

bras sur terre, & la main sur les eaux, le plus long-temps que j'ai pu; mais, en conscience, ai-je pu voir voguer près de moi un gros tonneau, sans te laisser aller pour lui ? Pardonne la préférence : cela ne m'arrivera plus. Adieu Pyrrha ! demeurons en paix, chacun de notre côté. Penses-tu que nous recruterions l'espèce, nous, qui depuis long-temps, nous disions régulièrement deux ou trois fois par jour, que s'il n'y avoit que nous deux au monde, il finiroit bien-tôt. Tu devenois même d'un âge à nous faire tenir parole, malgré les raccommodemens. Si je te regrette donc, ce n'est que par pure & loyale amitié pour toi-même, & bien gratuitement. Je parlerai aussi de bonne foi : tu ne m'entends pas pour t'en prévaloir. Conviens de la vérité, ou jamais. Ne nous flattons pas. N'étois-tu pas grande menteuse, fort avare, très-bavarde, jalouse à l'excès, même sans te soucier de moi ? Justice pour justice, je ne te désavouerai pas qu'au demeurant, tu ne fusses la meilleure femme du feu monde. Voilà ton oraison funèbre : es-tu contente ? Reçois de moi

ces dernières marques d'une tendresse vraiment conjugale. Adieu. Ma foi, disons vrai: il n'est que le veuvage, pour rapprocher les cœurs de deux Époux... Çà, çà, c'est trop lamenté ! Il est temps de songer à nous : mangeons un peu. J'ai sauvé mon bissac, & j'ai assez fatigué pour avoir de l'appétit. (*Il ouvre son bissac.*) Voici un bon gigot froid, un dindon de la bonne Faiseuse, un jambon de vingt-huit livres, deux langues, & une petite bouteille de demi-setier. C'est encore là un dernier tour de ma chienne de femme, qui n'avoit d'autre injure que de m'appeler sac-à-vin. Eh bien, je ferai comme ont fait tous les autres ; mais avec modération: je boirai de l'eau : voilà des fontaines à mon service. Dînons. (*Il mange goulument.*) *Pian piano gula mea !* N'allons pas si vîte. Il n'est plus ici question de retourner au marché. Ceci avalé, où en ravoir ? Parbleu, où je pourrai ! Digérons : c'est mon affaire ; & quand il n'y aura plus rien,

C'est au Ciel à me secourir :
Je lui laisse le soin de conserver ma vie :
Il ne m'a pas sauvé, pour me laisser périr...
Mais je crois que je versifie.

Je m'en suis apperçu déjà une ou deux fois. J'ai pourtant toute ma vie été assez raisonnable. Que diable ceci veut-il dire ! Sur quelle herbe est-ce que je marche donc ! Et quel air est-ce qu'on respire ici ! Tâchons de reconnoître où nous sommes. Cela est drôle ! (*Il regarde à droite & à gauche.*) Je m'oriente.... Ah, par la ventrebleu, me voilà bien tombé ! Miséricorde ! Oui.... oui.... j'y suis... ! Voilà la double colline : voici le Temple de Thémis ! Ah, ah ! je ne m'étonne plus si je rime ! Hoïmé, gare la famine ! Je suis sur le Parnasse ! Je suis tout au sommet ! Il y fait diablement sec ! En récompense, il fera cette année bien crotté dans le vallon. Laissons cela : nous y regarderons tantôt de plus près. Au solide ! au solide ! Mon demi-setier. (*Il l'avale.*) En tout autre temps, j'aurois bien craint ici les écornifleurs.

SCENE II.

DEUCALION-ARLEQUIN, une VOIX.

La VOIX *d'un invisible.*

COQUIN! Coquin! Maraud!

ARLEQUIN *surpris.*

Qui m'en veut! Qui va-là?

La VOIX.

A déjeûné! A déjeûné! Tôt! tôt! Apporte! apporte!

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas mes Écornifleurs! Décampons! (*Il remet tout dans son bissac, & le jetant précipitamment sur l'épaule gauche, s'en donne par-dessus la droite un grand coup à travers le nez.*) Ouf! je me suis cassé le nez! Quel chien de coup!

La VOIX.

Apporte! apporte!

ARLEQUIN.

Que le Diable t'emporte, toi-même! Qui vive!

LA VOIX.

Vive le Roi! Vive le Roi! (*Plusieurs fois.*)

ARLQUIN.

Grand'merci : car il n'y a plus d'autre Roi que moi. Montre-toi donc ! Qui es-tu ?

LA VOIX.

Perroquet mignon !

ARLEQUIN.

Ah! c'est un Perroquet, qui a eu, comme moi, le bonheur d'échapper ! Il n'a pas eu grand'peine : il étoit sur son terrein. Il n'a eu qu'à monter de branche en branche. T'apporte à déjeûné qui voudra ! Reprenons le nôtre. Baffrons. (*Il mange.*) La soif me prend. Courage ! Buvons de l'eau. (*Il va aux fontaines, & boit.*) Ah ! jarnibleu, quelle eau ! qu'elle est forte ! La tête m'en tourne : cela vaut dû vin. (*Il en reboit.*) Ma foi, Messieurs de Bourgogne, je vous défie d'être plus gais & plus ivres que je me le sens! Mais cela prend. Ne voilà-t'il pas le cœur qui me démange de faire des hommes. Hélas ! où est le temps où l'on faisoit tout, seul !

O Prométhée, mon Père, qui eûtes ce beau secret, & qui me donnâtes le jour, sans avoir eu jamais besoin de fille ni de femme pour cela ! Pendant que vous allumiez mon corps au feu du Soleil, & que vous étiez si près des astres, il ne tint qu'à vous de tirer mon horoscope, & d'y lire mon aventure : vous m'auriez laissé la recette d'une si commode génération. J'aurois bientôt du monde avec qui jaser & me désennuyer ici... Ah ! ah ! Gardez votre recette, mon Père, en voici une bien meilleure. Peste, la belle Dame ! C'en est assez ; j'ai mon affaire.

SCENE III.

ARLEQUIN-DEUCALION, MELPOMÈNE.

MELPOMÈNE *entre à pas graves, & se promène comme quelqu'un qui rêve profondément. Elle est vêtue en Actrice à la Romaine ; tient le poignard d'une main, attribut de la Tragédie, & la Trompette de l'autre*[1]*, attribut du Poëme épique. Elle serpente majestueusement sur la scène, sans prendre garde à Deucalion ; faisant des mines passionnées, poussant des ah ! des hélas ! des Dieux ! des qu'entens-je ! & gesticulant à grand tour de bras.*

ARLEQUIN *après avoir tourné long-temps autour d'elle, & l'avoir fixée comiquement.*

C'EST Melpomène ; c'est la Muse de la Tragédie. Je ne la reconnoissois pas d'abord, à cause de cette trompette qui me la faisoit confondre avec sa Sœur

1 Ce mélange des deux attributs, est une allusion au défaut des Tragédies du temps, où l'Épique étoit le ton dominant.

Calliope. Je ne songeois pas qu'elles font depuis peu bourse commune, & que ce que nous appellions Tragédies, n'étoit plus qu'un amas de quinze ou dix-huit cens vers épidramatiques. Elle me fait peur & pitié. Oh! comme la voilà haut guindée! Quels gestes! Quels regards! De pied en cap elle est toute convulsion. Cette figure-là ne laisseroit pas que de me faire rire quelquefois, & de m'amuser. Abordons-là, & lui troussons un compliment qui la dispose à notre union. (*Il se présente comiquement.*) Madame, oserois-je interrompre un instant vos sublimes extravagances? Il ne s'agit que d'une bagatelle; c'est de m'épouser.

J'offre à vos yeux l'unique & précieux reste du feu genre-humain, dont, si cela vous plaît, au lieu de notre Épithalame, nous ferons l'Épitaphe. Oui, Madame, vous voyez le genre tout entier, tant mâle que femelle, dans mon seul individu. Mes frères & moi, il n'y a qu'un instant, nous étions rangés sur la surface de la terre, comme des pièces d'échecs sur un échiquier. Rois, reines, cavaliers, piétons, & fous de toutes couleurs,

étoient à leurs places. Les Dieux s'en jouoient nous allions & venions à tort, à travers à leur Je ne sais quel mauvais Joueur d'entr'eux, eut échec & mat qui lui fit perdre la partie. C'étoi faute : il voulut que ce fût celle des pièces ; comme ceux qui perdent aux cartes, & qui mordent de rage, dans la sienne, il ramassa pê mêle, & jeta tout, cul sur tête, dans cette bo que vous voyez (*en se montrant*) pions, cavalie reines, rois & fous ; je suis la petite boîte renferme un si bon onguent. Que de moi resta tent Canaille & Potentats ! Prenez la clef, & ou vrez à cette malheureuse multitude. Marions-nous C'est sauter un peu légèrement de la barrière au but : c'est un trait de mon métier. D'ailleurs, ne nous flattons point ; nous n'avons pas de temps à perdre, vous ni moi. Je suis d'un certain âge, aussi bien que vous autres Pucelles de céans. Reculer la queue du Roman jusqu'à son douzième volume, ce seroit risquer la Postérité ; & vous toutes, comme moi, êtes ici de moitié dans le profit. Car enfin, que je meure sans lignée, adieu les hommes : Plus d'hommes,

d'hommes, plus de fous; donc plus de Poëtes: & qui vous cultivera dès-lors? Qui vous invoquera? Que ferez-vous? (*Melpomène le regarde dédaigneusement, & s'en va: Arlequin l'arrête.*) Madame, êtes-vous muette? (*Il crie de toutes ses forces:*) êtes-vous sourde? (*à part.*) Attends, attends, voici, voici qui te rendra l'ouie. (*Il tire un sifflet, & lui en donne un grand coup dans le tuyau de l'oreille. Melpomène fait un saut & lui lance un regard de fureur.*) Hé, qui diable, Madame, on ne sauroit avoir raison de vous, sans ce petit instrument-là! (*Il reprend le ton héroïque.*)

Hé bien, puis-je à présent,
Puis-je espérer l'honneur où mon amour aspire?

(*Elle redouble d'indignation, & lui, reprend le ton comique.*)

Ah! vous ne voulez pas! Nous allons donc bien rire!

(*Sur le ton fier.*)

Venez, allons au Temple, où je veux, malgré vous,
Vous jurer à l'autel tout l'amour d'un époux [1].

---

1 Ces deux vers sont de Romulus parlant à Hersilie.

Oh, pour le coup, vous avez raison de faire la mine ; je suis en faute. Pardonnez-moi ce vilain mot d'époux : je voulois mieux dire. Ne vous promettre en effet que l'amour d'un époux, ce ne seroit pas vous promettre grand chose.... Vous me plantez-là ! Ah, c'est donc tout de bon ! *(Il la retient encore par le bras, &, perdant tout respect :)* Parlez donc, hé, Madame la bégueule, c'est bien faire la rencherie ! Sentez-vous bien ce que vous refusez ? Ne suis-je pas actuellement le plus grand parti de l'univers, le ciel même y compris ? Apprenez qu'un homme tel que moi, devenu le seul de son espèce, est plus rare qu'un Dieu ; & plus nécessaire ici-bas que ne le seront jamais vos Sœurs, vous, & votre benêt d'Apollon ! Laissez seulement repasser de l'eau quelque temps sous les ponts, vous verrez ce que j'ai de bon bien au soleil ; & si quelqu'un de ma richesse ne mérite pas bien les Dieux pour Alliés [1]. Je ne vous apporte pas moins en mariage que les quatre parties du monde, dont

1 Romulus dit que les Romains ont les Dieux pour Alliés, & des Rois pour Sujets.

je découvre la dernière du haut de ce Mont prophétique. Je vous fixe, pour votre douaire, des millions sans nombre, assignés sur ma galerie du Mogol, & mes mines de Golconde, en attendant celles du Pérou.... Cela ne la tente point. Elle me tourne le dos... Adieu donc! J'aurai à choisir entre ses huit Sœurs... Madame! Madame!... Attendez que je vous rende un service. Qu'est-ce que c'est que ce chiffon de papier qui traîne à la queue de votre robe? (*Il l'ôte & lit*:) Cinquième Acte de Romulus [1].

1 La Pièce finit au quatrième acte.

SCÈNE IV.

THALIE, ARLEQUIN.

THALIE *entre en jouant des castagnettes, dansant, chantant, solfiant des airs legers, faisant des entrechats, &c.*

ARLEQUIN.

LA MAL-PESTE ! Voici une Gaillarde, celle-ci. M. le Commissaire, alerte [1]. Je n'en réponds pas. Sauvez-nous l'amende ! La Commère aura autant de peine à se taire, que l'autre en avoit à parler. *(Elle approche d'Arlequin, la bouche ouverte : il met la main dessus, crie au secours, & dit tout ce qui suit avec une volubilité qui lui coupe continuellement la parole.)* Te tairas-tu, Serpent ! Je te reconnois !

1 Apostrophe au Commissaire qui assistoit-là de la part des Comédiens François, pour verbaliser en cas de dialogue. La risée lui déplut beaucoup ; mais il lui fallut avaler la pilule.

Tu es, je gage, Thalie, la Muse de la Comédie.... Te tairas-tu! Il t'appartient bien de babiller, quand ton ainée a la gueule morte!.... Tu ne l'ouvres que pour médire du tiers & du quart. Je suis sûr que c'est ta langue qui vient d'allumer contre nous le courroux céleste.... en publiant ses fredaines..... Petite ridicule, qui ne saurois souffrir qu'on le soit en repos!... Que dira-t-elle!.. Que dira-t-elle! .... Paix! paix! de par le Diable, & les Comédiens François! Paix donc, Bavarde! Impertinente! Étourdie! Te tairas-tu! Te tairas-tu! Ta la la, ta la la. (*Elle s'enfuit de rage, en se bouchant les oreilles.*)

SCÈNE V.

ARLEQUIN.

OUF, je n'en puis plus! J'ai perdu haleine. Quel travail de fermer la bouche à une Femme en train de parler! [*Il est interrompu par les sauts périlleux de cinq ou six de ses Camarades.* [Tubleu, quelles gambades! Ce sont apparemment les Sylphes, habitans de l'air, joyeux de le voir plus serein. Allons voir aux sept autres Muses, à qui jeter le mouchoir.

[*Exercices des Sauteurs.*]

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PYRRHA.

Elle descend du haut du Cintre, assise sur Pégase, qui se renvole & disparoît, dès qu'elle a sauté sur terre : &, comme quelqu'un qui vient d'échapper du plus affreux danger par une voie extraordinaire autant qu'inespérée, elle va, vient, & s'agite avec les émotions d'une femme hors d'elle-même. Après s'être enfin remise un peu de cette altération, elle pleure & se lamente en malheureuse qui se croit seule au monde, & tombe accablée enfin de douleur & de lassitude, sur un gazon, où elle s'endort.

SCÈNE II.

PYRRHA, APOLLON.

Apollon, une flûte Allemande à la main, au lieu de lyre, entre en frédonnant des airs d'Opéra; &, tout-à-coup, appercevant Pyrrha endormie, tombe en admiration, la considère, se passionne pour elle, s'en approche à pas lents, de peur de l'éveiller, embouche sa flûte, & joue le sommeil d'Issé.

SCÈNE III.

APOLLON, ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN *abysmé dans ses pensées, ne voyant ni n'entendant rien, [à part.]*

QUEL chien de pays! maugrebleu des Caillettes! Et ce sont-là ce qu'on appelle les Filles de Mémoire! A la bonne-heure, de mémoire tant qu'on

voudra ; ce ne sont pas assurément des Filles de jugement : car il faut l'avoir entièrement perdu, pour refuser, comme elles font, une main telle que la mienne. J'emploie, depuis deux heures, toute ma rhétorique, pour faire accepter mon auguste personne & mes vastes états, c'est comme si je parlois à des folles. L'une me répond en me raclant le boyau au nez : l'autre me paie d'une cabriole : celle-là d'une chanson : celle-ci en me montrant les cornes avec deux pointes de compas, prêtes à me crever les yeux : celle-là tient les yeux fichés au ciel, pendant que je lui marche & remarche sur les deux pieds, comme si je marchois sur les pieds d'une statue de bronze : les autres me donnent de leurs marottes par le nez : ah ! la sotte académie ! 1, 2, 3, 4, 5, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut* : voilà tout leur dictionnaire. Ces sons-là ne laissent pas pourtant que d'exprimer quelque petite chose ; car lorsqu'une de ces Carognes-là m'a chanté je ne sais quel air brusque, j'ai fort bien entendu : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.* Quand une autre m'est venu corner aux oreilles un

air terrible, j'ai entendu, comme si je l'entendois encore, qu'elle me disoit :

Non, ne t'oppose point au penchant qui m'entraîne !
Je suis accoutumée à ressentir la haine,
Je ne veux inspirer que l'horreur & l'effroi.

Ainsi du reste. D'abord ne voyant que Chanteuses & Danseuses, j'ai cru qu'il n'y avoit qu'à rire, que c'étoit du vin en perce, & que j'étois à même; & me voici tout aussi avancé qu'auparavant. D'où viendroit ce prodige ! C'est qu'apparemment celles-ci ont peur des Dieux; &, qu'à cause des petites tracasseries qu'il vient d'y avoir entre eux & les hommes, elles craindroient de se brouiller en Cour, si elles faisoient bon visage à un disgracié. Elles n'osent en réparer l'espèce. Le scrupule est rare & nouveau parmi des filles de magasin. Eh bien soit, point de ménage, ce n'est plus ma faute : j'en prends acte. Madame la Postérité, tirez-vous du néant comme vous pourrez. J'y ai regret; car voici le seul temps, l'heureux temps où le père seroit aussi certain que la mère. Qui pourroit rendre ma race problématique ? Il

n'y a de mâle ici que moi. Apollon n'est qu'un efféminé. Depuis des siècles qu'il est avec neuf filles, ne sont-elles pas encore pucelles ? .... [*Il entend ici la flûte d'Apollon, se tourne, & le voit.*] Qui parle du loup.... j'entends son patois : il parle à une belle dormeuse : voyons-là. [*Il s'avance, regarde par-dessus l'épaule d'Apollon, & reconnoît Pyrrha. Il revient épouvanté.*] Comment ! C'est bien le diable ! Ma femme !

Ah ! je n'en doute plus, au transport qui m'anime ;
Ma main, tu n'as commis que la moitié du crime ! *

Malheureux ! Je me croyois le plus innocent des humains, parce que les Dieux m'avoient sauvé des eaux ! J'étois le plus coupable, puisqu'ils me conservoient à ma femme !.... Elle s'est bientôt lassée d'être morte ! Mais à quelle intention le drôle est-il si près d'elle ! Écoutons un peu. [*Apollon en est à l'endroit de l'air fait sur ces paroles :* Coulez si lentement, &c.] Je suis au fait : J'entends tout

* Deux vers de Rhadamiste, en reconnoissant Zénobie.

cela mot-à-mot. Il parle aux ruisseaux, au zéphyr, à l'écho, & il leur ordonne de couler lentement, de murmurer tout bas, de souffler légèrement, & même à l'écho de se taire : cela est mignon & galant. [*La flûte passe à l'air de ces paroles du sommeil d'Issé :* Que d'attraits ! que d'appas ! Contentez-vous, mes yeux ! parcourez tous ses charmes !] Est-il fou ? Le voilà qui parle à ses yeux, comme si ses yeux avoient des oreilles : il leur dit de parcourir les charmes de ma femme ! Ah, par ma foi, ils n'auront pas bien du chemin à faire !... ahi ! ahi ! [*Payez-vous, s'il se peut....*] Doucement, Seigneur Apollon ! Vous vous passionnez par trop. [*Apollon se courbe sur sa belle Dormeuse.*] Je vais vous payer moi, en monnoie courante du pays. Comme diable vous y allez. Il n'y auroit qu'à vous laisser faire, vraiment ! [*Il fait tomber une grêle de coups sur le dos d'Apollon, qui s'enfuit.*]

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, PYRRHA.

PYRRHA *éveillée aux cris d'Apollon, se lève brusquement, & voit son mari. Le mari regarde sa femme, comme un homme en extase. L'étonnement de la femme n'est pas moindre. La surprise réciproque donne lieu à une scène muette & comique. Arlequin rompt enfin le silence & déclame :*

Victime d'un époux contre vous conjuré *,
Victime d'un amour gourmand, désespéré,
Que mon ventre a poussé jusqu'à la barbarie,
Comment diable as-tu fait pour échapper, ma mie ?

PYRRHA *met le doigt sur sa bouche, & fait signe qu'elle est muette.*

ARLEQUIN.

Elle a perdu la parole! Ah, je vois ce que c'est !
Le saisissement lui aura gelé le bec. Gare le dégel!
Ce sera une belle débacle. Écoute, ma femme,

* Parodie de la reconnoissance de Rhadamiste & de Zénobie.

je vois trop ce que tu me veux dire. Je t'ai un peu laissée là dans le besoin : mais quand je t'aurai tout dit, tu entreras dans mes raisons, & tu m'excuseras.

Quand j'eus dévidé tout le peloton de ficelle attachée au cerf-volant sur lequel je t'avois posée, en m'abandonnant sur les eaux, & qu'alors je t'avois perdu de vue dans les airs, je pris le parti, ne pouvant mieux faire, de me nouer vîte le reste autour du col, & de continuer à nager de mon côté, pendant que du tien, tu continuois à voler au gré du grand vent qu'il faisoit. Tu me servois de voile, & la bise qui te souffloit en poupe, me faisoit fendre les flots avec une rapidité de tous les diables. Après avoir voyagé de cette étrange façon tous les deux pendant la matinée, nous servant l'un & l'autre, toi de force mouvante, & moi de point d'appui, j'entendis sonner midi sous mon ventre à un clocher sur le coq duquel je me trouvois. J'étois à jeun, & passablement fatigué; ne voilà-t-il pas que j'apperçois peu loin de moi, un tonneau roulant sur les ondes : à la vue d'un objet si intéressant, je fais les cinq sens de nature pour

en approcher. Le courant l'entraînoit à gauche : le maudit vent qu'il faisoit, te faisoit voler à droite : l'instinct me tiroit vers le tonneau. Je voyois l'instant où tu t'allois souiller du meurtre de ton cher époux : tu m'étranglois. Pour t'épargner ce parricide, j'ai tiré des ciseaux de ma poche, &, crac, je me suis mis à l'aise, en te recommandant aux Dieux. J'ai aggrippé le tonneau, l'ai enjambé; &, ne te voyant pas tomber, je m'étois flatté jusqu'ici, t'ayant laissée plus près du ciel que de la terre, que tu aurois pris le plus court chemin, en achevant la montée, au lieu de tenter la descente. Tu as pensé autrement : tu ne m'as pas voulu quitter, que tu ne me sçusses noyé. Grâce au Ciel, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre : nous voici encore ensemble; & je n'ai été veuf qu'une heure ou deux. Mais, dis-moi, par quelle diable de voiture as-tu pu débarquer du haut des airs ici-bas?

PYRRHA *désigne encore ici, plus fort que la première fois, qu'elle ne sauroit parler.*

ARLEQUIN.

Ce n'est, ma foi, pas pour rire : voilà une femme devenue absolument muette. Cela lui vient de la peur. Parbleu, la Peur, convenons-en, est une Divinité bien puissante. J'ai lu dans une vieille histoire, qu'elle délia la langue à un enfant de trois mois, qui voyoit qu'on alloit tuer son père : le prodige étoit grand, puisqu'il frappa les assassins, & les désarma. En voici bien un autre ! Arrêter la langue d'une femme ! & d'une femme comme la mienne, cela passe le prodige. Il faut le voir pour le croire. Il se faut résigner à tout ; & même tout prendre, tant qu'on peut, du bon côté ! Hé bien, j'avois le bonheur d'être veuf ; je ne le suis plus : patience ! Elle est muette ; du moins, il n'y a que demi-mal. [*à Pyrrha.*] Apprens-nous au moins par quelque signe, comment, après t'avoir laissée au haut des nues, je te retrouve ici, sans que tu te sois cassé bras ni jambes.

PYRRHA

PYRRHA *fait les démonstrations qu'elle imagine, faisant claquer sa langue contre le palais, & remuant ses bras comme deux ailes, pour faire entendre qu'elle est venue, montée sur le cheval Pégase.*

ARLEQUIN.

J'y suis. Je t'entends. Tenez, ce sera ce maudit Pégase qu'elle aura trouvé en l'air sous sa main, au moment précis où je tranchois le fil de ses jours. [*à part.*] Ce cheval là est né pour se charger de bien mauvaises marchandises. [*haut.*] Je te félicite d'une si belle rencontre : & où est-il ? Ne pourrois-tu pas me montrer où tu l'as laissé ?

PYRRHA *lui montre l'endroit où il a disparu, en le posant à terre. Il y court ; & Pyrrha, restée seule, fait un Monologue pantomime, qui tend à exprimer sa joie & son étonnement.*

ARLEQUIN *rentre, monté sur Pégase qui a des oreilles d'âne & des ailes de dindon. Il est caparaçonné d'affiches des Pièces nouvelles jouées cette année.* Romulus *est sur le poitrail, &* la Mort

d'Annibal *au cul* [1]; le Cavalier, *dans son style polisson, plaisante sur cette* Mort, *au cul. Puis, reprenant son style de Théâtre :*

Enfin le voilà donc, ce cheval admirable,
Si fameux, si vanté dans l'Histoire & la Fable!

Le temps lui a bien accourci les ailes; mais lui a diablement allongé les oreilles en récompense. Pendant que nous sommes dessus, caracollons un peu, & faisons le manège! [*Il pique des deux : la Mazette rue.*] Ma femme, gare! gare! mets-toi de côté : tu vas voir beau jeu, encore que la corde soit rompue. Choisissons : sur quel ton le prendrai-je? Faisons du tragique. Cela est beau, long, & facile. Allons, gai! Un impromptu de deux mille vers. [*Il pique, repique; Pégase fait des haut-le-corps, des voltes, &c. Arlequin se tient aux crins & s'écrie :*]

Oui, tous ces Conquérans rassemblés sur ce bord,
Soldats, sous Alexandre, & Rois après sa mort... [2]

---

1 Pièce de M. Marivaux.

2 Les deux premiers vers d'Artémire, seconde Tragédie de M. de V***, qui n'eut qu'à peine une représentation.

[*Là il culbute sur le dos : se relève pesamment, la main sur le bas de l'échine, qu'il se frotte douloureusement, répétant :* Après sa mort; après sa mort....] Me voilà tout éclopé. Jarnibleu, c'est bien dommage ! J'allois beau train ! Regagnons l'étrier. [*Il se rapproche de Pégase qui continue ses courbettes ; il le flatte, & fait si bien, qu'il se remet en selle.*] Où en étois-je ? La, la; la, bellement mon ami ! Allons, bride en main ! Pian, piano; pian, piano. Un peu d'épidramatique. Cela repose les poumons. Partons ! [*Il rentre en enthousiasme, & prononce avec emphase :*]

Je chante Romulus... Pégase, attends, demeures !
Je chante Romulus, qui, pendant vingt-quatre heures,
Vit tramer contre lui quatre ou cinq attentats,
Et sut les esquiver par quatre ou cinq combats....

Oh, ma foi, voilà trop de besogne pour le moment : remettons cela à une autre fois; & pelotons en attendant partie. [*à Pégase.*] Çà, mon drôle, je veux ne faire qu'une petite Fable; là, quelque chose de gai, de riant, de léger, d'enfan-

tin. Mettons-nous au pas, comme quand tu vas à la fontaine. Fort bien. [*Il récite.*]

Dom Jugement, Dame Mémoire,
Et Demoiselle Imagination....

Et Demoiselle Imagination ! Voilà un vers heureux ! Qu'on dise encore qu'on s'y perd en épithètes superflues ! Et Demoiselle Imagination ! La mesure y est : il n'y a plus qu'une rime à trouver. Et Demoiselle Imagination ! Les cinq pieds y sont. Parle donc, cheval ; où sont les tiens ? Es-tu de bronze ! Il s'appesantit de plus en plus. Et Demoiselle Imagination ! Le voilà fourbu ! Il s'arrête : il plie le jarret. Et Demoiselle Imagination ! Il donne de la croupe à terre : nous voici bien ! Peste soit de la lourde Imagination, qui rompt bras & jambe à ma rosse. Et Demoiselle Imagination ! Bon ! nous voilà embourbés. Je veux pourtant aller jusqu'à la rime : je n'en suis pas loin. Iras-tu, criquet, chienne de haridelle ! Imagination... Imagination.... Il faut un coup de feu pour rimer là-dessus. Je m'y rends. Ma femme, par charité, va

m'emplir le cul de mon chapeau, de l'eau de l'une de ces fontaines. [*Elle prend le chapeau, en creuse la forme, & va puiser.*] Tenez, voilà mon bidet sur ses quatre jambes, comme sur quatre piliers ! Quand branlerons-nous d'ici ? [*Pyrrha revient le chapeau plein : Arlequin le vuide : se le renfonce dans la tête : broche son détrier, lâche la bride, & s'envole en criant :*]

Quelle fureur trouble mes sens ! *
Quel feu d'enfer en moi s'allume !
Démon des flons, flons, je te sens !
Vîte, qu'on m'apporte une plume....

[*Les deux derniers vers se perdent dans les nues, où l'emporte Pégase.*]

PYRRHA, *qui le croit perdu, fait tous les gestes d'une femme au désespoir, & qui pense de nouveau être seule au monde.*

ARLEQUIN, *à la faveur d'un beau saut périlleux, dont Francisque se tiroit en maître de l'art, retomboit des nues sur le théâtre.*

---

* Parodie des quatre premiers vers des fameux couplets de Rousseau.

Ouf! C'est pour l'amour de toi, que je reviens à terre : je serois dans l'Olympe à cette heure, si je ne m'étois heureusement accroché après l'Arc-en-Ciel, d'où j'ai fait le joli saut que tu viens de voir : heureux de l'avoir perdu, comme toi de l'avoir trouvé. Où en serois-tu? Quel chien de cheval est-ce là? S'il n'est aux Cieux, il est à tous les diables. Il va toujours trop haut, ou trop bas. Bien fou qui s'y frottera désormais : fussent * les Pages des grandes & petites Écuries.... Or çà, ma chère Moitié, parlons d'autre chose. Rentrons dans le domestique, & voyons aux affaires du ménage. Nous voilà face-à-face, pour le coup, & bien au large. Il n'y a plus que nous d'homme & de femme sur la terre! Le beau lit de Grandeur! Qu'en dis-tu? Il est temps, depuis je ne sais quand, de nous rapprocher une bonne-fois, & de nous faire quelque petite compagnie : ou bien, seul-à-seul, nous allons furieusement nous ennuyer. Hélas! où

* Les Pages avoient l'entrée *gratis* aux Théâtres de la Foire; & tout en étoit plein dans celui-ci : aussi eurent-ils bonne part à la risée.

est le temps que nous peuplions plus que nous ne voulions, & sans qu'il en fût besoin. Nous avions un enfant tous les ans : c'étoit une rente infaillible ; & , malheureusement, nous n'avions alors que celle-là. Comme tout vient mal-à-propos ! En ce temps-là, nous n'avions rien à laisser : aujourd'hui que nous regorgeons de biens, nous nous trouvons sans héritiers. Je ne sais ; le cœur me dit pourtant qu'il m'en viendra de façon ou d'autre. Entrons dans le Temple de Thémis que voilà. Graissons le marteau, pour que la porte s'ouvre. Avec des offrandes, on a des oracles.... Mais quoi ! on nous prévient ! Une invisible main ouvre les deux battans ! L'Amour, & la plus jeune des Grâces nous font signe d'avancer ! Ce sont deux jolies Divinités qui s'intéressent à la population : nous ne pouvons agir sous de meilleurs auspices. [*L'Amour & une jeune Grâce exécutèrent un pas de deux, qui fut fort applaudi : c'étoit le début de Mademoiselle Sallé, & de son Frère, devenus depuis si célèbres*]

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN *à Pyrrha.*

Y ENTENDS-TU quelque chose ?

PYRRHA *fait signe que non.*

ARLEQUIN.

Ma foi, ni moi non plus : il vaudroit autant ne nous avoir rien dit. Que nous prenions les os de notre grand'mère ; &, qu'après nous être voilés, nous les jettions derrière nous ! c'est-là de l'algèbre. Notre grand'mère ! Est-ce de la mienne, ou de la tienne, ou des deux que l'Oracle veut parler ? Ce ne sauroit être de la mienne : je suis petit-fils de Prométhée : il n'eut jamais de femme. Tout le monde sait qu'il fabriqua mon père de

ses propres mains ; & qu'il l'anima avec un verre ardent. Pour ta grand'mère à toi, tu n'ignores pas que nous la mîmes, il y a plus de vingt-ans, sur un bûcher bien allumé ; & que le vent emporta les cendres à tous les diables : cours après. Je m'y perds. O, Déesse Thémis ! qu'on vous reconnoît bien à ce maudit jargon-là ! Je courois à vous, comme on fait pour trouver des lumières ; & me voici plus emberlicoqué, & plus incornifistibulé que jamais ! Le piquant, c'est qu'elle m'a dit que, moyennant cela, elle & moi, nous aurions plus de monde que nous ne voudrons ; & je voudrois déjà, aussi-bien que toi, voir autour de nous une famille de quinze ou vingt enfans tout formés, comme elle nous promet qu'ils seront tout en naissant. Mais nous renvoyer aussi, pour cela, aux os de nos grand'mères, c'est ne plus rien nous dire. Quand même nous les aurions, le beau passe-temps de les jeter, d'engendrer en les jetant derrière soi ! Le pré ne vaut pas encore si fort la fauchure, que, du moins la fauchure ne dût avoir les agrémens de l'ancienne façon ! [*Il rêve pro-*

fondément.] Patience! Je crois entrevoir d'où vient l'obscurité dont on nous a régalés. Nous avions les mains vuides. Ce n'est pas là le compte de la Divinité du lieu. Je lui ai bien, à la vérité, beaucoup promis; mais elle veut du comptant: comme s'il y avoit à cette heure quelque chose à risquer avec moi! avec le Monarque universel! Voilà pourtant l'enclouûre, ou je suis bien trompé!... Paix! paix! Je vois venir un autre Oracle qui pourra nous expliquer celui-là.

SCÈNE II.

APOLLON, ARLEQUIN, PYRRHA.

APOLLON *voyant Arlequin, veut fuir.*

ARLEQUIN *l'arrête.*

FAISONS la paix; brave Apollon; j'ai besoin de vous. Touchez-là: point de rancune. Vous en contiez à ma femme: je vous en ai un peu voulu d'abord; mais tout cela ce n'étoit que pour rire. Expliquez-nous, de grâce, ce que veut dire Thé-

mis. Nous lui demandons comment nous ferons pour repeupler la terre ; elle nous dit de jeter derrière nous les os de notre grand'mère : c'est comme si elle nous avoit dit de prendre la lune avec les dents. O vous, Recteur de l'Université de l'Olympe, expliquez-nous cet hébreu-là ! Je ne vous demande qu'un monosyllabe. Cela ne commettra pas votre Divinité comique.

APOLLON *chante l'air qui a pour refrain :* Ne m'entendez-vous pas ? *& finit par prononcer le refrain* Ne m'entendez-vous pas ?

ARLEQUIN.

Non : Je suis pris sans verd cette fois-ci. Vous chanterez demain ; parlez à cette heure, & vous expliquez mieux, si vous voulez que je vous entende.

APOLLON *gesticule agréablement, en chantant l'air de* Vous m'entendez-bien, *jusqu'aux trois premiers vers.*

ARLEQUIN.

Hé bien ?

APOLLON *continue l'air, & finit par dire le refrain* : Vous m'entendez-bien ?

ARLEQUIN.

Comme auparavant : comme si vous n'aviez rien dit. Tirez-nous-en d'un autre.

APOLLON *entonne lugubrement l'air des Pendus :* Or écoutez, petits & grands....

ARLEQUIN.

Au diable la chienne de musique ! Je vois bien qu'il en faut encore ici venir à battre la mesure. [*Il tire sa batte, Apollon s'enfuit.*]

SCÈNE III.

ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN.

JE suis bien las de tout ceci, & du sot rôle d'avoir à parler seul. Depuis que je suis ici, je n'ai entendu jaspiller que le Perroquet & Thémis, qui ne savoient l'un ni l'autre ce qu'ils disoient : N'y a-t-il donc céans que les pierres & les bêtes qui parlent ?

Car pour me faire au langage des neuf Femelles, & de leur sot Président, j'aimerois autant passer ma vie à l'Opéra : c'est-à-dire, en deux mots, ô mon grand Papa, que j'aimerois mieux être côte-à-côte avec vous sur le mont Caucase, qu'en pareille compagnie sur le mont Parnasse. Que ce gros tonneau qui m'a sauvé la vie, n'étoit-il plein de vin, comme je l'ai cru d'abord. A peine l'avois-je enjambé que je m'en enquis par un petit trou que je fis, & qui me détrompa. La peste ! si c'eût été du vin, je ne consulterois pas d'autre oracle. Voyons, du moins ce qu'il a dans le ventre. [*Il le met sur cul & le défonce.*] Ah, ah ; cela m'a tout l'air d'avoir été le trésor de quelque Houbereau, qui n'a pas été aussi heureux que son bagage. [*Il tire un gros volume & lit :* Nobiliaire de la Thessalie.] Ha, ha, ha, ha ! jolie pièce de cabinet, le lendemain d'un déluge ! Voilà une lecture bien de saison, bien curieuse, & bien amusante pour ma femme & pour moi ! Laissons-la toutefois à nos neveux : si les Dieux nous en donnent, & qu'ils soient aussi sages que leurs Prédécesseurs le furent peu, que

penseront-ils d'une génération de la même espèce qui se sera coupée, & dont le demi quart d'une aura dit au reste : Retirez-vous, insectes, vous ne nous ressemblez point : vous & nous, sommes deux. Cela les fera rire. Ils béniront le brouillement des cartes. Ma suprématie aura soin de les égaliser : les cadets seront frères de leurs aînés ; & l'inégalité détruite, je réponds du bon ordre & de la félicité universelle. Je ne suis pas bête, je remarquois cela long-temps avant que la pluie tombât : elle est tombée ; la maudite génération a disparu. Je reste : renouvelons la police, & que tout aille comme il faut. [*Il met le Nobiliaire à côté, & tire un sac de procès.*] Oh, oh, voici un procès qui a duré plus que le monde !

ETIQUETTE :

POUR le Sieur MATHANAZE, admirateur des Anciens ;

CONTRE Dame PHILANTIE, admiratrice des Modernes.

Ce procès ne pouvoit mieux tomber. Il est ici chez le Juge compétent. Je remettrai tantôt les

Pièces sur le Bureau d'Apollon : Il feroit bien d'être pour l'admirateur des Anciens ; mais les neuf Pucelles seront à-coup-sûr, pour les Modernes. On se tignonnera, & cela me donnera du passe-temps. [*Il aveind une paire de pistolets.*] Tubleu ! voici une autre drogue, celle-ci ! [*Il les examine, les bande, les tourne & les vire.*] Il faut dire la vérité, ces coquins d'hommes étoient bien adroits. Si je ne suis le plus fort, a dit l'un, je serai le plus traître. On inventa cela pour tuer, & tuer à coup sûr, à l'aise, en remuant un doigt. Avec cela, le plus lâche tuoit le plus brave. Eh fi ! Dans les premiers temps on s'assommoit avec des pierres & des massues : quelle grossiéreté ! Vivent les Nations policées ! Puisque nous ne pouvons nous passer de nous tuer : tuons-nous ; soit : mais tuons-nous proprement, facilement, & comme on ne se tuoit pas dans les temps de barbarie. Une pincée de poudre, du plomb, gros comme rien, là-dedans, paf ! je mets un César à terre. [*En disant cela, il lâche le pistolet, qui part ; il le laisse cheoir, & lui-même tombe à terre de frayeur. Pyrrha, qui est tombée*

aussi, se relève la première, & lui prend la main pour le relever à son tour.]

ARLEQUIN *d'une voix foible.*

Qui est-ce qui me tire ? Est-ce Alecton, Mégère, ou Tysiphone ? [*Il se lève.*] Ah ! c'est toi, Pyrrha ! Je ne suis donc pas encore mort ? Continuons de vivre, en attendant mieux. [*Il ramasse les pistolets.*] Voilà une arme bien brutale ! J'en fus aussi toujours l'ennemi capital. Il ne sera pas dit que j'aurai transmis cette machine scandaleuse à la postérité, s'il y en a jamais une. [*Il les jette le plus loin qu'il peut dans la mer, l'un après l'autre.*] Allez-vous-en à tous les Diables, d'où vous venez ; & que d'ici à la fin des temps on n'entende plus parler de pistolets, de fusils, ni de * Fuzilier. [*Il tire du tonneau un nouveau sac de procès.*] Autre procès ; voyons l'étiquette.

* Auteur, avec M. le Sage, qui triomphoit aux Marionnettes.

aussi, se relève la première, & lui prend la main pour le relever à son tour.]

ARLEQUIN *d'une voix foible.*

Qui est-ce qui me tire ? Est-ce Alecton, Mégère, ou Tysiphone ? [*Il se lève.*] Ah ! c'est toi, Pyrrha ! Je ne suis donc pas encore mort ? Continuons de vivre, en attendant mieux. [*Il ramasse les pistolets.*] Voilà une arme bien brutale ! J'en fus aussi toujours l'ennemi capital. Il ne sera pas dit que j'aurai transmis cette machine scandaleuse à la postérité, s'il y en a jamais une. [*Il les jette le plus loin qu'il peut dans la mer, l'un après l'autre.*] Allez-vous-en à tous les Diables, d'où vous venez; & que d'ici à la fin des temps on n'entende plus parler de pistolets, de fusils, ni de * Fuzilier. [*Il tire du tonneau un nouveau sac de procès.*] Autre procès; voyons l'étiquette.

---

* Auteur, avec M. le Sage, qui triomphoit alors aux Marionnettes.

POUR le Sieur LYCAON, Demandeur;

CONTRE sa Mère, ses Frères, ses Sœurs, ses Enfans, ses Neveux, & autres; Défendeurs.

BROCHET Pr.

Jetons aussi cette pierre de scandale au fond de la mer, après les armes à feu. Avouons que, quand les Dieux se déterminèrent à la ruine de cette méchante race, il y avoit long-temps qu'elle y travailloit de son mieux. Mais voilà des guenilles bien sérieuses : n'en trouverai-je pas qui me donnent un peu à rire! [*Il tire un sac d'argent.*] Bon! voici qui me fait encore plus prendre mon sérieux. On peut appeler ce sac-ci : le sac aux forfaits, & la vraie boîte de Pandore. Que d'horreurs en sont sorties! Quels crimes n'a pas fait commettre l'amour de ces fanfreluches-là? Combien cette rage n'a-t-elle pas fait de Juges iniques, de femmes infidelles, d'enfans dénaturés, d'assassins, d'empoisonneurs, de fous, de sots, de méchans? Finissons. Jetons la cause après l'effet. Venez, venez, messieurs les écus, que je vous envoie où vous avez

envoyé tant d'hommes ! O combien il en a péri, en vous allant chercher. Vous aurez du moins l'avantage sur eux, de n'être pas la pâture des poissons, & de rester entiers au fond des eaux, tels que vous êtes, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau chaos plus parfait que celui-ci. [*Il fait un pas vers la mer, & s'arrête, en prenant une poignée d'écus.*] Ce que c'est que la raison contre les préjugés & l'habitude ! Je me faisois un régal, en homme sensé, de traiter cela, comme au fond cela le mérite, & à cette heure, sur-tout, plus que jamais : point du tout : je ne sais quoi me retient la main. Je ne sais quelle magie accoquine à ce maudit métal. Je trouve que le jeter-là, tout peu qu'il vaut, c'est dommage. Pourquoi le haïr ! Thémis, qui est la Justice même, le chérit. Je m'attendris sur sa perte. J'y aurois du regret. Le tact, la vue, l'oreille s'en réjouissent machinalement. Montrons-le à Thémis ; faisons-le sonner devant elle : offrons-le lui : cela la fera jaser ; & cependant visitons le tonneau jusqu'au fond. [*Il tire un Polichinelle, qui, sur le champ, parle son baragouin. Il le laisse retomber de*

frayeur au fond du tonneau, posé sur une trape, d'où le Compère a ses aises pour faire parler Polichinelle, dont l'organe n'étoit pas compris parmi les voix proscrites par l'Arrêt du Parlement; ce que n'avoient pas prévu les Comédiens dans leur requête, & que le Commissaire n'eut pas droit d'empêcher.]

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, POLICHINELLE-MOMUS PYRRHA.

ARLEQUIN.

EN voici bien d'un autre! [*Après s'être rassuré, il repêche la figure, & la relève de façon que le buste & les bras entiers paroissent & restent en dehors.*] C'est apparemment le Dieu Pénate de notre Gentilhomme noyé. Sa figure est bouffonne.

POLICHINELLE, *en son baragouin.*

Ma foi, l'ami, écoute donc, la tienne ne l'est guère moins.

ARLEQUIN.

Oh, oh; *vivat!* Voici quelque chose qui parle! Et qui es-tu?

POLICHINELLE.

Parle avec plus de respect à un Dieu. Je ne suis pas moins que Momus, le Dieu des Fous, & le Fou des Dieux.

ARLEQUIN *s'agenouillant.*

Grand Dieu des Petites-Maisons,
Qu'il vous plaise ici nous instruire!

POLICHINELLE.

Je suis tout prêt: tu n'as qu'à dire:
Sur quoi veux-tu de mes leçons?

ARLEQUIN.

Mon épouse & moi nous songeons
Au moyen de pouvoir repeupler votre Empire.

Nous avons là-dessus consulté Thémis. Prenez, nous-a-t'elle dit, les os de votre grand'mère, & les jetez derrière vous. O vous, qui avez si savam-

ment inspiré tant de Commentateurs, ne pourriez-vous pas nous donner la clef de cet Oracle ?

POLICHINELLE.

Rien n'est plus facile à faire :
Vous le saurez en deux mots :
La Terre est votre grand'mère,
Et les Pierres sont ses os.

Ramassez ici des pierres : jetez-les par-dessus votre tête. Tournez-la ! Toi, tu auras fait des garçons, que tu verras aussi sots que toi : Elle des filles ; qui lui ressembleront.

ARLEQUIN.

Voilà parler, cela ! Rien n'est plus simple. J'enrage de ne l'avoir pas deviné ! Morbleu, je t'admire, d'avoir si bien dit, maître fou comme tu l'es.

POLICHINELLE.

Il est bon là ! Et qui est-ce qui ne se dément pas quelquefois ? Pourquoi le Fou, de temps en

temps, ne diroit-il pas de bonnes choses, puisque Le Sage *, de temps en temps, en dit de si mauvaises ?

ARLEQUIN.

Il a raison : & je commence à mieux penser d'Apollon & des Muses, que je ne faisois. Ils font bien d'être muets ; il vaut mieux se taire que de mal parler. Et que me demandez-vous, Seigneur Momus, pour votre droit d'avis ?

POLICHINELLE.

Une petite grâce, qui ne te coûtera guères.

ARLEQUIN.

Et quelle ?

POLICHINELLE.

Fais-moi l'amitié de me jeter au fond de la mer.

ARLEQUIN.

Et pourquoi cette vapeur de misantropie ?

---

* M. le Sage, dont on jouoit alors les Pièces, dans la loge voisine, aux Marionnettes.

POLICHINELLE.

Je deviens honteux & las de mon baragouin.

ARLEQUIN.

Hé bien, demeure ici! Tu ne pouvois être mieux tombé. Te voilà chez Apollon. C'est le grand maître de langue; il t'en enseignera une, propre à mieux prononcer tes oracles.

POLICHINELLE.

Lui & les siens, ne m'apprendront qu'à dire des sottises: jette-moi dans la mer, encore une fois, par charité!

ARLEQUIN.

Volontiers: aussi-bien n'ai-je plus besoin de toi. [*Il jette à la mer la Marionnette, qui baragouine un cri de joie en l'air* *.]

---

* C'étoit y jeter le Sage & Fuzelier.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN.

ÇA, ça, ma femme, ayons du monde : voici des pierres. Si l'on ne nous trompe, toutes communes qu'elles sont, elles vaudront mieux que la pierre philosophale, & que son grand-œuvre. Voilons-nous. L'Oracle a bien dit : Il ne faut voir goute, pour ne savoir ce qu'on fait. Ravoir son monde à coups de pierres ! cela est drôle ! Allons, ma femme, allons, accouchons : pousse comme je fais ! [*Ils se mettent à l'opposite l'un de l'autre, chacun au-devant d'une coulisse dans laquelle ils jettent leurs pierres. Il sort des garçons du côté d'Arlequin, & des filles du côté de Pyrrha. Les hommes se battent dès qu'ils se voient ; Arlequin les sépare, & range ceux-ci à sa droite, & celles-là à sa gauche.*]

SCÈNE VI & *dernière.*

ARLEQUIN, PYRRHA, *cinq Hommes, un Laboureur, un Artisan, un Homme d'épée, un Robin, & quatre Femmes.*

ARLEQUIN *séparant encore les Hommes prêts à se rebattre.*

LE joli présage pour l'amitié fraternelle! Vous ne vous tiendrez pas, Canaille humaine! Ma foi, les Dieux, avec leur déluge, n'auront fait que de l'eau toute claire, ou je me trompe fort. Çà, qu'on se range! Bon jour les Belles. [*Les cinq Hommes veulent courir à elles.*] Tout beau, Messieurs! Cela ne va pas comme vos têtes. Il y faut auparavant quelque petite cérémonie que je vous dirai, qui vous joindra de si près que vous voudrez, & qui rabattra bien de cette fougue. Eh bien, mes enfans, que vous dit le cœur? N'êtes-vous pas bien aises d'être? N'est-ce pas que le jour est une belle chose? Ils me regardent, & ne disent mot. Tout est muet! Quoi mes filles, & vous aussi? Ah par-

bleu, j'ai fait là de belle besogne ! J'aimerois autant avoir fait des Marionnettes ! Après tout, on ne parle pas tout en venant au monde : ils paroissent du moins entendre ce qu'on leur dit : que sais-je même, s'ils ne parleront pas partout ailleurs qu'ici, où la parole n'est permise apparemment qu'à des génies supérieurs comme le mien. Avant qu'ils en sortent, donnons-leur du moins quelques leçons.

[*Au Laboureur.*]

Tu es mon aîné, toi, & le premier de tous ces Drôles-là, comme le plus nécessaire à leur vie. Laboure ; en profitant de ta peine, ils te mépriseront : moque-toi d'eux : sue, vis, vis en paix : vis & meurs dans l'innocence. Tu auras toujours cette innocence & cette tranquillité plus qu'eux. Peste, comme je moralise ! Ma foi, il n'y a que d'avoir de la famille, qu'elle vienne d'où l'on voudra, pour rendre sérieux.

[*A l'Artisan.*]

Serviteur, à M. l'Artisan. Marche après ton aîné, toi, comme le siècle d'argent suivit le siècle

d'or. Il sera nécessaire : il me sera [illegible] dans les Villes, tu seras plus [illegible] ne t'y laisse pas aller : travaille et [illegible] vends de même ; tu seras heureux.

[*A l'homme d'épée qui remonte la Scène, et se jette bas, d'un revers de main, son chapeau à plumet, qu'il a insolemment sur la tête.*]

Chapeau bas, devant ton père. Quand tes deux aînés sont dans leur devoir. Ne crois-tu pas avoir été formé d'une pierre plus précieuse que les autres ? Mon gentilhomme, un peu de modestie. Tout ton talent sera de savoir vivre, pour vivre ceux qui voudront vivre en frères, et te soumettre dans leurs respectables professions.

[*A Robin.*]

Le vilain garçon ! Celui-là me déplaît. Il a dans sa physionomie, je ne sais quoi de malin, de fiasque & de suffisant qui dégoûte & qui révolte. Mon drôle, songe à ce que tu seras. Mets bas cette physionomie, & ce vilain masque. Parois sage, humble, & tranquille, comme un garçon

de boutique qui tient la balance de Thémis, pour vendre sa marchandise au poids de son sanctuaire. Je te vois-là des yeux frippons, un nez tourné à la friandise, & des mains crochues, bien à craindre pour ceux qui auront recours à toi, contre des Riches & des Belles---. Je voudrois, quand j'ai jeté la maudite pierre dont il est formé, l'avoir poussée à cent lieues en mer ; ou bien avoir eu la crampe.

[*Au cinquième Garçon, qui a une large calotte sur la tête, une perruque à la cavalière en bourse, une longue barbe de Capucin, un petit collet, un habit de couleur, une épée au côté, un paquet de plumes à la main, un bas blanc, un bas noir, une culotte, rouge d'un côté, noire de l'autre, &c, &c, &c.*]

Quelle étrange espèce est celle-ci ? Je remarque même qu'il n'y a que quatre femelles, & que celui-là n'a pas son vis-à-vis. Ah, j'y suis ! Il n'en a que faire pour se multiplier. La race n'en sera que trop nombreuse, sans que le mariage s'en mêle. Ainsi que Prométhée, mon grand-père, ils se per-

pétueront sans avoir jamais chez eux de femme en couche. J'ai connu de ces gens-là à milliers avant le déluge. Les uns nous en menaçoient de la part des Dieux offensés : les autres nous chantoient les mœurs innocentes des premiers temps ; & tous accumuloient les crimes, & grossissoient l'orage. Ils y sont enveloppés aussi comme les autres.

[*Aux Filles & aux Garçons.*]

Or çà, donnez-vous la main. [*Le Coucou chante.*] Tu prends bien ton temps : tu devois bien attendre au moins à la seconde génération.

DIVERTISSEMENT.

Les Amours, les Sylphes & une Grâce, forment une danse & terminent la Pièce.

L'ANTRE
DE
TROPHONIUS,
OPÉRA-COMIQUE
EN UN ACTE.
1722.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

CETTE Pièce fut représentée la dernière semaine de Carême, sur le Théâtre du Sieur Francisque, après *Deucalion.* Alors, tous les Théâtres étant fermés, & le privilége des Comédiens n'ayant plus lieu, tous les Acteurs parloient.

Après mon premier essai théâtral, dans un Monologue, je voulus voir ce que je saurois faire en Dialogue, dans une Pièce d'intrigue telle quelle. Cet essai, comme il y paroît bien, ne me dut coûter, & ne me coûta pas, en effet, plus de temps que ne m'en avoit coûté *Deucalion.*

Le succès, bon-gré mal-gré le Public, ne pouvoit qu'être heureux d'une certaine façon. Il n'y avoit plus de Spectacles que celui-là ; & il ne devoit durer que huit jours.

Je brillois seul en ces retraites.

La dernière Scène, qui est celle du *Mercure Galant,* fit beaucoup rire. Tous les Auteurs de cette compilation, depuis ce temps jusqu'à celui-ci, ne me l'ont point pardonné. Qui m'eût dit en 1722, que le Roi, en 1755, me gratifieroit, sur cet honorable ouvrage, d'une pension de 2000 livres, dont je jouis depuis sept ou huit ans ?

PERSONNAGES.

AGRIPPAIN, *Financier.*

ARLEQUIN, *Caissier d'Agrippain.*

MARINETTE, *aimée d'Agrippain, Amante d'Arlequin.*

PIERROT, *Valet de M. Agrippain.*

OLIVETTE, *Amie de Marinette.*

SCARAMOUCHE, *Ami d'Arlequin.*

Deux VOLEURS, *Ministres de Trophonius.*

MERCURE GALANT.

La Scène est dans un bois, auprès de l'antre de Trophonius.

L'ANTRE DE TROPHONIUS.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE *jetant bas de dessus ses épaules une malle fort lourde.*

MA FOI, je l'ai portée aussi long-temps que toi, pour le moins ! C'est à ton tour à la remettre sur tes épaules, si tu veux. Ah ! le maudit métier que celui de cheval, mon ami ! J'aimerois autant être Auteur toute ma vie ; ou rester Comédien.

ARLEQUIN.

O che nazzo bruttò !

SCARAMOUCHE.

Nazzo brutto, tant qu'il te plaira ! Acheve de

la transporter comme tu voudras. Pour moi je n'en peux plus.

ARLEQUIN.

Tu renoncerois à ta part de ces cinq mille pistoles ! Lâche ! encore un peu de courage ; rends-toi le digne ami du Caissier de M. Agrippaïn, le Receveur général. Il n'aura pas manqué, me voyant disparu avec cet argent, de mettre des Braves en bandouillère, à mes trousses. Ayons du cœur. Disputons l'honneur du pas à ces Messieurs.

SCARAMOUCHE.

Tu as bonne grâce de me dire : ayons du cœur ; à moi qui suis tout cœur de pied en cap ! quand tu n'es qu'un poltron qui as peur de ton ombre, ici même où nous n'en faisons point, & où l'épaisseur de la forêt nous rend invisibles.

ARLEQUIN.

Tu as raison ; prenons ici un peu le frais, & pondons un moment sur nos œufs. [*Ils s'asseient tous deux sur la malle.*] Le bel endroit ! Ah, ma chère Marinette ! Si je te tenois ici ! La belle solitude ! Elle inspire l'envie de faire des vers ; j'y composerois une Élégie.

SCARAMOUCHE.

Es-tu fou avec ton Élégie ? Fais plutôt notre Épitaphe, pour l'avoir toute prête sur nous, au cas qu'on nous attrape.

ARLEQUIN.

Tu vas être servi. Oh je suis heureux en impromptus, moi !

Ici gît Arlequin, ici gît Scaramouche.

[*Il rêve un peu de temps.*]

Fais le second vers. Je ne fais jamais bien que le premier.

SCARAMOUCHE.

Oui-dà ; aussi-bien j'y rectifierai les termes, & réglerai mieux les rangs.

Ici pend Scaramouche, ici pend Arlequin.

A toi la balle ! Fais le troisième ; je ne sais pas rimer.

ARLEQUIN.

Le premier un grand fourbe,

SCARAMOUCHE.

Et l'autre un grand coquin.

ARLEQUIN.

Et tu dis que tu ne sais pas rimer ?

SCARAMOUCHE.

Non. Mais cela est venu tout seul. Achève; il reste la rime à Scaramouche.

ARLEQUIN.

La rime est toute trouvée sur l'affiche de la Comédie * du jour : je l'aurai bientôt fait venir.

SCARAMOUCHE.

Laisse-là tes vers, & songe plutôt à ceux que ton Receveur Général, à cette heure, chante à ta louange.

ARLEQUIN.

Je conçois aisément qu'il a quelque peine à me pardonner, & de voir qu'en moi

Ses pareils, à deux fois, ne se font pas connoître,
Et, pour leur coup d'essai, veulent des coups de maître.

Son intention n'étoit pas sans doute, que, sur son exemple, je fisse de si grands progrès dans sa profession ; cela lui fait honneur en quelque sorte ;

* On jouoit alors aux Comédiens François *Cartouche*.

mais les gens de la sienne aiment un peu moins l'honneur que le profit : & le profit ici pour lui, n'est pas grand.

SCARAMOUCHE.

Non, certes : & pour le bien qu'on leur veut, on souhaiteroit qu'ils n'en fissent jamais d'autres.

ARLEQUIN.

Après tout, il faut bien faire une fin. Je perdois, depuis quelques mois, ma jolie jeunesse à travailler pour le compte d'autrui : j'ai cru qu'il étoit temps de commencer à travailler pour le mien ; &, comme une ancienne connoissance, j'ai bien voulu te mettre de moitié dans l'entreprise.

SCARAMOUCHE.

Rin gracio a vostra Signoria. Aussi je te jure de t'être attaché du jour de notre association, jusqu'à celui qu'il faudra mettre l'Épitaphe en place.

ARLEQUIN.

Te le dirai-je ? Il est entré un peu de foiblesse dans mon ambition. J'aime Marinette, & j'en suis adoré. Ce vieux ladre d'Agrippain ne me l'avoit-il

pas soufflée. La Friponne n'est guères mieux en sentimens qu'en argent. Elle faisoit avec moi la Coquette : elle a fait la Prude avec lui. Il s'est piqué au jeu, au point de lui parler de mariage. L'effrontée fait encore un peu la difficile, & tranche avec moi de l'Amante infortunée, que la misère peut forcer bientôt à devenir grande Dame. Bref. Voyant que j'allois perdre ma Maîtresse ; dans ma rage, j'ai tiré du moins cette épingle du jeu. Tu en aurois fait autant.

SCARAMOUCHE.

Et moi, & bien d'autres. Autant de pris sur l'ennemi. Je te donne mes Lettres d'absolution.

ARLEQUIN.

Grand'merci. Je les montrerai à la Maréchaussée, si le cas y échet.

SCARAMOUCHE.

Fais-en un meilleur usage. Dès aujourd'hui commence à jouir à gogo de la bonne fortune.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas attendu tes avis pour cela : j'en jouis

si bien déjà, que je me sens tout autre que je n'étois. Oui; me voilà grand Seigneur. Cinquante mille livres en poche ! Vas fouiller tous nos Aigrefins à talons rouges, qui courent de Joailliers en Joailliers, pour les voler en les affrontant, & leur trouve seulement quelques pistoles dans la leur; je t'en défie. Ce ne seroit, dans nos troupes, que des Officiers réformés à la queue de mon régiment; dussent-ils un jour devenir Maréchaux de France à cotillon.

SCARAMOUCHE.

Comme les richesses corrompent les mœurs ! Comme te voilà, de modeste que tu étois, devenu insolent !

ARLEQUIN.

Je n'étois point modeste; quelqu'un l'est-il ? J'étois honteux & timide, comme un pauvre Diable qui n'avoit pas de quoi être orgueilleux. Mais qu'on s'y frotte à présent. Je me sens crû d'un pied; je marcherai des hanches & des épaules : j'aurai le front haut; le regard fier; je déprimerai tout ce qu'on admirera; je serai affir-

matif, dur, capricieux ; sûr, avec ces ma
qualités, d'être aussi recherché que j'ét
dans mon indigence.

SCARAMOUCHE.

Tu parles comme si tu avois en rente, [illegible]
tu as en fonds.

ARLEQUIN.

L'un viendra bientôt après l'autre. En u
je ne fus jusqu'ici qu'un Faquin perdu dans l
des gens de ton espèce ; il me falloit ce t
passe-passe pour entrer dans le monde & p
figurer parmi les honnêtes gens du jour.

SCARAMOUCHE.

Marinette demeure donc pour les gages à
sieur Agrippain ?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas trop mon intention. Nous v
si elle est honnête fille. Il est vrai que je l
encore mieux qu'une autre, tout nouveau
que je sois : il est encore vrai, & je m'en fie
jolie figure, que tout [illegible]ble que j'étois

m'aimoit plus qu'un homme de soixante-quinze ans. Mais enfin, comme je te l'ai dit, elle m'a fait entendre qu'elle étoit prête à l'épouser, espérant s'en défaire en quinze ou vingt nuits de caresses, & m'honorer après de sa main. Ma délicatesse ne goûte pas un pareil arrangement. A la première poste, je lui mande notre heureux état, & de me venir trouver en tel ou tel endroit, où je continuerai ma nouvelle profession. Si elle a de l'ame, & qu'elle aime la gloire, elle viendra & sera la bien-venue : sinon, qu'elle devienne veuve quand elle voudra, j'aurai pris mon parti en grand Capitaine, & nous ne nous serons plus rien. Qu'as-tu à dire à cela ?

SCARAMOUCHE *bâille.*

Que c'est-là parler & penser en vrai Philosophe. Mais ce que j'ai de plus pressé à te dire, c'est que je me sens accablé de sommeil. Laisse-moi dormir un somme.

ARLEQUIN.

Tu choisis bien ton temps & la place ! Sommes-nous donc ici, à ton avis, bien en sûreté ? Il me

semble, si j'étois un Voleur, que ce seroit ici mon vrai repaire. Crois-moi, décampons-en. Il faut éviter, tant qu'on peut, mauvaise compagnie.

SCARAMOUCHE.

Songes-tu que tu es en la mienne ? On n'auroit qu'à y venir. [*Il tire son épée, se met en garde, bretaille d'estoc & de taille.*] Fussent-ils dix, vingt, cent!

ARLEQUIN.

Il n'en faut que trois ou quatre, & qu'en ce moment viennent à passer des gens de Justice, qui ayent la bonté de vouloir mettre le holà, & de nous envoyer aux Arrêts : tu m'entends bien ?

SCARAMOUCHE.

En ce cas, l'intérêt commun réuniroit nos forces ; & ....

ARLEQUIN.

Tiens, voici déjà deux Drôles, le pistolet à la main. [*Scaramouche s'enfuit.*]

SCÈNE II.

DEUX VOLEURS, ARLEQUIN *sans se lever de dessus la malle, qu'il tâche de cacher avec ses habits.*

Premier VOLEUR.

LA bourse.

ARLEQUIN.

Êtes-vous Procureur ?

Second VOLEUR.

Ou la vie.

ARLEQUIN.

Êtes-vous Médecin, vous ?

Premier VOLEUR.

Ah ! vous aimez à rire ! Tant mieux. Et nous aussi. Or, il y a plus à rire ici pour nous que pour vous. Sérieusement parlant, & une bonne fois pour toutes ; la bourse ou la vie.

ARLEQUIN.

Messieurs, prenez que je n'aie rien dit. Tout le monde s'y seroit trompé comme moi. Je vous crois à cette heure de fort honnêtes-gens. Ayez, avant toute familiarité, la courtoisie de vous désigner.

Second VOLEUR.

Il y va de notre honneur. Nous sommes des Notables d'une République ambulante, comme vous diriez celle des Arabes, existante à travers champs, sous les loix de l'âge d'or. Nous campons actuellement dans cette forêt, où, pour quelques besoins pressans de l'État, on a mis un impôt sur les Passans, & l'on nous a fait, mon Camarade & moi, Collecteurs des Tailles.

ARLEQUIN.

Messieurs, comme Gentilhomme, je ne suis pas taillable : sachez votre métier.

Premier VOLEUR.

Mon Gentil & très-Gentilhomme, sachez vous-même à qui vous parlez. N'oubliez pas sitôt que

nous sommes, comme je viens de vous le dire, des espèces d'Arabes, vivans sous la loi d'innocence. Noblesse & roture chez nous, sont synonymes. Le Dictionnaire de notre Académie vous instruira de cela en temps & lieu. L'inégalité n'introduiroit parmi nous que la corruption des mœurs. Il n'y a qu'un bon mot qui serve : Noble ou vilain, [*Tendant le pistolet*] payez.

ARLEQUIN.

Mais encore ; voyons votre rôle : à quoi suis-je taxé ?

Second VOLEUR.

A tout ce que vous portez.

ARLEQUIN.

Ah! Messieurs! bien à votre service : fouillez-moi.

Premier VOLEUR, [*après l'avoir fouillé.*]

Vous n'avez pas le sou.

ARLEQUIN.

Adieu vos droits. Vous voilà aussi avancés que le Roi.

Premier VOLEUR.

Tout n'est pas encore perdu pour nous. Nous savons assez notre métier, pour ne pas ignorer que, faute d'argent, nous devons emporter les meubles. Ainsi nous l'ont ordonné nos Seigneurs les Fermiers Généraux. Nous vous avions taxé à tout ce que vous portiez ; vous êtes maintenant taxé à tout ce qui vous porte. Prenez la peine de vous lever, notre brave Gentilhomme. [*Ils le soulèvent & emportent la malle.*]

ARLEQUIN *crie.*

Sca.... Sca....

Second VOLEUR *le couchant en joue.*

Cher Ami, criez plus bas, ou je vous tire.

ARLEQUIN *baissant de ton de plus en plus.*

Sca.... Scar.... Scara.... Scaram. Scaramouche ! Ajuto ?

SCÈNE

SCÈNE III.

ARLEQUIN *seul.*

ME voilà joli garçon! J'ai fait une belle journée! En cinq ou six heures de temps, j'ai été une fois riche, & deux fois gueux : par-dessus le marché, j'ai mérité la corde; & je l'ai au cou, si M. le Prévôt & moi, comme cela se peut fort bien, nous nous rencontrons ici avant la nuit. Je crois déjà me voir en l'air, brandiller au gré des vents, à une de ces branches d'arbres. Que ne donnerois-je pas, (s'il me restoit quelque chose à donner) pour être encore assis tranquillement à mon bureau d'apprenti? Faites-vous sages, Messieurs les Commis, mes confrères; & ne vous pressez pas, comme j'ai fait, de faire des coups-d'essai, qui valent des coups de maître! Avec un peu de patience, vous aurez carosse, où je n'aurai, tout au plus, qu'une charette. Chien de voleur que je suis! [*Se retournant vers la Cantonade.*] Doubles chiens

de voleurs que vous êtes.... Ah ! que vous me faites bien voir la vérité du proverbe, qui dit : qu'on ne gagne rien à changer de maître. Mais j'espère que vous trouverez un jour les vôtres, Coquins ! La Justice, la Justice, un jour vous montrera à qui parler. Je serai consolé d'être pendu, pourvu que ce soit avec vous.

SCÈNE IV.

SCARAMOUCHE, ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE *l'épée à la main.*

Où sont-ils, les Sorciers ? Où sont-ils ? A moi, Canaille ! A moi !

ARLEQUIN *lui donnant des coups de batte.*

Me voilà ! me voilà ! Patience : ne crie pas si fort, de peur qu'ils ne t'entendent ! Ils ne sont pas encore loin.

SCARAMOUCHE.

Tu devois bien les amuser un peu, & les retenir un moment.

ARLEQUIN.

J'ai fait ce que j'ai pu : chacun a ses affaires. Quand ils ont eu la malle, ils ne se sont plus souciés de m'écouter.

SCARAMOUCHE.

Ils emportent la malle !

ARLEQUIN.

Ils n'étoient venus que pour cela.

SCARAMOUCHE.

Les Pendards, fussent-ils dedans, & que ce fut le Diable qui les emportât !

ARLEQUIN.

Ah ! le brave Champion ! [*Il répète ce que lui a dit Scaramouche.*] « Songes-tu que tu es en ma compagnie ? On n'auroit qu'à y venir. Fussent-ils » dix, vingt, cent ! » Ils ne sont que deux ; & tu t'enfuis !

SCARAMOUCHE.

Je m'enfuis ! Ménagez les termes, Monsieur Arlequin ; je ne m'enfuyois point : mon épée tenoit comme tous les diables au fourreau ; & je me tirois à reculons, pour l'en arracher.

ARLEQUIN.

Et tu venois, il n'y avoit qu'un moment, de la dégaîner si bien contre les arbres !

SCARAMOUCHE.

N'ai-je pas dit aussi tout-à-l'heure en reparoissant : où sont-ils les Sorciers ? Ils l'avoient charmée. Ces Drôles-là, vois-tu, ont des secrets du diable. J'en ai vu un, sur qui une brigade d'Archers, le fusil bien chargé, ne put jamais faire feu.

ARLEQUIN.

Laisse-là tes contes ; & ne songeons qu'à notre infortune. Nous n'avons plus rien à perdre, à la vérité ; mais nous avons tout à craindre.

SCARAMOUCHE.

Tout ; oh que non ! Nous n'avons plus à craindre les Voleurs, par exemple.

ARLEQUIN.

Encore une mauvaise plaisanterie, à un ventre à jeun ? Trouve-nous donc au fond de cette forêt, comme on en trouve à la ville, quelque gros butor de Voleur titré, qui, pour cette monnoie, veuille

SCÈNE V.

DEUX PRÊTRES DE TROPHONIUS, [*avec de hauts bonnets pointus, des robes & de longues barbes.*]

ARLEQUIN & SCARAMOUCHE.

Premier PRÊTRE.

QU'EST-CE donc, Enfans? Qu'y a-t-il? Que vous a-t-on fait? D'où vient cette désolation?

ARLEQUIN.

Hélas, mes Vénérables Messieurs, secourez-nous! Vous voyez deux honnêtes Voyageurs, que des Frippons de votre voisinage viennent de réduire à la mendicité, & qui ne savent où donner de la tête!

Second PRÊTRE au premier.

Vous verrez que c'est ce camp volant de Bohémiens, qui, depuis un temps, rode ici autour.

SCARAMOUCHE.

Vous y êtes, mon Père! Oui, un camp volant, & très-volant

Premier PRÊTRE.

Venez, mes Amis. Vous ne pouviez tomber en meilleures mains. Nous sommes les deux Prêtres du divin Trophonius, dont l'Antre fameux est à deux pas d'ici.

ARLEQUIN.

Cet Antre dont on m'a fait peur si souvent ?

Second PRÊTRE.

Oui, mon Fils; d'où l'on dit qu'un homme est sorti, quand il est toujours triste & mélancolique. Parce qu'en effet, il s'y voit de si effroyables prodiges, que quiconque y est une fois entré, ne rit plus de sa vie, après qu'il en est sorti.

ARLEQUIN.

Ma foi j'en suis sorti avant que d'y entrer; car je ne crois pas avoir envie de rire de sitôt.

Premier PRÊTRE.

Patience, pauvre homme ! Conte-nous ton aventure. Dis-nous comment étoient faits ceux qui t'ont volé. Les reconnoîtrois-tu, si on te les montroit ? Que t'ont-ils dit.

SCARAMOUCHE.

Qu'ils étoient Collecteurs d'une taille....

ARLEQUIN.

Veux-tu te taire ? Il t'appartient bien de conter cela, toi, qui étois alors à dégaîner à cent pas de-là. Qu'ils étoient Collecteurs d'une taille imposée sur les Passans par une République errante. J'ai demandé à voir le rôle, & la somme à laquelle j'étois taxé. Ils m'ont dit que c'étoit à cent pistoles; & m'en ont emporté cinq mille. J'ai crié à la vexation : ils m'ont promis quittance pour quarante ans.

SCARAMOUCHE.

Tu as menti ! Je n'ai pas entendu un mot de tout cela; & j'entendois tout : car tenez, Messieurs, je n'étois qu'à cinq ou six pas de lui, derrière ce gros chêne-là.

[*Les deux Prêtres éclatent de rire.*]

Second PRÊTRE *à Scaramouche.*

A qui le dites-vous ? Comme si nous ne vous y avions pas vu tout le temps qu'a duré la scène.

ARLEQUIN *les ayant considérés de près.*

Mais, Messieurs les Prêtres du divin Trophonius, si ce n'étoit que de si longues barbes ne sauroient être crûes en un demi-quart-d'heure, je croirois que vous êtes les deux Collecteurs dont nous vous parlons.

Premier PRÊTRE.

On a de ces longues barbes, en aussi peu de temps qu'on est razé; &, tiens, pour le prouver, [*Il ôte sa barbe, & la lui met.*] tu l'as; & je n'en ai plus.

ARLEQUIN *se carrant, & se passant gravement la main sur la barbe.*

Ah! Monsieur! vous me faites trop d'honneur!

Second PRÊTRE.

Tu l'as dit; c'est nous-mêmes qui t'avons dévalisé. Nous venions d'entendre l'entretien moral que vous aviez ensemble, & qui nous avoit mis au fait sur la solidité de votre malle & de vos talens. Nous nous sommes fait un point d'honneur d'exercer notre savoir faire sur de si grands Maî-

tres ; & vous avez vu comme la chose s'est bien passée.

ARLEQUIN.

Oh oui, des mieux vu ; j'avois la bonne place au spectacle : j'occupois la première loge.

Premier PRÊTRE.

Nous nous sommes d'abord emparés du premier magot ; & nous venons pour tâcher de gagner les deux autres, & voir s'ils voudroient entrer au service du divin Trophonius.

ARLEQUIN.

Oui-dà ! Je me sens de la vocation pour le ministère.

Premier PRÊTRE.

Sortant de chez un Financier, tu sors de bonne école.

SCARAMOUCHE.

Voilà qui est bien, pour officier comme nous vous avons vu faire ; mais ces oracles si célèbres que vous rendez, c'est une autre manœuvre que nous ignorons : dites-nous donc votre secret.

Second PRÊTRE.

Vous en allez savoir autant que nous. L'habit ici fait le Ministre. Voyons d'abord comme ceux-ci vous iront. [*Ils mettent leurs bonnets, leurs barbes à Scaramouche & à Arlequin.*] Allongez vos mines; soyez graves, & tenez les yeux baissés. Fort bien.

ARLEQUIN.

Après, qu'est-ce qu'on fait? Qu'arrive-t-il?

Premier PRÊTRE.

Voici la farce. L'antre est à fond de cuve & très-profond. Tu vas le voir. Nous appercevons de loin venir nos dupes; nous descendons. La personne y jette une riche offrande; on s'en saisit. Ensuite le Pélerin fait sa requête à haute voix. Selon ce qu'il demande, on tapisse la caverne de figures analogiques, & toujours de mauvais présage. Ces vilains grotesques sont éclairés d'une lampe encore plus lugubre; & la caverne est enfumée d'herbes soporatives. Tout cela est prêt en un moment. Le Suppliant s'assied sur le bord, les

jambes pendantes. On vous le tire imperceptiblement, & si doucement, qu'outre qu'il croit avoir affaire à l'esprit du divin Trophonius, il a le temps de se frapper l'imagination des horribles images qui s'offrent à ses yeux. Parvenu au fond de l'antre où nous ne sommes plus, la fumigation opère : il s'endort, fait des rêves conséquens à ce qu'il vient de voir ; s'éveille effrayé ; crie au secours : nous nous présentons charitablement, le poussons dehors, & disparoissons, avant qu'il ait eu le temps de se reconnoître. Il s'en retourne si troublé, qu'en nous laissant un fou rire, il emporte un sérieux morne qui dure autant que sa vie. Les offrandes sont notre revenu fixe : les contributions sur les Passans, c'est notre casuel. Voilà tout le mystère.

ARLEQUIN.

Et nous voilà initiés. Laissez-nous faire.

Premier PRÊTRE.

Savez-vous faire des mines, des grimaces ?

SCARAMOUCHE.

Pourquoi cela ?

Second PRÊTRE.

C'est que pendant que nos bonnes-gens commencent à s'assoupir, nous passons la tête par des trous, & leur en faisons des plus bizarres, dont l'impression, durant leur sommeil, les achève de peindre.

ARLEQUIN.

Ah! pour cet article là, vous avez trouvé vos gens; vous ne pouviez mieux vous adresser. Tenez. [*Arlequin & Scaramouche font toutes les mines & les contorsions dont ils s'avisent, & à choisir.*]

Premier PRÊTRE.

A miracle! Vous serez deux de nos gros bonnets.

SCARAMOUCHE.

Et des oracles donc! ne sommes-nous pas faits pour nous mêler d'en dire comme les autres? Je m'en réjouissois.

Second PRÊTRE.

Il ne tiendra qu'à vous, selon que vous vous sentirez en verve, & que le cœur vous en dira.

Du reste, on s'en passe souvent, & la cérémonie finit sans cela. Les Personnes, à leur réveil, reçoivent pour tels, les inductions fantastiques qu'ils ne manquent pas de tirer des objets étranges qui les ont frappés, & des songes tristes qu'ils ont eus en conséquence. Rentrons; je vois un oison qui vient se faire brider. Allons, débutez.

ARLEQUIN.

Eh ! morbleu ! il est bon là. Mon étrenne, Messieurs, vous portera bonheur. [*à Scaramouche.*] Ami, c'est notre cher M. Agrippain, qui, sans doute, vient consulter l'Oracle, ou sur son mariage, ou sur nos cinquante mille livres. Retire-toi; laisse-moi profiter de ma mascarade. Je suis ravi de lui faire la révérence, & de recevoir ses respects. [*Scaramouche sort.*]

SCÈNE VI.

M. AGRIPPAIN, PIERROT, ARLEQUIN.

[*Il se passe une Scène muette & comique entre ces trois Personnages. Agrippain & Pierrot, pleins de vénération, sont presque prosternés devant le faux Prêtre, qui leur donne majestueusement des coups de batte, fait une culbute, & disparoît.*

PIERROT, *se frottant les épaules.*

QUELLES chiennes de cérémonies sont-ce là?

AGRIPPAIN.

Parle sagement. Tout est mystérieux ici. Je m'attendois bien à quelque chose d'extraordinaire; mais il faut, avant que de comprendre....

PIERROT.

Je comprends que pour dix coups de bâton qu'on vous a donnés, j'en ai reçu vingt, moi, qui ne suis ici pour rien. Parbleu, Monsieur, descendez seul dans le trou. Le diable emporte si j'y vais.

AGRIPPAIN.

Aussi-bien ton irrévérence gâteroit tout le mystère.

PIERROT.

Ma foi, Monsieur, m'en croirez-vous? Laissez-là votre Oracle de Tropho..... de Troupho..... Comment dites-vous?

AGRIPPAIN.

Trophonius.

PIERROT.

Oui, oui; je m'en souviendrai, Fotronius. Laissez, dis-je, là ses Oracles; & tenez-vous-en aux miens sur votre mariage. Marinette est une égrillarde qui n'est plus un enfant. Elle est majeure, usante & jouissante très-bien de ses droits. Tâtez-vous le pouls! En conscience, est-ce là le fait d'un Galand qui a cinquante ans plus qu'elle? Je me suis marié à trente ans: je n'avois qu'un an plus que ma femme qui étoit prude; & si pourtant....

AGRIPPAIN.

Ne parlons pas d'âge. Suffit que je me porte bien.

PIERROT

PIERROT.

Et elle encore mieux : & puis c'est une Gasconne qui a de l'esprit comme un petit démon ; vous êtes borné comme un Beaunois : elle est dépensière ; vous êtes un peu ladre....

AGRIPPAIN.

Oh ! je ne le serai pas pour elle. Bijoux, festins, habits, argent, elle aura ce qu'elle voudra.

PIERROT.

Air : *Nanon dormoit.*

Et vous pensez
Que cela, pour lui plaire,
Puisse être assez ?
Outre la bonne chère,
Les habits, les écus ;
Il faut, il faut.....

AGRIPPAIN.

Je sais ce qu'il faut.

PIERROT.

Il faut ce que vous n'avez plus.

Et ce que nos Blondins oisifs n'auront que trop par-dessus vous.

AGRIPPAIN.

Ah ! je voudrois bien voir qu'ils y vinssent !

PIERROT.

Elle ne le voudra pas moins que vous.

AGRIPPAIN.

Si rusée qu'elle soit, elle aura trouvé chaussure à son pied.

PIERROT.

Et vous coëffure à votre tête.

AGRIPPAIN.

C'est ce que je vais savoir de l'Oracle.

PIERROT.

Et s'il parle comme moi, en aura-t-il le démenti ?

AGRIPPAIN.

Oui, de par tous les Diables, il l'aura ! j'y mettrai bon ordre !

PIERROT.

C'est donc pour vous dire : autant vaudroit ne vous pas fourrer là...

AGRIPPAIN.

Je suis las de tes raisonnemens. Il ne parlera pas

comme toi. Vas-t'en ; laisse-moi seul ici ! J'ai donné mes ordres pour la noce : marche à la maison ; &, qu'à mon retour, j'y trouve tout prêt.

SCÈNE VII.

AGRIPPAIN *seul.*

JE ne viens pas non plus, pour savoir seulement ce qu'il en sera de mon mariage ; je ferai d'une pierre deux coups. Il ne m'en coûtera qu'un voyage pour apprendre mon sort ; & ce que sont devenus mon argent & mon frippon d'Arlequin. [*Il s'avance vers l'Antre ; y jette une bourse : s'assied sur le bord, les jambes dedans ; & chante sur l'air* des trois Cousines.]

Air : *La bonne aventure ô gué, la bonne aventure.*

Oracle, de qui j'attends
La vérité pure :
Daigne m'entendre, & m'apprends,
Sur deux points très-importans,
Ma bonne aventure, ô gué ! Ma bonne aventure.

Air: *L'avez-vous vu passer, Marguerite ma mie?*

N'as-tu pas vu passer. *bis.*
Un drôle qui me vole,
Olire, olire.
Cinq milliers de pistoles,
Olire, ola?

Air: *Vous en venez, vous en venez.*

Aujourd'hui j'épouse une Belle:
J'ai quelques cinquante ans plus qu'elle;
Or, dis-moi ce qu'il en sera:
On l'aimera;
Elle rira:
Or, dis-moi ce qu'il en sera .... ce qu'il en sera?

[*On le tire tout doucement dans l'antre.*]

Le prodige commence; je descends.... Mais j'apperçois Marinette. Ne tirez pas si fort, divin Trophonius! de grâce!... [*On le tire toujours, & sa voix se perd.*]

SCÈNE VIII.

MARINETTE, OLIVETTE.

MARINETTE *chante.*

Fin de l'air précédent.

Non, non, je ne veux plus rire !
Non, non, je ne veux plus rire ; non, non !
Non, non, je ne veux plus rire !

OLIVETTE.

Attends du moins au lendemain de tes noces.

MARINETTE.

Je crois, ma chère Olivette, que nous nous sommes égarées dans la forêt.

OLIVETTE.

Point du tout. Voilà l'antre de Trophonius à trois pas de nous. Mais si tes pas ne sont pas égarés, ton esprit l'est étrangement, d'avoir la rage d'entrer dans ce maudit trou-là, simplement pour en sortir, & ne plus rire de ta vie.

MARINETTE.

Je vais devenir grosse Dame; & en passe d'être peut-être un jour Belle-Mère d'un Duc.

OLIVETTE

C'est une raison pour te mettre encore de plus belle humeur que jamais.

MARINETTE.

Fort bien; mais, malgré cela, je ne dois plus rire. Il me faut de la gravité, dès que je vais représenter : un beau sérieux donne de la considération.

OLIVETTE.

Quelle folie ! Oui parmi les Prudes & les Pédans; comme la seule ressource qui reste au manque de jeunesse & d'esprit. Crois-moi, la gaîté n'a jamais fait que du bien à la physionomie; & le sérieux fut toujours un masque à faire peur aux enfans. C'est, en partie, ta gaîté qui a fait tourner la tête à M. Agrippain. C'est la gaîté d'Arlequin, qui te le faisoit aimer, & qui te le fera regretter peut-être.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, MARINETTE, OLIVETTE.

ARLEQUIN *dans son habit ordinaire, & caché derrière un arbre.*

ON parle de nous ; écoutons.

MARINETTE.

Ah ! ne prononce jamais devant moi, le nom de ce coquin-là !

OLIVETTE.

Quoi ! ta bonne fortune te le fait déjà mépriser ?

MARINETTE.

Hier, je m'expliquai avec lui d'une façon qui lui prouvoit bien le contraire ; & ce matin, le bruit court qu'il est parti, pour ne revenir jamais. Ne m'avoir pas daigné seulement dire adieu !

OLIVETTE.

Il ne l'a pas dit non plus à M. Agrippain.

MARINETTE.

Qu'est-ce qui le pressoit donc tant ?

OLIVETTE.

Un poids de cinquante mille livres qu'il avoit sur le dos ; & dont M. Agrippain ne l'avoit pas chargé.

MARINETTE.

Il auroit volé cinquante mille francs à son Maître !

OLIVETTE.

Vous êtes la seule au monde qui l'ignoriez.

MARINETTE.

Le bon-Homme apparemment a cru me sauver une mauvaise nouvelle, comme à quelqu'un qui partageoit déjà ses pertes. Venons au frippon d'Arlequin, que ma bonne fortune, disois-tu tout-à-l'heure, me faisoit déjà mépriser, tandis que c'est plutôt la sienne qui fait qu'il ne se soucie plus de moi. Étions-nous à nous être plaint mille fois de la double misère qui empêchoit notre union ? Il venoit de lever l'obstacle, (assez vilainement, à la vérité) mais, si j'en avois été l'objet, m'eût-il craint comme son juge ? Dira-t-il que faute d'oser

m'en faire confidence, il ne m'a pas osé dire adieu? Ne le justifie point; ce n'est pas seulement un voleur, comme son Maître; c'est un vrai scélérat! Je serois la première à donner son signalement à la Maréchaussée, & à le voir pendre, si on le tenoit! Qu'il se cache bien, s'il m'en croit; car je serois fille à l'étrangler de mes propres mains.

ARLEQUIN *sortant de derrière l'arbre, sa sangle au col, & présentant les deux bouts à Marinette.*

*Eh bien; sans vous donner la peine de poursuivre,
Saoulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre!

MARINETTE.

Ma chère où sommes-nous? Et qu'est-ce que je voi?
Arlequin dans ces lieux! Arlequin devant moi!

ARLEQUIN.

Étranglez-moi! Serrez! Goûtez, sans résistance,
Le plaisir de ma perte, & de votre vengeance.

---

* *Parodie du Cid.* On doit ici se rappeler l'irrégularité d'un Théâtre Forain, où l'Acteur & le Spectateur, à tout moment se confondoient dans l'action, & se supposoient réciproquement instruits de la bonne ou mauvaise plaisanterie du moment.

MARINETTE.

Hélas !

ARLEQUIN.

Écoute-moi !

MARINETTE.

Malheureux !

ARLEQUIN.

Un moment !

MARINETTE.

Le Prévôt peut passer.

ARLEQUIN.

Quatre mots seulement !
Après, ne me réponds qu'avecque cette sangle !

MARINETTE.

Moi, qui t'aimois hier, qu'aujourd'hui je t'étrangle !

ARLEQUIN.

Étrangle ! serre ! Heureux, mourant d'un coup si beau !

MARINETTE.

Vas ! je suis ta partie, & non pas ton bourreau.

ARLEQUIN.

Que tu dis bien !

MARINETTE.

Fuis donc !

ARLEQUIN.

Cruelle ! Que je fuie,
Et traîne loin de toi, mon licol & ma vie.
Adieu donc, Marinette !

MARINETTE.

Adieu, pauvre Arlequin !

ARLEQUIN.

Adieu, riche Moitié du richard Agrippain !
Arlequin t'auroit fait une Dame Arlequine ;
Agrippain va te faire une Dame Agrippine.

MARINETTE.

Il m'est odieux... Mais...

ARLEQUIN.

A tes yeux, je le suis.

MARINETTE.

Non, je ne te hais point.

ARLEQUIN.

Tu le dois.

MARINETTE.

Je ne puis.

ARLEQUIN.

Tant mieux ! En voilà assez. Apprends qu'il n'y a rien de gâté. Tout va bien. Vas, tu ne seras pas

Madame Agrippine ? on y met bon ordre dans ce trou-là ; aussi-bien qu'à nos affaires. Cet antre n'est autre chose qu'une caverne à Larrons, lesquels, après m'avoir détroussé, m'ont reçu parmi eux ; & m'ont mis au fait de leurs tours de passe-passe. J'ai pris l'habit. De profondes révérences, toutes deux, devant un Prêtre de Trophonius ! Et vous, Mademoiselle Olivette, vous allez voir aussi votre galant Scaramouche dans ses habits de cérémonie, s'honorer à vos yeux du même titre.

OLIVETTE.

Scaramouche ! Il est ici ?

ARLEQUIN.

Oui, te dis-je ; &, ayant servi avec la même distinction que moi, il est de la même promotion. A peine étions-nous instalés, que, pour mon étrenne, &, pour première dupe à balotter, j'ai eu M. Agrippain.

MARINETTE.

Comment ! il est ici comme nous ?

ARLEQUIN.

Oui. On diroit que tous les Frippons & les Fripponnes du Canton s'y sont aujourd'hui donné rendez-vous. Il est là-dedans bien enfoncé & bien assoupi, à faire de mauvais rêves, qui vont nous le renvoyer bien guéri de la folie du mariage. L'ayant vu venir de loin, nous avons eu le temps de tapisser l'antre de cornes de bœuf, de bouc, de bois de cerf, de fourches, & d'autres choses d'aussi bon augure. Ensuite, comme nous le tenions déjà par les pieds, il t'a appelée, & m'a fait par-là savoir ton arrivée. J'ai pris mes habits décens pour aller te recevoir. Voici le bon ami d'Olivette qui nous contera le reste.

SCÈNE X.

SCARAMOUCHE, ARLEQUIN, MARINETTE, OLIVETTE.

SCARAMOUCHE.

AH! te voilà, ma chère Olivette! Eh que venois-tu faire ici?

OLIVETTE.

J'y venois avec Marinette.

SCARAMOUCHE.

Et qu'y venoit-elle faire, elle?

ARLEQUIN.

Tu es bien hardi. Je n'avois moi-même osé le lui demander.

OLIVETTE.

Elle y venoit pour ne plus rire.

ARLEQUIN *à Marinette.*

Comment l'entends-tu? Est-ce que ma perte ne suffisoit pas pour cela?

MARINETTE.

Pleurois-tu, ce matin, quand tu t'en allois sans me dire adieu ?

ARLEQUIN.

Prenons que tu ayes raison, & laissons cela. Quitte-à-quitte. [*A Scaramouche.*] Où en sont nos affaires ?

SCARAMOUCHE.

Au point que nous souhaitions. Dès que tu as été sorti, & que nous l'avons vu tomber dans l'assoupissement, causé par ces diables d'herbes que tu sais, nous avons contrefait le cri des coucous ; puis j'ai prononcé cet oracle, en réponse à ce qu'il nous avoit chanté à son arrivée :

En sortant de l'antre Divin,
Tu retrouveras Arlequin.
Abondonne-lui ta cassette.
Et, sur peine d'être plumé,
Crois-moi, renonce à Marinette,
Qu'il aime, & dont il est aimé.

Nous avons fait notre devoir ; ses rêves, à cette heure, font le leur.

OLIVETTE.

Ma foi, Messieurs les Frippons, vous avez fait de bonne besogne; & vous devez une belle chandelle au joli dieu Mercure, votre honnête Patron.

ARLEQUIN.

Quand on parle du loup, on en voit la queue. Tenez, ne le voilà-t-il pas qui passe là-haut sur nous?

Pourquoi vous enfuyez-vous,
Divin Mercure?
Pourquoi vous enfuyez-vous?
Ho ho! ha ha! ha ha! hé hé hé!
O puissant Dieu des Filoux!
Venez droit! venez droit! venez droit à nous!

SCÈNE XI.

MERCURE, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, MARINETTE, OLIVETTE.

MERCURE.

MESSIEURS, Mesdames, vous me faites trop d'honneur. Je ne suis qu'un pauvre diable de Dieu réformé, indigne d'une si noble invocation.

SCARAMOUCHE.

Effectivement je ne vous vois plus vos attributs. Où est votre caducée, cette verge fatale avec aquelle vous conduisiez les vivans chez les morts?

MERCURE.

On me l'a ôté pour en faire le sceptre l'Esculape.

ARLEQUIN.

C'est l'avoir mis à sa vraie place; le fouet à la main du voiturier. Mais vous n'en êtes pas moins esté le Protecteur & le Dieu des Filous.

MERCURE.

C'est ce qui vous abuse encore. Je suis entiérement abandonné, depuis qu'Hercule, ayant nettoyé les campagnes de brigands, ils se sont retirés dans les villes, pour y figurer sous différens titres plus ou moins honorables. Les uns se nomment Marchands, les autres Artisans, les autres Financiers. Plutus m'enlève toutes ces pratiques-là. Thémis, la Justice même, ne s'est point fait une affaire de me débaucher & d'enrôler sous ses étendards l'élite de mes adorateurs; &, ce qui me pique le plus contre ces déserteurs, c'est que, non contens d'avoir passé au service de mon ennemie déclarée, ces ingrats, en remerciement des bons tours qu'ils tiennent de moi, ne font, par pure envie de métier, que persécuter le peu de pauvres Sujets fidèles qui me restent par-ci par-là, sur les grands chemins, en se faisant grâce les uns aux autres, moyennant leur part au gâteau.

ARLEQUIN.

Ne faites-vous pas toujours les commissions amoureuses de Jupiter?

MERCURE.

Depuis que tous les Dieux, & les demi-Dieux e l'Olympe se les arrachent des mains, il n'y a is, là-haut, de l'eau à boire dans ce métier-là. J'ai é obligé de venir chercher ici-bas de l'emploi ; : de Dieu que j'étois, de me faire un misérable olporteur, dont il n'est pas que vous n'ayez en- ndu parler sous le nom de *Mercure-Galant.*

SCARAMOUCHE.

Ah ! quel déchet ! C'est comme si de Scara- nouche, je devenois Meûnier. C'est donc vous ui courez après les Pièces fugitives, qui nous an- oncez les morts, les mariages, les naissances, les romotions !

MERCURE.

Et les généalogies.

SCARAMOUCHE.

Toutes choses bien intéressantes pour les Lec- eurs !

MERCURE.

Assurément. Et un air tendre, une chanson à

boire, un commencement de Roman sans queue, une Énigme ou deux, deux ou trois jolis Logogriphes, pour laisser des os à ronger aux beaux-esprits de la Cour, de la Ville, & des Provinces, & les amuser jusqu'à mon retour lunaire; n'est-ce donc rien?

ARLEQUIN.

Peste! Nous ne disons pas cela! Che gusto! Continuez. Et dans quel heureux pays faites-vous ces belles récoltes?

MERCURE.

Sur les bords de la rivière de Seine.

ARLEQUIN.

Oh, oh! Vous avez bon nez. Tubleu, vous parlez-là de l'Arabie heureuse! C'est le pays des curieux. Et des Spectacles, n'en dites-vous rien?

MERCURE.

Si-fait, vraiment, j'en parle. Dernièrement on t'afficha toi-même, sous le nom de Deucalion.

ARLEQUIN.

J'étois Arlequin-Deucalion; & Deucalion-Arlequin étoit moi; & moi lui?

MERCURE.

Si Signor. Il vous représentoit, & vous le représentiez.

ARLEQUIN.

A-t-il réussi ? Ai-je réussi ? Avons-nous réussi ?

MERCURE.

Réussi, coussi, coussi. Vous parliez trop morale, & disiez trop de vérités. Cela n'a pas plu également à tout le monde.

ARLEQUIN.

Je faisois bien. On n'en sauroit trop dire : je m'en applaudis.

MERCURE.

Cela est commode; mais ce n'est pas le goût de nos gens. Autre sottise de l'Auteur qui vous faisoit parler. Vous parliez fusils & pistolets, dans le temps du déluge. On siffloit l'anachronisme.

ARLEQUIN.

On siffloit l'ana... chro... nisme ! l'anachronisme ! Quel diable d'oiseau est-ce là qu'on siffloit ?

MERCURE.

Que parlez-vous d'oiseau ? L'anachronisme est une faute de chronologie.

ARLEQUIN.

Chro chro chronologie ! Autre bête que je connois encore moins.

MERCURE.

On n'a jamais fini avec les ignorans. Chronologie est l'ordre des temps. L'Auteur vous faisoit renverser cet ordre, en vous faisant parler d'une chose, qui n'exista que bien long-temps après le déluge.

ARLEQUIN.

Voilà de nos Puristes, qui ont vu, sans y trouver à redire, les faisceaux portés devant Romulus, deux ou trois cens ans avant qu'il fût à Rome question de faisceaux. Est-ce là tout ce qu'ils ont remarqué ?

MERCURE.

Ils reprochent encore à la Pièce une autre impertinence du même genre. C'est qu'Apollon y

paroissoit avec une couronne de laurier, quand la Mythologie ne fait naître Daphné, qui fut le premier des Lauriers, que bien du temps après qu'Apollon eut tué le serpent Python, né de la fange du déluge, qui dure encore quand la Pièce commence.

ARLEQUIN.

Voilà des aigles bien désœuvrés, de s'amuser ainsi à chasser aux mouches. N'avez-vous rien de mieux à nous dire sur les Spectacles?

MERCURE.

Je ne me suis donné, ce voyage ici, que le temps d'arracher, en volant, quelques affiches. En voici une des Marionnettes.

SCARAMOUCHE.

Au diable de pareilles balivernes!

MERCURE.

Pas tant balivernes. Je pensois d'abord comme vous. Mais entendant crier: *Entrez, Messieurs, Mesdames; c'est ici l'assemblée de toute la Noblesse.* Et voyant en effet, cent carrosses plantés à la

porte de l'hôtel du Seigneur Polichinel, j'y suis entré, & je n'ai pas vu sans surprise, que le Crieur n'en imposoit pas.

ARLEQUIN.

Toute la Noblesse aux Marionnettes! Voyons donc ce qu'on y représentoit. [*Il lit:*] *PIERROT-ROMULUS.* Que veulent dire ces deux mots étonnés l'un de l'autre?

MERCURE.

Oui, Romulus y figuroit en Pierrot: le grand Pontife de Rome, en Polichinel; & Tatius, le Roi des Sabins, en bon-homme Jambroche.

ARLEQUIN.

Quel maudit genre de farce est-ce là? Comment l'appelle-t-on?

MERCURE.

Parodie; laboratoire ouvert aux petits esprits malins qui n'ont d'autres talens que celui de savoir gâter & défigurer les belles choses.

OLIVETTE.

C'est comme la petite vérole parmi nous.

MARINETTE.

J'y entendrois quelque finesse. Ne seroit-ce pas une satire contre les Grands, dont la vanité semble être tympanisée dans ces folles métamorphoses?

SCARAMOUCHE.

Mais quel étrange jargon parlons-nous tous ici? Les rêves que fait, à cette heure, M. Agrippain ne sont pas plus creux ni plus biscornus.

OLIVETTE.

Passons le temps comme nous pourrons d'ici à son réveil.

MARINETTE.

Je goûte fort ces Parodies, & le secret de changer les larmes en éclats de rire.

MERCURE.

[1] Œdipe, en robe de Quinze-Vingt, dernièrement a plus fait rire de monde, que jamais celui de Sophocle n'en a fait pleurer. Aussi

C'est le tic, tic, tic [2], c'est le tic du Public.

---

1 L'Œdipe de M. de Voltaire, parodié par les Italiens.

2 Refrain des couplets à la fin de *Pierrot-Romulus*.

OLIVETTE *à Mercure.*

N'y a-t-il pas encore quelque chose dans votre répertoire pour nous faire rire ?

MERCURE.

Voici l'Affiche du Théâtre Italien.

MARINETTE.

Ah, bon ! Nous allons rire : ceci sera bouffon.

MERCURE.

Thimon le Misantrope ; en attendant les Sept Sages de la Grèce.

OLIVETTE.

Le Diable les emporte avec leur Misantrope, & leurs Sept Sages. Voyons l'Affiche des Comédiens du lieu.

MERCURE.

Iphigénie & Cartouche.

ARLEQUIN.

Voilà la Fille du Roi d'Argos joliment mariée ! Après ?

MERCURE.

Oh, parbleu, chacun a ses affaires ! Je ne sais qui vous attendez ici ; mais tout le monde m'ar-

tend ailleurs : sans compter la poursuite d'un grand procès que j'ai contre les Suppôts d'Esculape, tant principaux que subalternes.

SCARAMOUCHE.

Et que pouvez-vous avoir à démêler avec de telles gens ?

MERCURE.

Ils veulent me faire défendre mes drogues, disant que, depuis les miennes, ils ne vendent plus ni opium ni pavots blancs.

SCÈNE XII.

SCARAMOUCHE, ARLEQUIN, MARINETTE, OLIVETTE.

MARINETTE.

VÉRITABLEMENT, il m'a fait bâiller plus d'une fois.

OLIVETTE.

Il en a fait, je crois, & en fera bien bâiller d'autres. Pour moi je bâille encore ; & si M. Agrip-

pain ne se dépêche de s'éveiller, je vais me jeter sur l'herbe & dormir.

ARLEQUIN.

Un peu de patience ! Voilà qu'on le pousse dehors. Parbleu, il fait une belle moue. Je vais finir la Comédie. [*Il se jette, les mains jointes, aux pieds d'Agrippain.*] Miséricorde, Monsieur, je vois bien ce que vous m'allez dire ! Je vous ai dérobé cinquante-mille livres : cela est vrai. Mais je vous prie de croire que cela ne m'est arrivé encore qu'une fois. Hélas ! j'en suis déjà bien puni : car un moment après, on me les a dérobées comme à vous. Ma faute n'est plus sur moi : je n'ai pas le sou.

AGRIPPAIN.

Lève-toi ! [*à Marinette.*] Qui t'amenoit ici, ma pauvre Marinette ?

MARINETTE.

Pouvez-vous le demander ? Je venois consulter l'Oracle, pour savoir ce que vous étiez devenu.

AGRIPPAIN.

Laissons-là toute explication. L'Oracle m'en a dit plus que je ne lui en demandois. J'ignorois, par exemple, que vous vous aimiez l'un & l'autre; auquel cas j'ôtois plus à Arlequin qu'il ne me prenoit. Je m'exécute. Je lui pardonne ce qu'il a fait, & je vais lui rendre ce qu'il a perdu. Vous voyez d'où je sors; c'est vous dire assez que je vous rends l'un à l'autre; & que toute envie de rire est passée pour moi. Suivez-moi au logis : il ne tiendra qu'à vous d'y profiter des préparatifs d'une noce qui ne peut plus être la mienne. Adieu. [*Il s'en va.*]

SCARAMOUCHE *donnant la main à Olivette, & Arlequin à Marinette.*

Allons, mes enfans, courons après; la nappe est mise pour nous : partie quarrée.

MARINETTE.

J'ai plus envie de rire que jamais. Me voilà revenue de mon pélerinage.

ARLEQUIN.

Et moi, du gibet.

Fin de la Pièce.

DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE;

Musique de M. l'Abbé.

UNE Fille dans son printems,
N'aime qu'à rire,
Et qu'à voir mille & mille Amans,
Sous son empire.
Si vous voulez bientôt elle ne rira plus ;
Mariez-moi la Belle ;
Le lit nuptial est pour elle
L'Antre de Trophonius.

L'Auteur chaussé du brodequin
N'aime qu'à rire,
Et dans la bouche d'Arlequin
Met la satire ;
Mais si des Auditeurs ses traits sont mal reçus,
Adieu l'humeur folâtre :
Il a trouvé sur le Théâtre
L'Antre de Trophonius.

FRANCISQUE.

La Troupe, en arrivant ici,
N'aimoit qu'à rire;
Espérant de remplir aussi
Sa tirelire.
Elle a fait des efforts & des vœux superflus;
Cruelle destinée!
La Foire est pour nous cette année,
L'Antre de Trophonius.

FIN.

L'ENDRIAGUE,

L'ENDRIAGUE,

OPÉRA-COMIQUE,

EN TROIS ACTES.

Mêlé de Danses, de Divertissemens, & de grands airs de musique du célèbre RAMEAU.

Représenté par la Troupe de DOLET, *à la Foire Saint-Germain, en* 1723.

PERSONNAGES.

L'ENDRIAGUE, *Monstre ailé, dont la longueur & la grosseur occupoient tout le Théâtre, & qui ne vivoit que de Pucelles.*

CAUDAGULIVENTER, *Grand-Prêtre du Temple où l'on les lui offroit.*

ELFRIDÉRIGELPOT, *Fils du Grand-Prêtre Personnage niais.*

ESPADAVANTAVELLADOS, *Chevalier errant.*

GRAZINDE, *Dame des Pensées d'Espadavantavellados, & Victime du jour.*

ARLEQUIN, *Écuyer du Chevalier errant.*

SCARAMOUCHE, *ami d'Arlequin.*

LE DOCTEUR, MARINETTE, *Mari & Femme, Gardes du Temple, passant pour muets*

PEUPLE *pétrifié.*

UNE FEMME, UN PROCUREUR, UNE FILLE, TERPSICORE, *Personnages épisodiques.*

La Scène est à Cocqsigrüopolis, Capitale de Vazivéder.

L'ENDRIAGUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR, MARINETTE.

MARINETTE.

CHER petit mari mignon, pour un vieux Docteur, vous fûtes fort mal avisé...

LE DOCTEUR.

Chut.

MARINETTE.

Quand la dernière planche du vaisseau nous jeta sur ce rivage...

LE DOCTEUR *regardant de toutes parts avec inquiétude.*

Chut ! chut !.....

MARINETTE.

D'imaginer qu'il nous falloit faire les muets, avec les premiers habitans de l'isle qui viendroient.

LE DOCTEUR, *de la voix étouffée d'un homme qui a peur.*

Paix !

MARINETTE.

Vas te promener, avec tes paix & tes chuts ! Que nous a valu cela ? De nous y faire geoliers d'une prison, où ces vilaines gens-là tiennent une fille enfermée, pour la faire dévorer à je ne sais quel Diable, qu'ils nomment Endriague, & à qui il en faut une tous les six mois.

LE DOCTEUR *lui met la main sur la bouche.*

MARINETTE *se débarrassant de lui.*

Oh, cela est bon pour toi, qui ne dis qu'un mot par mois, de faire aisément le muet ; mais pour une femme, c'est une autre paire de manches : une grossesse de dix ou onze mois, nous pèse moins qu'un jour de silence.

LE DOCTEUR *fait tous les gestes & toutes les postures d'un homme au désespoir de l'entendre parler.*

MARINETTE.

Enrage tout ton saoul ! ma rage l'emportera sur

la tienne. [*Elle dit le reste avec la plus grande volubilité.*] Je veux parler, coûte qui coûte. L'Endriague ne me mangera pas: il ne lui faut que des filles dans leur première innocence. En voilà une qu'on va lui servir. Cela me fend le cœur. Elle nous prie si tendrement de la sauver! Elle dit des choses si touchantes! Et me taire! je n'y tiens plus. Si j'étois muette, véritablement muette, je ferois ce que je pourrois pour ne point parler: mais avoir à la contrefaire, en toute occasion, cela me passe. Évadons-nous au plutôt; sinon je trahis ces vilains habits d'homme que je porte; & je me déclare ou femme ou fille, à peu de chose près. Enfin, dussé-je être jetée au monstre, mangée, croquée, avalée, digérée; je veux parler: je parlerai; je parle, & j'ai parlé. Parle à ton tour, ou tais-toi, si tu veux: j'ai pris mon parti.

LE DOCTEUR, *bas à l'oreille de Marinette.*

Paix encore, pour un moment: voici le Grand-Prêtre Caudaguliventer.

SCENE II.

CAUDAGULIVENTER, *Grand Sacrificateur du Dieu Popocambéchatabalipa*, LE DOCTEUR, MARINETTE.

CAUDAGULIVENTER.

MUETS, amenez ici la jeune Étrangère, que la tempête a jetée hier sur nos côtes, & que j'ai confiée à votre garde. Les Ministres de Popocambéchatabalipa sont prêts : le sémestre est arrivé, & le cruel Endriague demande sa pâture. Allez, & revenez ; je vous attends. [*Ils sortent.*]

Illustre Génie, qui jadis protégiez nos contrées, & pour qui ce Temple fumoit de sacrifices innocens ! O puissant Popocambéchatabalipa ! pardonne à ce Peuple imbécille, qui, au lieu de se fier à ta protection, quand l'exécrable Endriague arriva, aima mieux se soumettre à ses ordres, & lui dévouer les tendres victimes qu'il exige ! Tels sont les Mortels insensés ! ils encensent plus vo-

lontiers la Divinité qu'ils craignent, que celle qui les aime. [*Les Muets rentrent avec Graxinde.*[1]] Mais voici la jeune Victime. Quelle pitié ! [*Aux Muets.*] Gardez-la bien à la porte du Temple : il va s'ouvrir, & vous la remettrez alors entre les mains de nos Sacrificateurs. [*Il sort.*].

---

1 C'est la première fois que le Public vit la *Petitpas*, depuis devenue si fameuse sur le Théâtre de l'Opéra, par sa jolie voix, & ses mauvaises mœurs. Elle avoit alors à peine 14 ans & deux souliers. L'opulent B*** en devint amoureux, l'enleva au Public, & la vit mourir à son service, encore jeune, & riche de cent mille écus.

SCENE III.

GRAZINDE, les deux MUETS.

GRAZINDE[1].

MALHEUREUSE! je touche à mon dernier instant.
Grands Dieux! de quoi me jugez-vous coupable?
Hélas! quelle mort effroyable!
Quel supplice horrible m'attend!

[*Aux Muets qui pleurent.*]

Vous pleurez! Je vous vois touchés de mes alarmes:
Ah! daignez donc me secourir!
Votre juste pitié n'a-t-elle que des larmes?
Eh! pouvez-vous me plaindre & me laisser périr?

1 Ceux & celles qui gouvernoient la *Petitpas*, dans la noble intention d'en faire, à leur profit, ce qu'elle devint par la suite, me vantèrent sa voix, & me prièrent de lui composer un morceau, qui, mis en haute musique, lui méritât l'honneur d'être appelée au grand Opéra. Rameau, alors très-ignoré, composa, pour l'amour de moi, la musique de ce morceau.

Pour me sauver la vie, osez tout entreprendre!
Un Chevalier errant me cherche sur ces bords:
Sa valeur, contre tous, est prête à nous défendre.
Au Roi mon Père enfin, si vous pouvez me rendre,
Je vous promets tous ses trésors.

[*Marinette fait connoître à Grazinde, par des signes, que cela dépend moins d'elle que de l'autre muet; & Grazinde s'adresse à lui.*]

Ah! vous ne voudrez pas être seul inflexible!
Ma jeunesse & mes pleurs sauront vous attendrir.
Vous soupirez, votre cœur est sensible:
Le Temple sanglant va s'ouvrir.
Fuyons: qui vous retient? Ce seul instant nous reste.
Des plus vives frayeurs tous mes sens sont troublés!
Ouvrez, ouvrez cette porte funeste!

LE DOCTEUR.

C'est bien dit si j'avois les clefs.

SCÈNE V.

ELFRIDÉRIGELPOT, GRAZINDE.

ELFRIDÉRIGELPOT.

Or çà, Poupone, il y a bien des nouvelles. Il faut d'abord que vous sachiez qui je suis. Je me nomme Elfridérigelpot, pas moins que le fils unique de Caudaguliventer. Je vous trouve à mon gré : je veux vous escamoter à l'Endriague. Il ne tâtera de vous que d'une dent ; où j'y perdrai mon latin. J'ai sur moi toutes les pierreries du Temple : nous allons monter sur un vaisseau tout prêt ; & puis, fouette cocher, nous voilà partis, pour aller tant loin que terre nous pourra porter. Il étoit temps de m'y prendre du moins ; car actuellement on tire, là derrière, le Monstre de sa caverne. Dites la vérité, mon Infante, vous aviez belle peur, entre vos deux Muets. [*Elle court à la porte, & témoigne une furieuse impatience de sortir.*] Patience ! Je les laisse un peu s'éloigner, de peur

qu'ils ne nous voient embarquer, & qu'ils ne jasent. Vous m'aimerez bien, n'est-ce pas ? [*Elle redouble d'impatience, & fait signe que oui.*] Je le crois bien ; car sans moi, vous seriez bientôt dans le ventre de l'Endriague. [*Il entr'ouvre enfin ; mais il retire à lui la porte sur le champ.*] Attendez ; il pleut à verse : je vais chercher un parapluie. Je suis de retour dans le moment.

SCÈNE VI.

GRAZINDE.

[1] LA barbarie est contre moi,
Et l'impuissance me protège :
Jusques à quand flotterai-je
Entre l'espoir & l'effroi ?

1 Musique de Rameau, ainsi que dans la scène suivante.

SCÈNE VII.

Les portes du Temple s'ouvrent, l'Endriague en occupe le fond.

GRAZINDE, CAUDAGULIVENTER *& sa suite.*

CAUDAGULIVENTER.

Ouvra la bocca,
Signor Endriaga!
Ouvra la bocca.

LE CHŒUR.

Ouvra la bocca, Signor Endriaga! ouvra la bocca.

CAUDAGULIVENTER.

Mandouca, gorgibus avala!
Devora, devora, devora!

LE CHŒUR.

Mandouca, gorgibus avala!
Devora, devora, devora!
Ouvra la bocca, Signor Endriaga! ouvra la bocca.

CAUDAGULIVENTER.

Gorgibus avala, devora barbara !

LE CHŒUR.

Devora gorgibus, avala barbara !

[*Le Monstre avoit le corps d'un crocodile, dont la largeur remplissoit presque toute la largeur du Théâtre. Il avoit quatre jambes une fois plus grosses que celles d'un éléphant. Quatre hommes enfermés dedans le faisoient marcher. L'un d'eux, avec une corde, lui haussoit la machoire supérieure; on posoit Grazinde sur l'inférieure, & le Temple se fermoit.*]

SCENE VIII.

ELFRIDÉRIGELPOT
arrivant avec son parapluie.

Air : *Allons guai, toujours guai ;* ou *Vogue la galère.*

SERVITEUR l'Endriague !
Il pleut à grand randon.
Mais, parbleu, je t'incague !
Mon parapluie est bon.
Allons guai, toujours guai, d'un air guai !
Ta la la ritou, ta ta re, &c.

[*Il change d'air.*]

Grazinde,
Grazinde !
Venez, que sur mon vaisseau,
Je vous monte & vous guinde !
Grazinde ! Grazinde !

Elle n'y est plus ! Ils me l'auront prise, pendant que j'étois à lui chercher un parapluie. J'arrive trop tard. Le vilain glouton n'en aura fait qu'un morceau. [*Il s'arrache les cheveux, se désespère, met en pièce le parapluie.*]

SCÈNE I

UN INVISIBLE, ELFRIDÉ

UNE VOIX.

ELFRIDÉRIGELPOT ! Elfridérige

ELFRIDÉRIGELP

Qui m'appelle ? Hélas ! c'est peu
la pauvre Grazinde, qui vient m
sottise ! N'aurois-je pas mieux fait
de la laisser mouiller jusqu'à la cl
la laisser manger jusqu'aux os ?

LA VOIX.

Elfridérigelpot, Elfridérigelpot

ÉLFRIDÉRIGELP

Voilà une voix bien grosse, pou
d'une fille de quinze ans ! Est-ce v

LA VOIX.

Grazinde est perdue pour toi, &
J'en prends soin dans le ventre de

ELFR

SCÈNE IX.

UN INVISIBLE, ELFRIDÉRIGELPOT.

UNE VOIX.

ELFRIDÉRIGELPOT ! Elfridérigelpot !

ELFRIDÉRIGELPOT.

Qui m'appelle ? Hélas ! c'est peut-être l'ame de la pauvre Grazinde, qui vient me reprocher ma sottise ! N'aurois-je pas mieux fait véritablement de la laisser mouiller jusqu'à la chemise, que de la laisser manger jusqu'aux os ?

LA VOIX.

Elfridérigelpot, Elfridérigelpot !

ÉLFRIDÉRIGELPOT.

Voilà une voix bien grosse, pour celle de l'ame d'une fille de quinze ans ! Est-ce vous, Grazinde ?

LA VOIX.

Grazinde est perdue pour toi, & trouvera mieux. J'en prends soin dans le ventre de l'Endriague.

ELFRIDÉRIGELPOT.

ELFRIDÉRIGELPOT.

Il eût mieux valu en prendre soin, avant qu'elle y entrât. Et qui es-tu, toi qui prends soin des uns, quand ils sont dans le ventre des autres ?

LA VOIX.

A genoux ! écoute, & tremble.

ELFRIDÉRIGELPOT.

Je tremble en effet. Eh bien ! qui êtes-vous ?

LA VOIX.

Je ne suis pas moins que le Génie Popocambé-chatabalipa, dont ton père Caudaguliventer est le premier Ministre, & qu'il offense par le culte sacrilége & cruel que les habitans de cette isle & lui, rendent à l'Endriague. Fuis, si tu ne veux avoir ta part de la terrible vengeance que je vais faire éclater ici !

ELFRIDÉRIGELPOT.

Grand'merci. Faites ce que vous voudrez. Un homme averti, en vaut deux. Sauve qui peut. [*Voyant venir des jeunes filles, qui chantent & qui dansent.*] Bon, bon ; courage ! Vive la joie ! Vous allez voir beau jeu ! Pour moi je m'enfuis.

SCÈNE X.

TROUPE DE JEUNES FILLES.

BRANLE, sur l'air de la Tétard.

Une FILLE.

L'ENDRIAGUE, de six mois,
Ne troublera nos familles :
Avant ce temps, faisons choix
Toutes de quelques bons Drilles :
Marions, marions, marions-nous ;
Ce Monstre n'en veut qu'aux filles !
Marions, marions, marions-nous,
Et choisissons un époux.

De Pucelles seulement,
S'il vient dépeupler nos villes,
C'est peut-être un châtiment,
D'avoir fait les difficiles.
Marions, &c.
Gardons-nous de mourir filles.

S'il faut que, malgré nos soins,
Tôt, ou tard, il nous croustille;
Avant qu'il nous croque, au moins,
Qu'un jeune Amant nous mordille.
Marions, &c.

Le mariage, en effet,
De plaisirs libres fourmille;
Au lieu qu'à nous, on nous fait
Des crimes d'une vétille.
Marions, &c.

Une femme a le bonheur,
Sans craindre qu'on en babille,
Dans le chemin de l'honneur,
D'aller droit comme faucille.
Marions, &c.

Souvent le folâtre Amour
Dans nos petits cœurs frétille:
Qu'il faut le tenir de court,
Enfermé dans la coquille!
Marions, &c.

Si de quelque Jouvenceau
Le mérite à nos yeux brille,
Tandis qu'honneur dit : tout beau !
Amour, tout bas, nous dit : pille !
Marions, marions, marions-nous,
Le Monstre n'en veut qu'aux filles ;
Marions, marions, mariôns-nous,
Et choisissons un époux.

ACTE II.

Le Théâtre change, & représente la Place d'une ville, où les Habitans de différentes professions vont & viennent.

SCÈNE PREMIÈRE.

POPOCAMBECHATABALIPA, *Génie invisible*, & le PEUPLE.

POPOCAMBECHATABALIPA.

[1] PEUPLE coupable, écoutez-moi!
Contre un Monstre cruel qui sème ici l'effroi,
Vous pouviez recourir à ma toute-puissance :
Je vous aurois prêté mon heureuse assistance.
Au lieu de m'implorer, puisque sur les autels
Vous faites, par un culte impie,
Des sacrifices criminels :
Peuple, je vous punis, & je vous pétrifie!

1 Musique de Rameau.

[*Tous les Passans qui sont sur la scène, demeurent immobiles & pétrifiés.*]

Démons, à mes ordres soumis,
Accourez tous en diligence !
Vous vîtes le courroux dont j'eus le cœur épris ;
Venez célébrer ma vengeance.

ENTRÉE DES GÉNIES.

(*Ils dansent.*)

PREMIER GÉNIE.

Air : *Et frou, frou, frou, & gué, gué, gué.*

Vive notre grand Papa,
Le brave Atapaliba :
Popo, popo, caca, caca,
Popocambêche !
Le Monstre ne sentira
Plus ici de chair fraîche.

SECOND GÉNIE.

Une Pucelle à dîné !
Eh, vraiment, c'est pour ton né !
O fes, fes, fes, o tin, tin, tin,

Festin barbare!
Encore un plaisant mâtin,
Pour un morceau si rare!

TROISIÈME GÉNIE.

De quinze ans il les vouloit,
Telles il les lui falloit;
O fes, fes, fes, o tins, tins, tins,
Féstins barbares!
Et comme il se régaloit
D'un morceau des plus rares!

QUATRIÈME GÉNIE.

Il vient sous les yeux des gens,
D'en prendre une à belles dents;
O fes, fes, fes, o tin, tin, tin,
Festin barbare!
Mais il n'aura de long-temps
Une viande si rare.

CINQUIÈME GÉNIE.

Il verra bien des Pays,
Où les Tendrons mieux appris,

Font glou, glou, glou, font frou, frou, frou,
Comme leur mère ;
Par exemple, dans Paris,
Il feroit maigre chère.

CHŒUR.

Ferma la bocca, Signor Endriaga ! ferma la bocca !

UNE VOIX.

Air : *Adieu ; paniers, vendanges sont faites.*

D'ici délogez sans trompettes :
Cherchez franche-lipée ailleurs.
Car ici, pour vous, serviteurs ;
Adieu paniers, vendanges sont faites.

LE CHŒUR.

Ferma la bocca, Signor Endriaga ! ferma la bocca !

UNE AUTRE.

Air : *Des Pélérins de Saint-Jacques.*

Cherchez quelques terres nouvelles,
Courez les champs ;
Trouvez, s'il se peut, des Pucelles,
Passé quinze ans :

Puisque vous fondez sur cela
Votre cuisine ;
Allez, volez deçà, delà ;
Mais gare la famine !

LE CHŒUR.

Ferma la bocca, Signor Endriaga! ferma la bocca!

UNE VOIX.

Air : *Joconde.*

Fille jamais eut-elle aussi
Quinze ans de pucelage ?
Vous n'en pouvez, qu'en ces lieux-ci,
Rencontrer de cet âge.
Parmi ces nouveaux habitans,
Comme par toute terre,
Pour être pucelle à quinze ans,
Il faut être de pierre.

LE CHŒUR.

Popocambeche Atabalipa
A la vittoria
Soupra vostra Signoria.
Ferma la bocca, Signor Endriaga ! ferma la bocca !

SCENE II.

UN CABARETIER, *avec un panier rempli de bouteilles;* un PÂTISSIER, *avec un grand plat de petits pâtés;* SCARAMOUCHE; une jolie FILLE, &c. *tous pétrifiés,* & ARLEQUIN *qui ne s'apperçoit pas du prodige.*

ARLEQUIN.

PARBLEU, voilà encore de plaisantes gens: nous essuyons une tempête enragée; la mer nous fait danser, durant plus d'un mois, des Sauteuses aux violons des quatre vents; enfin nous ancrons près de cette Isle, morts de faim & de soif; je me jette à l'eau pour aller à la découverte: je retourne leur dire qu'ici tout est à bauge; & les voilà tous endormis, qui ronflent! Dormez, Messieurs, dormez! qui dort dîne, dit-on. Voyons, à votre réveil, qui sera le plus saoul de vous ou de moi. Mais qu'est devenu Scaramouche, qui s'étoit jeté à l'eau, comme moi, & que j'avois laissé dans

l'Isle. Ah! le voilà! L'ami, nous voici en bonne auberge, pour nous ravoir de la diette passée. Entrons dans le premier cabaret, nous dirons le reste. D'abord au solide! Viens, viens!... Viens donc! Te voilà planté comme un terme. Marcheras-tu! Réponds-moi donc!... Oh, parbleu, je te ferai bien remuer & parler! [*Il lui donne vingt coups de batte.*] Es-tu, depuis un moment, devenu sourd, aveugle, muet & ladre? Scaramouche!... Oh, par ma foi, c'est assez faire & dire. Si tu te trouves bien comme cela, demeures-y! Je boirai, & je mangerai bien sans toi. (*Il prend un petit pâté, & le lui présente.*) Tu n'en veux point! Tu es bien dégoûté. (*Il le mange, prend une bouteille de vin du Cabaretier, & lui en présente un verre.*) Tu n'en veux point non plus! A ta santé. (*Il redouble, & s'adressant à la Fille pétrifiée:*) Mademoiselle, à la vôtre. (*Revenant à Scaramouche.*) Il me prend envie d'appliquer un revers de ma main sur ce vilain mufle-là, pour le faire parler. (*Il lui donne un grand soufflet.*) Ouf! ouais! J'ai la main rompue. Le Ciel me pardonne! tout ce

monde-là est de pierre! Aurois-je la tête de Méduse sur les épaules? En ce cas, garons-nous d'un miroir : sérieusement, la peur me prend. Il n'y a pas un quart-d'heure que Scaramouche étoit de chair & d'os, ainsi que moi; & le voilà de pierre! A quoi tient-il que je n'en sois aussi?... Peut-être vais-je en être!... Peut-être en suis-je?... (*Il se tâte.*) Je sens à l'aspect de cette jolie fille-là, que mon sein n'enferme pas encore un cœur de pierre. Mais pourtant, il n'y a pas de jeu ici. Le diable emporte, si je ne me crois déjà de plâtre, de moëlon. Ahi! ahi! ahi! Ne suis-je pas déjà de pierre, de marbre, de porphire?

SCENE III.

POPOCAMBECHATABALIPA, ARLEQUIN.

LE GÉNIE *invisible d'une voix tonnante.*

ARLEQUIN ! Arlequin !

ARLEQUIN.

Ah ! tenons-nous ferme ! Sûrement je vais être statue. Qui m'appelle ? Qui vive ?

LA VOIX.

Ouvre les yeux ! regarde ! que vois-tu ?

ARLEQUIN.

Les meilleures gens du monde ! S'il ne fait pas bon converser avec eux, du moins y bois-je & mange volontiers. On ne me dispute pas les morceaux.

LA VOIX.

Laisse-les là, & m'écoute attentivement.

ARLEQUIN.

De grâce, Monsieur, Madame, ou Monseigneur, montrez-vous donc : car j'ai peur des

esprits ! Parler aux gens ainsi, c'est parler en traître. Dans quel pays suis-je donc ? Ceux qui paroissent ne parlent pas, & ceux qui parlent ne paroissent point. Je me souviens d'avoir vu la même chose arriver quelquefois [1] sur nos Théâtres, entre le Souffleur & les Acteurs ? Comment vous nommez-vous ?

LA VOIX.

J'ai nom Popocambéchatabalipa.

ARLEQUIN.

Seigneur Popotalipalechacaca, dites-moi, en conscience, dois-je avoir peur ?

LA VOIX.

Non, mon cher ami ; ne crains rien.

ARLEQUIN.

En ce cas là, je me moque de vous. Parlez ; j'écoute.

---

1 Le vieux Baron, qui jouoit alors, manquoit absolument de mémoire ; & le Souffleur se faisoit plus entendre que l'Acteur.

LA VOIX.

N'as-tu pas retrouvé tout-à-l'heure, en rentrant dans l'Isle, ton ancien Maître, le Chevalier Espavantavellados, errant sur ce rivage?

ARLEQUIN.

Oh! oui, errant, & très-errant! car, depuis que je ne savois ce qu'il étoit devenu, il ne savoit où il avoit été lui-même, non plus qu'où il est encore.

LA VOIX.

Vas le rejoindre: conte-lui le prodige que tu vois & qui vient d'arriver; & lui dis de ma part, qu'il s'arme, & qu'il vienne la lance au poing.

ARLEQUIN.

Il n'en fera rien.

LA VOIX.

Je voudrois bien savoir pourquoi, quand je l'ordonne!

ARLEQUIN.

C'est que, depuis qu'il a perdu la Dame de ses pensées, l'émerveillable Grazinde, il a une dent

contre toute la terre sa Protégée, & contre tous vous autres Enchanteurs; en sorte qu'il a juré par Urgande & Merlin, de ne chausser heaume, ni lacer éperons, qu'il n'ait retrouvé s'Amie.

LA VOIX.

Aussi va-t-il la retrouver ici. Elle y est en captivité. Il aura l'honneur de l'en tirer, & de ce moment, tout le Peuple de pierre que tu vois, se ranimera, excepté l'endroit du corps où l'on touchoit au moment de la pétrification. Il achevera la cure, en y mettant la main, & terminera la plus grande aventure qui fut mise onc à fin par les Perceforêt, les Perceval, & tous les grands Perceurs de l'univers.

ARLEQUIN.

A miracle! Mais, qui dit Enchanteur, dit Engeoleur. Je ne croirai pas un mot de tout cela, que je n'aye vu Grazinde de mes propres yeux.

LA VOIX.

Hé bien, tu la verras; mais auparavant, pour te châtier de ton peu de confiance, en mes paroles, je te pétrifie le nez.

ARLEQUIN *se tâtant le nez.*

Heim ! mon nez de pierre !

LA VOIX.

Tu ne te le casseras pas si-tôt, que si je te l'eusse fait de terre.

ARLEQUIN.

Malheureusement je venois de prendre du tabac : je meurs d'envie d'éternuer, & cela ne sait par où passer.

LA VOIX.

Que cela t'apprenne à me croire une autre fois, & comme tant d'autres, moins sots que toi, à ne douter de rien.

ARLEQUIN.

Je vous croirai une fois, pour deux, avec mon premier nez ! Rendez-le moi, de grâce, Seigneur Cambechabalipopopapa ! Hélas ! je l'avois si bien tourné à la friandise !

LA VOIX.

Ne pleure pas ! je te pardonne. Vas, le charme cessera, dès que tu auras vu Grazinde.

ARLEQUIN.

Montrez-la moi donc vîte : car il gêle à pierre fendre. Encore un souffle de bize, & voilà mon nez confisqué.

LA VOIX.

Retourne-toi, tu vas la voir.

SCENE V.

LE GÉNIE invisible, ARLEQUIN, L'ENDRIAGUE *s'avançant vers Arlequin, la gueule ouverte de neuf ou dix pieds de haut.*

ARLEQUIN.

MISÉRICORDE ! cela la belle Grazinde ? Ah, maudit Enchanteur ! A l'aide ! Je suis mort ! Ho, ho, ho ; ha, ha, ha ; tai, tai, tai ! Eh quoi, belle Dame, vous ne me reconnoissez pas, quand je vous reconnois bien ? Vous êtes pourtant plus changée que moi. (*le Monstre avance toujours sur lui la gueule béante.*) Mais, mais, Mademoiselle

Grazinde ! Madame la Bête ! Monsieur le Monstre ! Monseigneur le Diable d'Enfer, que ferez-vous de moi ? Je n'ai que la peau & les os ; & une peau des plus coriaces. Tâtez à mon nez ! Mais vous me voulez avaler tout entier ! Soit. Il n'y a plus moyen de reculer. Sautons le bâton. [*Francisque étoit un excellent sauteur, qui, d'un saut périlleux, s'élançoit dans la gueule du Monstre. Elle se refermoit aussi-tôt, & l'Endriague s'en alloit. Mais à peine avoit-il le dos tourné, qu'au moyen d'une culbute, Arlequin, sortant par derrière, se présentoit en face du Spectateur.*] Ne voilà-t-il pas mon glouton bien régalé ? Il a fait-là un gueuleton qui ne lui donnera pas d'indigestion.

SCENE VI.

ARLEQUIN, le GÉNIE invisible, la VOIX.

LA VOIX.

EH bien, te voilà content ? Tu viens de voir Grazinde, & tu as recouvré ton nez.

ARLEQUIN.

Eh, oui ; mais un peu trop tôt, pour le mauvais air que je respirois à la sortie.

LA VOIX.

Remplis donc ta commission maintenant : vas retrouver ton Maître ici près, & souviens-toi de lui dire ce que je t'ai dit.

ARLEQUIN.

Puissant Popobèche Alicampataba, avant de nous séparer, une petite courtoisie ! Rendez le mouvement à cette vilaine figure de pierre noire.

LA VOIX.

Je le veux bien. Tiens, la voilà qui danse.

SCÈNE VII.

SCARAMOUCHE, ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE, *après des cabrioles, comme pour se dégourdir, saute au cou d'Arlequin.*

AH, bon jour, mon cher ami ! J'avois depuis je ne sais quand, une crampe de pied en cap ! Qu'es-tu devenu depuis ce temps-là ?

ARLEQUIN.

Il m'est arrivé d'étranges choses, que je te conterai. D'abord j'ai retrouvé un ancien Maître, que j'avois laissé, il y a plus d'un an, dans une bagarre du diable, où, contre mon avis, il se foura, sans que personne l'en priât.

SCARAMOUCHE.

Tu fis en homme sage : j'en aurois fait autant. Et qui est ce fou-là ?

ARLEQUIN *gravement.*

Respect aux Puissances !

SCARAMOUCHE.

C'étoit un Roi ?

ARLEQUIN.

Oh! C'est bien autre chose, ma foi!

SCARAMOUCHE.

Un Empereur, un Moufti, le Daire du Japon ?

ARLEQUIN.

Plaisans Marmouzets, au prix de lui!

SCARAMOUCHE.

Dis-moi donc ses titres! Un Poëte?

ARLEQUIN.

A peu près! Il n'y a de différence que celle de la plume à l'épée, pour le caractère : c'est un Chevalier errant; ôte ton bonnet! C'est le brave Spadavantavellados : n'en as-tu pas oui parler partout ?

SCARAMOUCHE.

Nulle part; non plus que de son métier. Et qu'est-ce qu'un Chevalier errant?

ARLEQUIN.

La peste! c'est quelque chose qui est tout. C'est quelqu'un, qui, sans le sou, pain, ni linge, se fait ouvrir les Châteaux & les Palais, y dîne, y soupe, y fait l'amour, y couche & s'en va. Un Chevalier errant, c'est comme qui diroit un Grand-Prévôt de l'Univers; un Lieutenant-Général de Police universel, qui veille à la sûreté de tous les grands chemins du monde; soutenant les torts, redressant les orphelins & les veuves; pourfendant les nains: tu vas voir ce que celui-ci sait faire. Avant de le rejoindre, & qu'il remette la vie à tous ces corps-ci, visitons un peu la Ville, & maraudons tout à notre aise: il y fait beau. Il faut d'abord débarrasser ces Messieurs de leur charge. [*Ils mangent des petits pâtés & boivent d'autant.*] Voyons dans les poches de cette jolie fille. [*Il trouve un bonnet à la Dragone, & se le met sur la tête.*] Que diable vouloit-elle faire de cela? [*Il tire une pipe & une bouteille d'eau-de-vie.*] [*Il chante.*]

Angélique a la colique,
Il lui faut du ratafia!

[*Il trouve un billet.*]

Ah! lisons : ceci nous mettra au fait. [*Il lit.*]

» Belle & chère Frétillon, c'est moi, le petit » Ministre du Temple, chargé d'en parer les Au- » tels, qui vous présentai hier mes respects. Il y » a grande fête aujourd'hui. L'Endriague arrive. » Je n'ai plus rien à faire. Venez, & pendant qu'il » croquera la Poulette, nous mangerons une pou- » larde ensemble ».

BABIOLET-COLLET-FICHI.

Allons manger la poularde, & piller la Ville ensuite.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SCARAMOUCHE *seul.*

C'EST, ma foi, quelque chose de rare & de bien curieux à voir, qu'une grande Ville fort peuplée, dont les Habitans tout-à-coup, par un prodige inoui, se trouvent pétrifiés. Je suis le seul ici qui voit, qui parle, & qui remue. Me voici dans un bel attelier de Sculpteur! Rien ne manque à tous, ici, que la parole, & je l'ai: usons-en; vaille que vaille. Que sais-je! peut-être ont-ils tous l'ouie fort bonne. N'ai-je pas vu, en rang d'oignons, dans les stalles, les tribunaux, les tables, & les cercles, de pareilles statues, qui n'étoient pas sourdes! Jasons donc, puisqu'il y fait si beau; ne fût-ce que pour faire une espèce de mémorial de ce que j'aurai à conter, en venant de si loin. Le sallon du Louvre en tireroit bon parti. Les bonnes figures, par exemple, que celles de ces deux Braves, qui

bretailloient au moment du prodige ! Quelle véri
dans l'expression ! La vraie valeur n'est pas, pou
un quart, dans tous les traits de leurs visages &
dans leurs attitudes. La peur de mourir est peint
dans tout le reste. On voit que le prodige, en
opérant sur eux, a trouvé plus que la moitié de l
besogne faite ; & qu'elle les a bien tous deux
tirés d'embarras. Oh, la bonne posture que ce
petit Écolier à genoux, la voile au vent, sous le
fouet de son Pédagogue ! J'ai vu encore plus d'un
Mousquetaire à genoux comme lui, qui ne doit
pas craindre à cette heure, qu'on lui rende en
face ce qu'il donne par derrière. J'ai pris sur le
fait, des Cabaretiers achevant d'empoisonner, en
catimini, de mauvais vin, qui n'étoit déjà que trop
malfaisant ; des Pâtissiers empestant leur pâte, des
Boulangers sophistiquant la leur ; des Bouchers qui
masculinisoient les vaches & les brebis ; des Rôtis-
seurs qui donnoient le fumet de garenne à de vieux
clapiers, & cent autres fripponneries d'arrière-
boutique. Qu'ils seront bien penauds, à la reprise
du mouvement, ces deux petits coquins de marmi-

tons, tirant les lardons des rôts qu'ils tournoient! ils se trouveront la main bien & duement calcinée. Il y a, dans ce bel hôtel là-bas, le maître du logis, en robe-de-chambre & en pantoufles, qui tranche du Sultan, avec une Princesse de théâtre, chargée de pierreries; pendant que, dans son appartement, Madame, mise à la Gribouillette, s'humanise, au contraire, avec un jeune Haute-contre, paré comme un Prince. J'imagine ici tout reprenant à la fois le mouvement, comme feroit une pendule remontée; l'un trouvant l'autre où je l'ai laissé, le beau tintamarre que ce sera! S'entend, en cas que ce fût Madame qui surprît Monsieur; car si c'est Monsieur qui surprend Madame, à sa physionomie, il m'a paru du bon ton; il riroit bien. De ce lieu plaisant, j'ai passé dans un autre bien différent: autour d'un Bureau vert, en quarré long, & qu'on prendroit pour un jeu de billard, sont assis une quarantaine de graves Personnages, qui paroissoient dédaigneusement s'ennuyer les uns des autres. Il y en a un de trois, en trois, qui baille, & les autres prennent du tabac. On voit claire-

ment qu'ils étoient là, sans savoir qu'y dire, ni qu'y faire. Il semble pourtant que des objets de la plus grande importance avoient fait convoquer cette assemblée; car elle avoit l'air d'une tenue d'États. Il y avoit Tiers-État, Noblesse & Clergé. Mais, encore une fois, l'ennui y présidoit si fort, qu'il n'est pas resté grand'chose à faire à la pétrification. Je les ai tous fouillés, espérant rafler les trésors au moins d'une Province : rien moins que cela ! Je n'ai rien trouvé dans la poche de la Noblesse & du haut Clergé. J'ai bien trouvé dans les poches du Tiers-État quelque argent, mais monnoyé, je ne sais où, à l'immortalité. J'aimerois autant dire, aux espaces imaginaires. Cela n'auroit cours nulle part; aussi m'en suis-je défait au premier endroit. Ç'a été dans un Palais où se voit une trentaine de statues de marbre noir: elles dormoient de leur vivant, & la pétrification ne leur a précisément ôté que le ronflement. On conçoit du premier coup-d'œil, qu'ils s'étoient assoupis à la voix glapissante d'un Avocat, qui, dans les attitudes d'un Énergumène, reste là planté

devant eux, la bouche ouverte d'un empan ; peut-être ne savoit-il plus où il en étoit. L'argent a bien des vertus : ne sachant que faire de celui que j'avois, je l'ai mis dans la gueule béante de M. l'Avocat, & peut-être, qu'avec l'aide du désenchantement, cette trouvaille, à son réveil, lui affilera la langue, & le douera de la parfaite éloquence. Las de m'amuser à la bagatelle, enfin j'ai songé au solide, à l'aspect d'une assemblée bien différente des deux autres, & non moins nombreuse. C'étoient des Joueurs. Ah, les bonnes figures à peindre ! Que les Gagnans & les Perdans étoient aisés à distinguer ! Qu'il y avoit à rire & à philosopher sur la soif honteuse & sordide qui altéroit tous les visages ! J'ai ri ; mais je n'ai philosophé que d'après les grandes maximes du jour, qui veulent que tous biens soient communs. J'ai fait main basse sur les petits monceaux d'or que chaque Joueur avoit devant lui, & j'en ai pris autant que j'en puis porter. Regagnons le vaisseau, &, de retour ici, en cas que nous retrouvions les choses au même état, nous prendrons le reste.

SCENE II.

ESPADAVANTAVELLADOS, ARLEQUIN.

ESPADAVANTAVELLADOS.

JAçois que prou gorgiasement tu devises, si tel long propos commence-t-il à me molester par trop. Or me narre en brief l'émerveillable devis du gentil & courtois Enchanteur, & comme aussi, sans détourbier aucun, tu sus de ce corps tien transpercer le Diable, en qui m'Amie a son tripeux manoir.

ARLEQUIN.

Ne pouvant éviter sa gueule ouverte de dix pas de large, & contraint de passer par-là ou par la fenêtre, je me suis lancé dans son ventre, à corps perdu; & comme je le traversois, la première chose que j'ai trouvée en mon chemin, c'est Madame Grazinde. La place n'étoit pas tenable; elle n'a eu que le temps, ne pouvant me suivre, de se recommander à vos bonnes grâces. Je lui ai

crié du bas-ventre où j'étois déjà, que nous allions sortir; &, me débarrassant de deux ou trois cens aunes de boyaux, dont j'étois entortillé, j'ai gagné la porte du jardin; &, zeste! j'ai planté là mon drôle à jeun, pour courir vous conter l'aventure.

ESPADAVANT AVELLADOS.

Oui, certes, crême & parangon des Damoiselles; oui, je vous affiers que cette lance ne vous faudra jà au besoin. Si vous ferai issir, ô fine fleur des Galoises! de l'orde chartre où vous gissez.

ARLEQUIN.

Ah! voici la bête, Monsieur! la lance en arrêt; & laissez-moi le soin du reste.

SCENE III.

L'ENDRIAGUE, ESPADAVANTAVELLADOS, ARLEQUIN.

Le Chevalier combat le Monstre, Arlequin fuit derrière le Théâtre, & de-là entre dans le corps de la Bête, par où il en étoit sorti.

ESPADAVANTAVELLADOS *jouant de la lance.*

MACHEFILLE! Rustre! Truand! Rends-moi ton déjeûné; & rote-moi l'âme avec ma Maîtresse!

ARLEQUIN *pendant que son Maître attaque le Monstre pardevant, passe la tête à travers le gosier.*

Courage, Monsieur! tenez bon, tandis que je vais lui manger le foie: ne frappez qu'à la tête, & ne pointez pas la bedaine, où je rentre pour un moment. [*Le combat continue, & un moment après Arlequin sort de la gueule du Monstre.*] Tenez, voilà sa fressure: en la lui arrachant, je lui ai provoqué un soulevement de cœur, qui m'a fait prendre pour sortir

sortir une route plus honnête que la première fois. [*Il sort.*] Le voilà qui chancelle & qui tombe : & vîte, faisons-lui l'opération Césarienne, pour le faire accoucher de Grazinde. Je lui donnois la main pour vous la présenter ; mais son panier s'est accroché dans le diaphragme. [*On tire le Monstre derrière le Théâtre.*]

SCÈNE IV.

ESPADAVANTAVELLADOS, POPOCAMBECHE.

POPOCAMBECHE *invisible.*

PRENEZ haleine, brave Chevalier! voilà le plus fort de fait. Vous allez revoir votre Dame ; & tous les Insulaires ont repris vie. Je ne leur ai laissé de pétrifié, que l'endroit de leur corps où ils touchoient, au moment du prodige. Je vous ai réservé l'honneur de cette dernière opération, de les ranimer tout-à-fait, en les touchant ; afin qu'ils ne puissent méconnoître en vous leur libérateur. Adieu. Et comptez toujours sur Popocambéchatabalipa.

SCÈNE V.

GRAZINDE, ESPADAVANTAVELLADOS.

GRAZINDE *entre en chantant.*

La bonne aventure, ô gué ! la bonne aventure!

ESPADAVANTAVELLADOS.

Eh dea! je vous ravise donc, ô beau soleil! jà piéçà ne m'aviez illuminé : or me dites ; m'avez-vous été, d'ici là, ferme & loyale ?

GRAZINDE *sur le même air.*

Le ventre du Monstre m'a
Servi de clôture :
Le beau doute que voilà !
Pouvois-je vous trahir là ?

ESPADAVANTAVELLADOS.

La bonne aventure, ô gué ! la bonne aventure!

GRAZINDE, *même air.*

Vous, permettez qu'au sortir
De la sépulture,
J'aille pour me divertir,
Prendre un peu l'air, & courir
La bonne aventure, ô gué ! la bonne aventure!

SCÈNE VI.

UNE FEMME, ESPADAVANTAVELLADOS.

LA FEMME.

ILLUSTRE Chevalier, à qui notre Génie protecteur nous renvoie pour notre parfaite guérison, secourez-moi !

ESPADAVANTAVELLADOS.

Air : *Quand on me parle de Lucifer.*

Quand ne vous guermentez mie, au fait ;
Et quoi que ce soit, ne vous châille.

LA FEMME.

Au moment que l'on nous changeoit
Tous en des pierres de taille,
Mon pauvre mari debout se mouchoit,
Tourné vis-à-vis la muraille.

Air : *Des Feuillantines.*

Il est vif, chaud, sauf & sain,
Mais en vain,
Si vous n'y mettez la main :

Et j'aime autant qu'on l'enterre,
Que lui voir un nez de pierre.

Air : *Nanon dormoit.*

Fort étonné,
Venant m'embrasser d'aise,
Il m'a donné
De son nez par le né.
J'en ai saigné;
Et puis, ne vous déplaise,
Ma joue a trouvé çà
Si froid, si froid, si froid, que j'en gèle encor là.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

N'est-ce pas là votre manoir ?
[*Elle fait signe qu'oui.*]
Tantôt j'irai vous voir... *bis.*
Et je tollirai le méchief :
J'en jure par mon chief... *bis.*

SCENE VII.

ESPADAVANTAVELLADOS, un PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

Air : *Des Pendus.*

Ayez pitié de moi, Seigneur !
Je suis un bon vieux Procureur ;
Je jurois sur ma conscience,
Que j'avois suivi l'Ordonnance
Dans une taxe de dépens,
Qui n'étoit pas du goût des gens.

Air : *Chantez, petit Colin.*

Je tenois sur mon cœur
Ma main droite étendue,
Au moment du malheur...

ESPADAVANTAVELLADOS.

Je vois, ô gentil Procureur,
Votre déconvenue :
Tout en vous se remue,

Hors votre cœur mou,
Toujours comme un clou,
Qui reste caillou.

Air : *Gnia pas d'mal à ça.*

Il alloit grand'erre
De ce côté-là :
Presque tout de pierre
Il étoit piéçà ;
Gnia pas r'mède à çà,
Gnia pas r'mède à ça.

SCÈNE VIII.

ESPADAVANTAVELLADOS, une COQUETT

LA COQUETTE.

Air : *Éveillez-vous, Belle endormie.*

POUR un grand procès qui m'afflige,
Je sollicite avec ardeur :
Et dans le moment du prodige,
J'étois près de mon Rapporteur.

ESPADAVANTAVELLADOS.

J'avise le cas. Achevez de me le déduire, belle Infante !

LA COQUETTE.

Air : *De la Ceinture.*

De la pétrification
Vous savez l'accident funeste :
J'ai la mortification
Que le sein de marbre m'en reste.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Paillards, qui du lit de justice
Faites votre lit de délice,
Je sais votre mauvaise'tié:
Si jamais je vous y rencontre,
N'attendez merci, ni pitié:
Vous aurez trouvé mal-encontre.

Air : *Tampone.*

Ne vous poise,
Belle Galoise,
Gardez cette gorge-là a a a a;
Plus dure elle est, mieux duira a a a a!

LA COQUETTE.

Fin de l'air : *Un petit moment plus tard, si Mai ne fût venue.*

Si de chair, & dès ce soir
Elle ne m'est rendue,
Ma cause a beau tout valoir,
Elle est... elle est perdue.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.*

Dieu me garde, que par ma faute,
Se fasse injustice si haute !
A bien d'autres faits que ceux-là
La lance à la main je m'exerce :
Suffise un bout de ce doigt-là.

(*Il touche la gorge du bout du doigt, & la Coqu guérie, achevant l'air.*)

Malheur à ma Partie adverse !

SCÈNE IX & *dernière.*

ESPADAVANTAVELLADOS, TERPSICORE.

TERPSICORE [1], *après avoir dansé un Tambourin.*

Air : *Ah, ha, vous avez bon air.*

MON PIED ne touche pas terre !
Ma taille est fine & légère ;
Ah, ah, n'ai-je pas bon air ?

ESPADAVANTAVELLADOS.

Bon air vous avez.

TERPSICORE.

Ah, ah, n'ai-je pas bon air ? (*Trois fois.*)

ESPADAVANTAVELLADOS.

Bon air vous avez.

---

1 Ce rôle étoit joué par une Provençale, grande outre mesure ; hardie jusqu'à l'effronterie, & parlant son jargon sur le théâtre.

TERPSICORE.

Eh! qui aura l'air à la danse, si ce n'est
Ne sais-tu pas à qui tu parles, vieux fou ?

ESPADAVANTAVELLADOS.

Non certes, Damoiselle injurieuse; &, Amadis, je ne me ramentue de vous avoir vue; jaçois que j'aye bien couru les gr chemins.

TERPSICORE.

Air : *Joconde.*

Tel celui qui, d'âme & de rangs
Se ressemble, s'assemble :
Muses, & Chevaliers errans
Vont rarement ensemble.
Ni toi, ni moi, nous n'avons lu
Dans les Romans qu'on vante,
Qu'en même écurie on ait vu
Pégase & Rossinante.

Air : *Que faites-vous Marguerite ?*

C'est la Muse Terpsicore
Qui te chante ce propos.

ESPAVANTAVELLADOS.

Elle parle au Matamore
Espadavantavellados.

TERPSICORE.

N'as-tu pas oui parler d'un Gaillard de par le monde, qu'on y connoît sous le nom de l'*Elève de Terpsicore*[1] ? Je commençois d'en faire quelque chose; & cet Apprentif s'étoit déjà mis en tête de faire danser le Mont Parnasse, quand une de mes drôles de Sœurs s'est avisée de me le débaucher.

Air : *Le fameux Diogène.*

Mais la supercherie
De la pauvre Thalie,
Ne réussira pas :
En courant après elle,
Mon petit infidèle,
Vient de faire un faux pas.

---

1 Titre du premier ouvrage de Boissi, où tous les meilleurs Auteurs modernes étoient grossièrement déprimés. Il venoit de donner une Comédie, en cinq Actes, en vers, dont le mauvais succès les vengea bien.

En bon François, il vient de faire une Comédie..... Quelle Comédie ! J'y crois être encore.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Vous grelottez ? Qu'avez-vous ?

TERPSICORE.

Oh, oh ! c'est que nous avons l'imagination vive, nous autres Muses. Je brûle quand je songe à l'incendie de Troyes ; & je gèle quand je songe à cette Comédie. Au fait, l'Ouvrage intitulé l'*Impatient*, affiché au Parnasse ; voilà tout le monde en l'air ; on est curieux d'entendre chanter celui qui avoit voulu nous faire danser. Nos Habitans accourent : grande assemblée : vive impatience. La toile se lève : la Pièce commence, & la curiosi téfinit. Le froid saisit l'Auditoire au premier Acte ; au second il s'enrhume ; se morfond au troisième ; au quatrième il se glace, & se pétrifie au dernier. Il est, mot - à - mot, ce qu'on venoit d'être ici, pétrifié, ce qu'on appelle pétrifié.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Air : *Des fraises.*

Onc tel cas n'est avenu :
Quoi donc, tout un Parterre,
Peuple, tant gros que menu,
D'impatient, devenu
De pierre !

TERPSICORE.

De pierre,
De pierre.

Au point qu'Orphée, Amphion, & toute leur sequelle, lui donnent en vain les violons pour le ranimer. Les arbres & les rochers sautent & dansent, sans qu'il branle. Courrière du Cabinet des Muses, comme la plus ingambe, je suis venue à toi ; j'arrive, & je te tiens : suis-moi : marchons.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Tout bellement ! que j'acheve ici la cure auparavant, & puis je suis à vous.

TERPSICORE.

Dansons, en attendant. A moi les Duprés [1] de l'Isle.

---

1 Dupré, le plus beau Danseur du temps.

DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE[1].

LE MONSTRE n'en vouloit tantôt
Qu'à des Beautés nouvelles;
J'en dis du mirlirot.
Mais il est des Amans fidèles,
Dont mépris, ni rigueur
Ne rebutent le cœur:
Prenez-y garde, les Belles,
Voilà,
Voilà le croqueur de Pucelles.

Un Bel-Esprit croit de plein saut
Vaincre les plus rebelles;
J'en dis du mirlirot.
Un petit Mignon de ruelles
Sera moins éloquent,
Mais plus entreprenant;
Prenez-y garde, les Belles, &c.

1 La Musique est de Rameau.

Un Galant jeune & sans détour,
Attend la préférence;
J'en dis du mirlirot.
Un vieux Cochon de la finance,
Par un *plus* court chemin,
Vient la bourse *à la main*;
Prenez-y garde, *les Belles*, &c.

Le Plumet d'un premier assaut,
Croit tout battre en ruine;
J'en dis du mirlirot.
L'Abbé se glisse à la sourdine,
Et le petit Colet,
Dit, le tems discret
Prenez-y garde, les Belles &c.

DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE[1].

LE MONSTRE n'en vouloit tantôt
Qu'à des Beautés nouvelles;
J'en dis du mirlirot.
Mais il est des Amans fidèles,
Dont mépris, ni rigueur
Ne rebutent le cœur:
Prenez-y garde, les Belles,
Voilà,
Voilà le croqueur de Pucelles.

Un Bel-Esprit croit de plein saut
Vaincre les plus rebelles;
J'en dis du mirlirot.
Un petit Mignon de ruelles
Sera moins éloquent,
Mais plus entreprenant;
Prenez-y garde, les Belles, &c.

1 La Musique est de Rameau.

Un Galant jeune & sans défaut,
Attend la préférence;
J'en dis du mirlirot.
Un vieux Cochon de la finance,
Par un plus court chemin,
Vient la bourse à la main;
Prenez-y garde, les Belles, &c.

Le Plumet d'un premier assaut,
Croit tout battre en ruine;
J'en dis du mirlirot.
L'Abbé se glisse à la sourdine,
Et le petit Colet,
Dit, je serai discret;
Prenez-y garde, les Belles, &c.

FIN.

LE CLAPERMAN,

LE CLAPERMAN,

OPÉRA-COMIQUE

EN DEUX ACTES,

En prose & en Vaudevilles ; précédé d'un Prologue, & suivi d'un Divertissement.

PERSONNAGES
DU PROLOGUE.

L'AMOUR.

APOLLON.

CALLIOPE.

TERPSICORE.

La Scène est sur le Mont Parnasse.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *représenté par un Vieillard, ailé comme le Temps, ayant une calote à oreilles, & des cheveux blancs, avec une grosse bourse à la main, des sacs remplis d'argent pendus à sa ceinture, & une coignée sur l'épaule, au lieu de carquois.*

Air : *Dedans nos bois il y a un Hermite.*

AVEC le temps tout change de nature ;
L'enfant devient barbon ;
Pourroit-on croire, en voyant ma figure,
Que je suis Cupidon ?
N'ai-je pas bien & l'air & la manière
Du Dieu de Cithère,
Moi ?
Du Dieu de Cythère ?

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Jadis, avec délicatesse,
Je triomphois par la finesse
De l'esprit & du sentiment ;
Aujourd'hui qu'elle est dédaignée,
Et que l'on n'aime que l'argent,
Je triomphe à coups de coignée.

Air : *Les Filles de Nanterre.*

Les écus sont mes armes,
La bourse est mon carquois ;
J'ai transféré mes charmes
A la rue Quinquampois.

SCÈNE II.

L'AMOUR, CALLIOPE.

CALLIOPE.

QUELLE vilaine figure est-ce là ?

L'AMOUR.

Bonne Femme, serois-je ici sur le Parnasse?

CALLIOPE.

Bonne Femme ! Songez que vous parlez à l'aînée des neuf Pucelles. Oui, vous êtes sur mes terres, Bon Homme ; & qu'y venez-vous faire ?

L'AMOUR.

Bon Homme ! Sachez que vous parlez à l'Amour.

CALLIOPE.

Vous, l'Amour ?

L'AMOUR.

Vous, Calliope ?

TOUS DEUX.

Vous vous moquez !

CALLIOPE.

L'Amour est un bel Enfant, qui a des ailes couleur de roses, un carquois mignon, des flèches dorées, un bandeau galant ; & te voilà fait comme un vieux Bucheron, crasseux à faire enfuir les passans.

L'AMOUR.

Calliope étoit l'aînée des neuf Pucelles, qui, par conséquent, leur devoit l'exemple ; & je la vois grosse à pleine ceinture.

CALLIOPE.

Insolent ! Il y a grossesses & grossesses : celles de Cythère, & celles du Parnasse.

Je suis grosse, il est vrai ; mais des âmes bien nées,
Nos grossesses jamais ne furent condamnées.

L'AMOUR.

Oseroit-on demander de quel prodige vous devez accoucher ?

CALLIOPE.

Air : *Ami, sans regretter Paris.*

D'un Poëme tout des plus beaux,
Qui doit en valoir onze,

L'AMOUR.

Dites-nous le nom du Héros.

CALLIOPE.

C'est le Cheval de bronze.

L'AMOUR.

N'est-ce pas vous qui êtes accouchée déjà du Héros de la Henriade.

CALLIOPE.

Vous me parlez d'une fausse couche : c'en sera ici une vraie. On ne parlera plus du Cavalier, on ne parlera que du cheval.

L'AMOUR.

Voici une figure bien autrement hétéroclite!

CALLIOPE.

Air : *Adieu voisine.*

Je vous laisse avec Apollon.

L'AMOUR.

Adieu donc Calliope.

CALLIOPE.

Adieu le beau petit Poupon.

L'AMOUR.

Adieu charmante Gaupe.

CALLIOPE.

Adieu vieux fou ! vilain Barbon !

L'AMOUR.

Adieu Salope.

SCÈNE III.

L'AMOUR, APOLLON.

APOLLON, *habillé comme M. Tout-à-bas l'est dans le Joueur; & jouant sur une flûte à l'oignon, l'air du* Mirliton, *alors tout nouveau.*

Air : *Du Mirliton.*

CHANTEZ ma gloire immortelle,
Fille du grand Jupiter !
C'est de ma docte cervelle,
Qu'est sorti le nouvel air :
J'ai du mirliton, mirliton, mirlitaine, &c.

L'AMOUR.

Air : *Ah, ha, vous avez bon air.*

Ah, ha, la plaisante espèce !
Le joli Dieu du Permesse !

APOLLON.

Le beau Dieu de la tendresse !
Bon air vous avez.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah, vous avez bon air! Ah, vous avez bon air, &c.

L'AMOUR.

Air : *Du Poulailler de Pontoise.*

De vieux crins pour chevelure!
Est-ce là le blond Phœbus ?

APOLLON.

Et là le Fils de Vénus ?
Il n'en a pas la ceinture.

L'AMOUR.

D'un Cuistre, plus que d'un Dieu
Je vous trouve l'encolure.

APOLLON.

Je vous trouve plus que peu,
Celle d'un Fesse-Mathieu.

L'AMOUR.

Ami, disons la vérité. Ne nous flattons point, comme feroient de vieilles Coquettes & de

s Beaux-Esprits. Nous ne sommes plus recon-
ibles, le maudit Temps détruit tout.

APOLLON.

: cela, je le gagerois, comme nos Vendeuses
lodes, pour y revenir. Cependant

Air précédent *du Mirliton.*

Il n'épargne dans sa course,
Ni mon mérite infini,
Ni votre unique ressource,
La beauté des Femmes, ni
Notre.....

[*Il achève l'air sur la flûte à l'oignon.*]

L'AMOUR.

ous ne finirions pas. Au fait. Je venois pour
:onsultation.

APOLLON.

e quoi s'agit-il? Voyons. De quoi puis-je être
re capable pour votre service?

Air: *Joconde.*

Qui vous amène de si loin?

L'AMOUR.

La santé de mon Frère.
Le pauvre Hymen a grand besoin
De votre ministère.
Depuis long-temps il est perclus,
Et presque en léthargie :
Il ne montre enfin presque plus
Aucun signe de vie.

APOLLON, *à la Cantonade.*

Holà, ho ! Qu'on m'apporte ma robe & mon bonnet. [*à l'Amour.*] Attendez : car je suis le Maître-Jacques du Parnasse ; & ceci s'adresse au Dieu de la Médecine. [*Il met sa robe & son bonnet.*] Eh bien ! vous dites ?

L'AMOUR.

Que le harnois ne fait pas le cheval, ni l'habit le.....

APOLLON.

Non ; mais la robe fait le Médecin. Or çà, vous dites donc que votre frère l'Hymen

Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

Au dommage de la nature
D'un mal étrange est attaqué.

L'AMOUR.

Oui vraiment, &, si cela dure,
Tout l'univers est confisqué.

Air : *L'Amour plaît malgré ses peines.*

C'est un désordre incroyable,
Les Sages-Femmes, sans moi,
Grâce au sommeil qui l'accable,
N'auroient presque plus d'emploi.

APOLLON.

Cela tire à conséquence : il faut l'éveiller.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Le Sommeil est un insolent :
De cet impertinent, *bis.*
Peut-être ai-je plus, entre nous,
A me plaindre que vous, *bis.*

L'AMOUR.

Et quel mal vous fait-il, & vous peut-il faire ?

APOLLON *mettant bas sa robe.*

Attendez ; voici qui regarde le Dieu de la Poësie & de l'Éloquence.

Air : *Réveillez-vous Belle endormie.*

Quand pour la Scène je compose,
Il assoupit le Spectateur :
Quand je fais plaider une cause,
Il fait ronfler le Sénateur.

[*Sur le ton de déclamateur.*]

Ainsi de tous côtés,
Par ce persécuteur, sans relâche insultés,
Mes Chef-d'œuvres cent fois n'ont pu se faire entendr
Et j'ai perdu le fruit que j'en devois attendre.
Ah ! vengeons les lauriers des perfides pavots....

L'AMOUR.

A vos vêtemens, je m'apperçois du tort qu'il vous a fait. Mais vous vous vengerez, & de reste,

du Sommeil & des Dormeurs, quand vous voudrez, en leur donnant de mauvais rêves. Songeons d'abord au pauvre Hymen.

APOLLON.

Laissez-moi faire. J'imagine un secret pour l'éveiller, qui vaudra bien le bruit des cloches. Je vais inspirer à tous les Officiers municipaux des villes dépeuplées, la pensée d'instituer des Clapermans. Chaque ville aura son Claperman.

L'AMOUR.

Son Claperman ! Quelle bête est cela ? Un Claperman !

APOLLON.

Un Claperman, ce sera un homme payé pour tambouriner par les rues, sur les deux ou trois heures du matin, & qui, par le bruit qu'il fera, chassera le Sommeil des lits conjugaux....

L'AMOUR.

Des lits conjugaux ! C'est bien dit : c'est delà qu'il ne bouge plus.

APOLLON.

Ce sera à vous à prendre alors sa place, & à faire le reste.

Air : *Du camp de Porcher-Fontaine.*

Dans chaque ville un Claperman,
Avant l'étoile poussinière,
Fera dans la rue un cancan
A si bien réveiller ton frère;
Patapatapan, patapan, patapan, panpan!
Qu'il dansera; vantons-nous-en!

Holà, Terpsicore! Toi qui fais de si belles Élèves[1], allons, quelques petites gambades devant ce moderne Cupidon, pour le ragaillardir.

Fin du Prologue.

---

1 L'Élève de Terpsicore, brochure satirique du sieur Boissy, qui se vendoit alors sous le manteau.

LE CLAPERMAN.

PERSONNAGES.

Mons. GAUTIER,
Mad. GAUTIER, } *l'homme & la femme.*

Mons. GARGUILLE,
Mad. GARGUILLE, } *Idem.*

ARLEQUIN, *Valet de M. Garguille.*

SCARAMOUCHE, *Amant d'Olivette.*

MEZZETIN, *Bourgeois.*

OLIVETTE, *Servante chez M. & Mad. Garguille.*

PERRETTE, *Femme d'Arlequin.*

TROUPE DE VILLAGEOIS *dansans.*

TROUPE DE VILLAGEOISES *conduites par Mademoiselle Sallé.*

Trois BOURGEOIS.

DANSEURS.

DANSEUSES.

La Scène est dans une Ville de Hollande.

LE CLAPERMAN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. GARGUILLE, Mad. GARGUILLE.

Mad. GARGUILLE, *d'un ton sévère.*

MONSIEUR GARGUILLE, je n'aime point que vous parliez comme cela devant cette Servante. C'est une jeune éveillée; cela ne pense qu'à rire. Il n'y faut pas donner lieu. Il faut mesurer ses paroles plus que vous ne faites.

M. GARGUILLE.

Madame Garguille....

Mad. GARGUILLE.

Mon Dieu, les vilains noms que les hommes souvent font porter à leurs femmes! Madame Garguille!

Air : *Le fameux Diogène.*

Et oui, Monsieur Garguille,
Cette petite fille
Se gâtera chez nous.
Parlez en sa présence,
Avec plus de décence;
J'en rougissois pour vous.

M. GARGUILLE.

Air : *Ton himeur est Catérène.*

Quoi! pour avoir voulu d'elle
Savoir si notre Serin,
Étoit ou mâle ou fémelle,
Vous me faites tout ce train!
Bientôt si le Ciel m'envoye,
Enfans de votre façon,
Vous ne voudrez pas qu'on voye,
Si c'est fillette ou garçon.

Mad. GARGUILLE.

Courage ! Voilà toujours de leurs sots propos.
Mon Dieu, que les hommes libertins sont sots!

[illegible]

M. [illegible]

Mon Dieu, que je trouve ce raisonnement [illegible] Voilà un ridicule [illegible]

Mad. [illegible]

Je ne [illegible] vous propos devant elle [illegible] vous laisse prendre de pareils airs ? Ne me [illegible] plaisent point.

M. GARGOTILLE.

Mon Dieu, ma femme, que vous me [illegible] avec vos sottes délicatesses. En [illegible] riez, & laissez rire les autres.

Mad. GARGOTILLE.

Que je me divertisse ! Oh ! j'aime mes devoirs, & non mes plaisirs. *Imitez-moi.* Ne voudriez-vous pas que je ressemblasse à notre voisine Madame [illegible] ?

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

Et que l'ouisse la folie
[illegible]

D'aller, comme une étourdie,
Au Bal, à la Comédie ?
Et que sais-je où ?
Et que sais-je où ?

M. GARGUILLE.

Pourquoi non ? Vous feriez mieux que de gronder, & que de médire. Ne parlez pas mal de Madame Gautier ; elle est gaie, & n'en est pas pour cela moins honnête-femme. J'en connois de très-sérieuses qui .....

Mad. GARGUILLE.

Brisons-là, de grâce ! Revenons à Olivette ; je veux la marier.

M. GARGUILLE.

Je ne demande pas mieux.

Mad. GARGUILLE.

J'ai de bonnes raisons pour cela.

M. GARGUILLE.

Et moi aussi.

Mad. GARGUILLE.

C'est ma Filleule, une fois; elle a 16 ans; il est de mon devoir de veiller à sa conduite & à son établissement.

Air : *Vous m'entendez bien.*

La Jeunesse fait tant d'écarts!
Et souvent des moindres retards
Le danger est extrême,

M. GARGUILLE.

Fort bien.

Mad. GARGUILLE, *d'un ton mystérieux.*

Peut-être que vous-même....
Vous m'entendez bien.

M. GARGUILLE.

Parfaitement bien! Je suis de votre sentiment. Je la destine à Scaramouche, qui en est amoureux.

Mad. GARGUILLE.

Bon, bon, amoureux; il est bien ici question de cela. Je ne veux point de votre Scaramouche;

ce n'est qu'un débauché qui ne seroit point son fait. Je lui donne Arlequin, le fils de notre Rentier. C'est un bon garçon; simple, mais rangé: une femme ne peut manquer d'être heureuse avec cela. Je l'ai mandé. Il doit être ici aujourd'hui; & demain ce sera une affaire faite. Cependant, comme il n'est pas trop à son aise, & que vous avez quelque crédit en cette ville, vous feriez bien de lui procurer un petit emploi lucratif. J'ai songé, par exemple, à celui de Claperman.

M. GARGUILLE.

Oui-dà, de tout mon cœur. L'emploi est à ma disposition: je le lui donne.

SCÈNE II.

M. & Madame GARGUILLE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SERVITEUR, Monsieur Garguille.

M. GARGUILLE.

Bon jour, mon ami.

ARLEQUIN.

Et vous de même, Madame Garguille.

Mad. GARGUILLE.

Vas te promener, avec ta Madame Garguille! Ne saurois-tu dire : Monsieur & Madame, tout court?

ARLEQUIN.

Madame & Monsieur tout court, votre valet.

Mad. GARGUILLE.

Tu ne sais pas pourquoi je t'ai mandé?

ARLEQUIN.

Oh que si fait! C'étoit afin que je vinsse.

M. GARGUILLE.

Nous te voulons marier. Veux-tu prendre femme ?

ARLEQUIN.

Oh, donnez ! Des femmes & du vin, j'en prends tant qu'on veut ; mais sur-tout des femmes.

Air : *Des fraises.*

Je me sens, grâce au Destin,
D'une humeur épousante :
J'en prendrois de toute main,
M'en donnât-on dès demain
Vingt, trente,
Quarante,
Cinquante.

Mad. GARGUILLE *crie.*

Olivette ! Olivette !

M. GARGUILLE.

On ne t'en donnera qu'une ; mais sois sûr d'avoir ta suffisance.

Mad. GARGUILLE *crie plus fort.*

Olivette ! Olivette !

SCÈNE III.

L. & Mad. GARGUILLE, OLIVETTE, ARLEQUIN.

OLIVETTE.

QUE vous plait-il, Madame?

Mad. GARGUILLE.

On a bien de la peine à vous avoir, ma mie.

OLIVETTE, *faisant la niaise.*

Ma foi, c'est que vous ne m'appelez jamais que our me gronder; & on ne se presse pas pour cela.

M. GARGUILLE, *lui passant la main sous le menton.*

La petite fripponne! elle a plus d'esprit qu'elle est grosse.

Mad. GARGUILLE, *à son mari.*

Trève de badineries! [*à Olivette.*] Je vous pelle pour vous dire que je vais vous marier.

[illegible]

Air : de *Lon lan la* [illegible]

Qu'un mari soit bien ou mal fait,
Que m'importe, pourvu qu'il ait,
Lon lan la derirette,
Pourvu qu'il ait un bon esprit,
Lon lan la deriri.

OLIVETTE, *lui sautant au cou.*

Ah, ma bonne Maraine, si j'avois deviné cel
je me serois rompu le cou à la descente du dégr

Mad. GARGUILLE, *à son mari qui éclate de rire*

Riez, riez ; voilà bien de quoi : au lieu...
[*à Olivette.*]

Air *connu.*

Comment donc, petite effrontée ?
Doit-on répondre à cela si gaiement ?
Quand on vint m'en dire autant,
On me vit toute épouvantée ;
Quand on vint m'en dire autant,
Je m'évanouis à l'instant.
Comment donc petite effrontée ?
Doit-on répondre à cela si gaiement ?

OLIVETTE.

Oh, Madame, nous autres pauvres filles
village, il ne nous appartient pas de nous évano
comme cela, pour un oui, ou pour un non ; & no
ne donnerions pas, pour ce privilège-là, la co

modité qu'on nous laisse, d'y aller tout simplement.

M. GARGUILLE, *la baisant.*

Vas, tu vaux de l'or ; tu dis des merveilles.

Mad. GARGUILLE.

Ah, oui ! vous faites, & elle dit là de belles choses ! Or çà, belle jaseuse, regardez-moi ce Garçon-là; voilà celui à qui je vous destine. Vous faites la mine, je crois ? Cela vous iroit bien.

ARLEQUIN.

Je ne sais pas comme elle me trouve; mais pour moi, je la trouve bien jolie.

OLIVETTE.

Je n'y regarde pas de si près; pourvu qu'il épouse, il est le bien venu.

Air : *de Lon lan la deriri.*

Qu'un mari soit bien ou mal fait,
Que m'importe, pourvu qu'il ait,
Lon lan la derirette,
Pourvu qu'il ait un bon esprit,
Lon lan la deriri.

Mad. GARGUILLE.

C'est là penser en fille raisonnable.

Air : *Allons à la Guinguette, allons.*

Puisque tous deux
Vous avez su vous plaire ;
Ce soir je veux
Aller chez le Notaire,
Et nous contracterons.

ARLEQUIN & OLIVETTE.

Allons, allons, allons chez le Notaire, allons.

M. GARGUILLE, *à sa femme.*

Air ! *Des Trembleurs.*

Mais du moins soyez exacte
A faire insérer dans l'acte
De cet hymen qu'on contracte,
Les qualités de l'Amant ;
En faveur de la Filleule,
Et pour cette raison seule,
Outre qu'il est fort en gueule,
Je l'établis Claperman.

[*à Arlequin*,] *sur le ton du dernier vers.*

Oui, Cla, cla perman, man, man.

ARLEQUIN.

Je suis Cla cla cla cla per man man man! Et qu'est-ce que je serai, quand je serai cela?

M. GARGUILLE.

Un des hommes des plus utiles de la République. Tel naîtra dans le cours de ton exercice, & sera peut-être la gloire & l'ornement de son siècle, qui te devra la naissance.

ARLEQUIN.

Diantre! ce ne sont pas là des vétilles! Voyons, qu'aurai-je à faire pour en venir là?

M. GARGUILLE.

Peu de chose. Il te faut d'abord avoir un bon tambour; en battre, de toutes tes forces, par les rues, sur les deux ou trois heures du matin; & chanter ensuite à tue-tête, cette Chanson-ci:

Air: *Des Ramoneurs.*

Maris, que l'on se réveille!
Voici l'Aurore vermeille;

De la part des Magistrats,
Ramonez-ci, ramonez-là, la la la,
Les cheminées du haut en bas.

Mad. GARGUILLE.

Allons, Olivette, marchez; n'écoutons pas ces sottises-là. [*Elle sort.*]

OLIVETTE.

Des sottises! Où sont-elles donc? Je n'en vois point là. Un Claperman, selon moi, vaut mieux qu'un Crieur d'eau-de-vie; ce que j'y trouverois à dire, Monsieur, c'est que la femme du Claperman sera, me semble, la seule qui pourroit n'y pas trouver son compte.

M. GARGUILLE.

Tais-toi, innocente. Tu entends bien peu tes intérêts. Demande aux femmes des Cavaliers du Guet.

Mad. GARGUILLE, *derrière le théâtre.*

Olivette! Olivette! Vous ne viendrez pas?

OLIVETTE, *tendant la main à Arlequin.*

A revoir, mon cher Claperman.

SCÈNE

SCÈNE IV.

M. GARGUILLE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH puis, dites que j'ai tort d'être homme à prendre

Fin de l'air.

De femmes de toute main,
M'en donnât-on dès demain,
Vingt; trente, quarante, cinquante!

Comme ces drôlesses-là raisonnent bien! dites. Est-il rien en effet de plus dangereux qu'une cheminée mal ramonée? Le feu s'y met; & puis après, c'est le diable pour l'éteindre. Mais, dites-moi donc, je ne ferai donc cette charge-là qu'une fois ou deux par an, n'est-ce pas?

M. GARGUILLE.

Toutes les nuits, mon ami: tu es payé pour cela.

ARLEQUIN.

A quoi bon ? Les cheminées ramonées une fois ou deux par an, je crois que c'est assez.

M. GARGUILLE.

Fais ton devoir, ou ne t'en mêles pas ; tu auras de bons appointemens, sans compter le tour du bâton. Achette seulement un bon tambour, & retiens bien la chanson. Dès cette nuit il faut que tu entres en exercice. Adieu ; je vais chez le Compère Gautier. (*à part.*) Je suis ravi que d'elle-même ma femme ait fait choix de ce Butor-là pour Olivette, & ravi de lui donner un emploi qui lui fasse courir les rues la nuit.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, Mad. GARGUILLE.

ARLEQUIN.

DE bons appointemens, & le tour du bâton! Cela est bon à prendre. Il y a quinze jours que je suis marié à Perrette; on me marie à Olivette: femme à la ville, femme à la campagne; prenons encore: tout cela va le mieux du monde. Ah, vous voilà, Madame Garguille. Grammerci, aussi-bien qu'à M. Garguille. Il m'a donné une bonne charge; & vous une jolie fille.

Mad. GARGUILLE, *après avoir visité partout, pour n'être point ouie.*

Ce n'est pas tout, mon ami; tiens voilà pour t'avoir un bon tambour; & cette nuit, tu trouveras une bouteille de vin, qui t'attendra à notre porte.

Air : *Du camp de Porchers-Fontaines.*

Mon époux est un négligent.
Quand tu feras ta promenade,
A notre porte exactement,
Tous les matins donne l'aubade.
Patapatapapan ; patapan ; pan, pan,
Réveille-le, tambour battant.

Le voici ; je ne veux pas qu'il nous entende : suis moi ; je te dirai le reste.

SCÈNE VI.

M. GAUTIER, M. GARGUILLE.

M. GARGUILLE.

JE vous cherchois, mon cher Voisin, quand je vous ai rencontré. Vous m'avez paru tout pensif. Quoi ! qu'avez-vous dans l'esprit ? Vous n'avez fait que vous lamenter tant que nous avons été ensemble, jusqu'au moment où nous sommes arrivés chez moi. Qu'est-ce qui cause votre mélancolie ?

M. GAUTIER.

Ah, Monsieur Garguille, vous êtes né galant-homme & compatissant. Je vous dis, ce que je ne dirois à personne : je me suis marié pour avoir une femme. Je suis marié, & je n'en ai point. Elle sort dès qu'elle est levée & coëffée ; & ne rentre précisément que pour se coucher.

M. GARGUILLE.

Les mœurs du temps, mon pauvre Monsieur Gautier, les mœurs du temps !

M. GAUTIER.

Il y a quinze jours que je ne l'ai vue qu'aux flambeaux.

M. GARGUILLE.

Les femmes sont mieux là dans leur jour, qu'en plein midi.

M. GAUTIER.

Et tous les jours la même chanson. Je vais dîner chez la Commère une telle : je souperai chez le Compère celui-ci. Et je m'attends que bien-tôt

elle me viendra dire : je couche chez le Compère celui-là. Enfin, elle me fuit, elle me hait visiblement. Ne suis-je pas le plus malheureux des maris ?

M. GARGUILLE.

Non ; jusqu'à mon veuvage, ou celui de ma femme, je vous disputerai ce titre-là.

M. GAUTIER.

Vous n'y pensez pas, M. Garguille ! votre femme ne sauroit vous quitter.

M. GARGUILLE.

Et vous n'appelez cela rien ? C'est en quoi je suis bien autrement malheureux que vous ; car cela lui donne contre moi, l'humeur que je vous vois contre votre femme ; & vous m'avouerez que cela rend la vie bien dure.

M. GAUTIER.

La vie bien dure ! La vie bien dure ! La voilà bien à plaindre ! Il est vrai que je peste contre elle, en son absence ; & que je l'attends toujours, dans

une ferme résolution de la bien quereller, & même quelquefois de la battre. Paroît-elle ? ce n'est plus moi. Et qui tiendroit contre une jeune folle, qui rentre en dansant, en riant, en vous sautant au cou ? Tenez, vous me voyez en ce moment dans une colère de diable, & la voici : je gagerois presque que dans un moment je n'y serai plus.

SCÈNE VII.

M. & Mad. GAUTIER, M. GARGUILLE.

Mad. GAUTIER, *sans voir son mari.*

Air : *Chantez, petit Colin, &c.*

QUE j'envierois le sort,
De Madame Garguille !
Le jour, son mari sort,
La nuit jamais il ne s'endort.
Le mien, comme un vrai gille,
Dîne, soupe, en famille :

Jamais il ne rit,
Et passe la nuit,
A ronfler au lit.

[*Appercevant son mari, & courant l'embrasser.*]

Ah, vous voilà! Je parlois toute seule de vous; car je ne songe qu'à vous.

M. GAUTIER.

Vous songiez encore à Monsieur Garguille.

M. GARGUILLE.

Oui, Madame: je vous en remercie; & suis fort content de mon portrait.

M. GAUTIER.

Pour moi, vous ne me peigniez pas en beau. D'où venez-vous à l'heure qu'il est? Dîne-t-on jusqu'à huit heures du soir?

Mad. GAUTIER.

Je viens, mon petit cœur, d'un endroit où j'ai fait provision de belle humeur, pour jusqu'à ce que j'y retourne.

Air : *Flon flon, larira dondaine.*

Quinze ou vingt fois à table
J'ai changé de couvert ;
Bons vins, chère admirable,
Puis après, le dessert ;
Flon flon, larira dondaine, flon flon, larira dondon.

M. GARGUILLE *éclatant de rire, répète :*

Flon flon, larira dondaine, flon flon, larira dondon.

M. GAUTIER *furieux, à sa femme.*

Qu'appelez-vous, flon flon ? M'osez-vous dire mon nez....

Mad. GAUTIER *gaîment.*

Air : *Cotillon de Thalie.*

Oui, Monsieur ; que les violons
Nous ont fait danser, de toutes façons.
Il falloit voir comme avec grâce,
Nous nous trémoussions,
Quand nous dansions
Les rigaudons !
Et puis après les rigaudons,
On a fait danser tous les cotillons.

M. GARGUILLE, *cabriolant.*

Ah ! il me semble y être.

Mad. GAUTIER.

Allez, allez, on m'en peut croire ! Je m'en suis donné, pour ma part, au cœur joie.

M. GAUTIER.

Et vous croyez que je serai toujours d'humeur....

Mad. GAUTIER.

Si vous saviez combien je l'ai vantée, votre humeur ; car je me fais une gloire de publier que vous l'avez très-belle. Je suis sûre, au bien que je dis de vous, que, sans vous en douter, vous êtes adoré des femmes.

Air : *Lampons, lampons.*

Je dis que mon cher époux
A bien l'esprit le plus doux
Qui soit de Paris à Rome ;
Et que vous êtes un homme
[*Lui passant la main sous le menton.*]
Tant bon, tant bon,
Qu'on ne voit rien de si bon :

M. GAUTIER, *en colère.*

Tant bon, tant bon! Je le sais bien: je ne l'ai que trop été; mais je me lasse de l'être, entendez-vous. Et je prétends bien désormais veiller sur votre conduite.

Mad. GAUTIER.

Air : *Dormez Roulette.*

Dormez tranquille,
Vous ne ferez par vos soins,
Que vous échauffer la bile;
Sans qu'il en soit plus ni moins.

Mais non; à propos, vous ne dormirez pas si tranquille qu'on diroit bien. Voilà M. le Magistrat qui peut vous apprendre la création d'un Claperman, dont la fonction sera d'éveiller Messieurs les Hommes endormis.

M. GARGUILLE.

Êtes-vous donc à le savoir?

Air : *La bonne aventure.*

Ici, tout nouvellement,
La Magistrature,

Pour nous éveiller gaîment,
Établit un Claperman.

Mad. GAUTIER.

La bonne aventure, o gué !
La bonne aventure !

Air : *Allons gai, toujours gai, &c.*

Je ne fais point la sotte,
Dès que je l'entendrai ;
Près de vous, côte-à-côte,
Tout bas je chanterai :

M. GARGUILLE & Mad. GAUTIER *ensemble.*

Allons gai, toujours gai, d'un air gai, talalaleri, &c.

Mad. GAUTIER.

Air : *Elle se prit à dire.*

Et vous aurez beau dire :
Non, non, je ne veux pas rire !
Point de quartier.

Air : *Talaleri, talaleri.*

Vous me trouverez si plaisante,
Qu'eussiez-vous l'âme, en pareil cas,

Mille fois plus récalcitrante
A l'ordre de nos Magistrats,
Je vous forcerai bien à rire;

[Il prend Gautier & Garguille par les mains; & danse avec eux.]

Talaleri, talaleri, talalerire.

[GAUTIER *ne pouvant se tenir de rire.*

bien, ne vous le disois-je pas? Y a-t-il
n de se fâcher contre cela? Je ris, & pour-
enrage. [*Il sort.*]

GAUTIER *courant après, toujours dansant.*

Air: *Ne levez pas tant votre cotillon.*

Mon ami, mon petit mari.....

Pour nous éveiller gaîment,
Établit un Claperman.

Mad. GAUTIER.

La bonne aventure, o gué!
La bonne aventure!

Air : *Allons gai, toujours gai, &c.*

Je ne fais point la sotte,
Dès que je l'entendrai;
Près de vous, côte-à-côte,
Tout bas je chanterai :

M. GARGUILLE & Mad. GAUTIER *ensemble.*

Allons gai, toujours gai, d'un air gai, talalaleri, &c.

Mad. GAUTIER.

Air : *Elle se prit à dire.*

Et vous aurez beau dire :
Non, non, je ne veux pas rire!
Point de quartier.

Air : *Talaleri, talaleri.*

Vous me trouverez si plaisante,
Qu'eussiez-vous l'âme, en pareil cas,

Mille fois plus récalcitrante
A l'ordre de nos Magistrats,
Je vous forcerai bien à rire;

[*Elle prend Gautier & Garguille par les mains, & danse avec eux.*]

Talaleri, talaleri, talalerire.

M. GAUTIER *ne pouvant se tenir de rire.*

Eh bien, ne vous le disois-je pas? Y a-t-il moyen de se fâcher contre cela? Je ris, & pourtant j'enrage. [*Il sort.*]

Mad. GAUTIER *courant après, toujours dansant.*

Air: *Ne levez pas tant votre cotillon.*

Mon ami, mon petit mari.....

SCÈNE VIII.

Mad. GAUTIER, M. GARGUILLE.

Mad. GAUTIER *continuant l'air.*

DIVERTISSONS-NOUS, le voilà parti.

Qu'en pensez-vous, notre cher Voisin ? Suis-je sur le bon ton ? Il faudra bien que cette nuit encore, il avale une petite pillule ; car j'aimerois mieux je ne sais quoi faire, que de n'être pas du Bal que donne Madame Chapron.

M. GARGUILLE.

Un bal, cette nuit, chez la bonne Chapron ? Oh, parbleu, vous m'y verrez. Je m'habillerai en femme.

Mad. GAUTIER.

Et moi, en joli cavalier.

M. GARGUILLE.

Et de ce pas je vais m'y préparer.

Mad. GAUTIER.

J'y serai avant vous.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN *avec son tambour*; TROUPE DE FEMMES *qui lui donnent de l'argent*; Madame GAUTIER.

ARLEQUIN [*à sa droite.*]

EH, oui, Madame! [*à sa gauche.*] Oui, Madame. [*à droite & à gauche & aux environs.*] Oui, vous dis-je, mes Dames, ne vous inquiétez pas: vous serez tambourinées, que rien n'y manquera; ou il n'y aura pas de ma faute.

TROUPE DE FEMMES, *se mettant en cercle autour de lui, chantent en dansant.*

Air : *Toque mon tambourin toque.*

De ta Chansonnette
Ressouviens-toi bien;
Et que ta baguette,
Sans ménager rien,

Chorus.

Toque ton tambourin toque, toque ton tambourinet.

UNE VOIX.

Rends-nous bon service,
Gentil Claperman !
Fais bien ton office,
Patapatapan.

Chorus.

Toque ton, &c.

UNE VOIX.

Point de préférence !
Sois juste entre-nous :
Point de complaisance
Pour les vieux époux !

Chorus.

Toque ton tambourin toque ; tocque ton tambourin

UNE VOIX.

Sois infatigable ;
Fais bien du fracas !
Tambourine en diable :
Frappe à tour de bras :

Chorus.

Crève ton tambourin, crève, crève, ton tambouri

SCENE X.

ARLEQUIN, Madame GAUTIER.

ARLEQUIN.

PAR LA VENTRE-BILLE, voilà *des femmes qui* ont bien soin de leurs cheminées !

Mad. GAUTIER.

Ecoute, mon ami....

ARLEQUIN.

Encore ! Eh, mon Dieu, Madame Gautier, ne vous embarrassez pas ; je vois d'ici votre porte. Je ferai plus de bruit qu'à toute autre : vous verrez.

Mad. GAUTIER.

Eh, tout au contraire ! Garde-t-en bien, malheureux. Je veux m'échapper cette nuit, dès que mon mari sera endormi. Ne viens pas l'éveiller. Tous les autres t'ont donné pour faire bien du bruit : voilà le double, pour n'en point faire.

ARLEQUIN.

Que cela soit dit. Tenez-vous en repos ; je m'y tiendrai. [*seul.*] Voici un bon métier. On me paie pour agir, on me donne le double pour ne rien faire : il n'y a qu'à gagner. [*Il sort en chantant sa chanson d'ordonnance.*]

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SCARAMOUCHE, *à la porte de M. Garguille.*

Air : *Comment faire.*

ON dit qu'Olivette aujourd'hui
Se marie à je ne sais qui ;
Je n'ai donc plus rien à prétendre !
Tous mes soins seroient superflus :
C'est chose faite ; & je n'ai plus
Qu'à me pendre.

Air : *Mordienne de vous.*

Eh bien, pendons-nous !
Qu'à cela ne tienne !
Ça, je m'y résous.
Mais pourtant, mordienne,
Mordienne de vous,
Double & triple chienne !

Mordienne de vous....
Ça, ça, vengeons-nous.

Air : *Belle Brune, belle Brune.*

Qu'elle enrage !
Qu'elle enrage !
Voyant un si beau pendu,
Qu'elle dise : c'est dommage.
Qu'elle enrage !
Qu'elle enrage !

Air : *Les Foires de Champagne.*

Là-haut, au grand clou que voilà,
Moyennant une chaise,
Attachons cette corde là ;
Et puis, tout à son aise,
De la-haut, mon dessus saura
Ce que mon dessous pèse.

[*Il va prendre un banc & monte dessus.*]

Air : *Jean, faut-il tout vous dire.*

Mais quoi ! perdre le goût du pain :
Ne plus jamais boire de vin ;
Plier sitôt bagage !

Allons un peu plus bride en main;
Ne pourrions-nous, jusqu'à demain,
Remettre le voyage?

[*Il descend & rêve.*]

Air : *Non, non, il n'est point de si joli nom.*

Non, non,
Point de quartier! point de pardon!
Vengeons-nous de la volage!
Non, non,
Point de quartier! point de pardon!
C'est faire aussi trop de façon.

[*En fureur.*]

Air *de Lanturelu.*

Le courroux m'embrase;
J'y suis résolu!
Abrégeons la phrase;
J'aurois déjà dû,
Depuis que je jase,
Quatre fois m'être pendu.

[*Il se rapproche de la porte, auprès de laquelle trouvant une bouteille, il chante d'un ton modéré :*

Lanturelu! lanturelu! lanturelu!

[*Il y goûte.*]

Oh, voici qui change bien la thèse! Qui diable a mis là cette bouteille?

Air : *Quand le péril est agréable.*

Entre le vin & la potence,
Le Ciel ici m'offre le choix.
Encore au vin, pour cette fois,
Donnons la préférence.

J'entends du bruit. C'est peut-être celui à qui appartient la bouteille, qui vient la prendre.

[*Il chante en fuyant.*]

Les oiseaux sont dénichés.
Talari, talari, talari la la. Talari, talari la la.

SCENE II.

RETTE, COLETTE, TROUPE
VILLAGEOIS ET DE VILLAGEOISES,
ant de grand matin au marché.

PREMIER VILLAGEOIS.

foi, j'avons, en nous levant, pris la lune
e soleil. Je crois, au noir qu'il fait, qu'il
u'à peine minuit; & que ce n'est pas encore
d'hui demain.

SECOND VILLAGEOIS.

fait; car j'entends sonner trois heures. Mais
dire vrai; je nous sons trop pressés: car ce
as de trois heures d'ici, qu'on dépêmera les
ques.

PREMIER VILLAGEOIS.

tes donc, Compère; devant que je fussions
s, je n'étions pas si matineux que ça.

TROISIÈME VILLAGEOIS.

, dame! c'est que, voyez-vous, devant que

je fussions embâtés de nos femmes, j'étions de jeunes éveillés, que rian n'empêchoit de dormir que des filles, qui dormiont aussi bian loin de leux côté.

PREMIER VILLAGEOIS.

Morgué, que t'as bien raison ! & que tu parles bien ! Jarniguoi, le bon temps que c'étoit. Je n'en sommes pas si loin encore, qui ne nous en ressouvienne, & que je n'y voudrissions bien r'être.

PERRETTE.

Comme ces vilains hommes habillent leurs femmes ! & pis je les écoutons, quand ils nous en content ! Semble-t-il pas que je les embarrassions bien, & qu'ils nous font bien endever, quand ils font les indifférens ? Ne vlà-t-i pas un rare oiseau qu'un homme ! Comme si, dans tous les temps, je n'en avions pas à choisir plus que nous ne voulons. Il n'y a que quinze jours que j'en ai un ; je n'en dis rian ; mais, foi d'honnête femme, il n'est pas couché, que je voudrois qu'il fût levé.

PREMIER VILLAGEOIS.

Taisez-vous donc, Madame Perrette, vous pensez mieux que vous ne dites. Vous n'êtes pas de si matin aveuc nous, pour des prunes. Ne voyons-je pas que vous ne venez que pour à cause de votre biau colifichet d'Arlequin, qui s'en allit hier, & qui fait déjà l'école buissonnière?

SECOND VILLAGEOIS.

Çà, çà, courons les rues, toujours chantant, attendant que le jour vienne.

TROISIÈME VILLAGEOIS.

C'est bian dit : & pour égayer Madame Perrette, quemançons par danser ici un petit braule.

[*Ils se prennent tous par les mains, & se mettent en rond.*]

UN HOMME.

Air : *Vivons pour ces Fillettes, vivons.*

Tous les nos femmes je dormons,

Les femmes font chorus.

Près de nos femmes je dormons.

[*Voix seule.*]

Pis, du grand matin, je sautons
A bas de nos couchettes.
Vivons pour ces fillettes,
Veillons,
Veillons pour les fillettes.

(*Chorus.*)

Vivons, &c. *Excepté que les femmes disent* : Vivez pour les fillettes,
Vivez,
Vivez pour les fillettes.

UNE FEMME.

Par ma fi je nous en gaussons ; *bis.*
Gnia-t-il pas tant de bons garçons
Qui nous content fleurettes ?

Chorus des femmes.

Je fons comme vous faites,
Je fons,
Je fons comme vous faites.

UN HOMME.

Tant mieux, morgué, pensez-vous donc, *bis.*
Que ça nous lanterne? Oh, que non!
Je ne sommes si bêtes,

Chorus des hommes.

J'aimons besogne faite,
J'aimons,
J'aimons besogne faite.

Chorus des femmes.

Nous, j'aimons à la faire,
J'aimons,
Nous j'aimons à la faire.

UNE FEMME.

Lé Monsieux vous font la leçon, *bis.*
Leux femme'ont biau faire, ils n'avont
Jamais martel en tête;

Chorus.

Vivons à la franquette,
Vivons,
Vivons à la franquette.

UN HOMME.

Thomas fait l'amour chez Lucas;
Lucas fait l'amour chez Thomas;
Blaize aime la femme à Colas;
Colas, la femme à Blaize?

Chorus en s'en allant.

Vivons tout à notre aise,
Vivons,
Vivons tout à notre aise!

(*Tous s'en vont, excepté Perrette & Colette.*)

SCENE III.

PERRETTE, COLETTE.

COLETTE.

ALLONS donc, Perrette; remets ton clayon sur ta tête, & marche avec les autres.

PERRETTE.

Laisse-moi de repos, Colette; je n'ai pas envie de rire comme zeux; j'en fais les frimes: mais,

ens, j'ai des souleurs de queuque stratagême. rlequin vint hier à la ville; il n'eût tenu qu'à i de se retrouver à la maison. Il pourroit y avoir . queuque andouille sous roche.

COLLETTE.

Quoi ! pour une nuit sur la quinzaine, te oilà en l'air ! mais tu me dégoûterois du mariage: i l'on y prenoit tant de goût, le plaisir y seroit ne galère.

PERRETTE.

Ce n'est pas tant le plaisir que tu t'imagines, ui me chiffonne, que la peur qu'il n'aille en imaiiner ailleurs; car, entre nous, il est si bête qu'il 'y a sottise qu'il ne s'imagine : & cette nuit j'ai ait un rêve qui me tarabuste, & qu'il faut que e te conte. Tu me diras ce que tu en penses.

COLLETTE.

Vas te promener, avec tes rêves, & ceux qui n pensent quelque chose; ma pensée là-dessus, 'est que, de part & d'autre, ce ne sont que des êves.

PERRETTE.

Oh, il y a rêve & rêve. Écoute le mien, & te mets à ma place ; tu verras si ça ne te tracasseroit pas comme moi.

COLETTE.

Écoutons donc ce rêve & voyons.

PERRETTE.

Tu verras de la façon que sont faits les hommes du jour d'aujourd'hui, que je pourrois bien, tout en rêvant, avoir rêvé vrai. Il me sambloit donc comme ça, que je tenois un oisiau, genti comme tout. Son plumage étoit de toutes les couleurs; des pattes blanches, une aile cramoisie, l'autre bleue ; la queue varte, le corps rouge, le bec jeune : le perroquet de Madame, au prix, n'étoit rien. Et moi de le baiser, de le carresser : lui de me becqueter mignonement. Tout çà, un temps, pour mon compte, alloit comme il faut ; quand, ne vla-ti pas que, je ne sais comment, l'oisiau s'en va tout en loques; pattes blanches, aile bleue, queue varte, corps rouge, rien ne m'est resté, que

OPÉRA-[illegible]

[illegible]

ns quelque [illegible]

e l'air d'[illegible]

uré, qu'[illegible]

[illegible]

is ça [illegible]

& que [illegible]

[illegible]

été de [illegible]

les, [illegible]

e bien.

[illegible]

bien, s'il [illegible]

mbarrassé [illegible]

hat bon [illegible]

[illegible]

nnre ! [illegible]

e demeure [illegible]

[illegible]

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, TROIS BOURGEOIS *en robe de chambre.*

ARLEQUIN, *après avoir battu du tambour derrière le Théâtre, entre en chantant sa chanson.*

VOICI l'Aurore vermeille,
Maris que l'on se réveille,
De la part des Magistrats;
Ramonez ci, ramonez là,
la la la,
Les cheminées du haut en bas.

LES BOURGEOIS, *lui donnent des coups de bâton.*

ARLEQUIN.

Air: *Y-avance, y-avance, avec ton chapiau d'ordonnance.*

Là, là, là! tout doucement,
Je suis un pauvre Claperman;
Que fais-je donc qui vous offense?

PREMIER

PREMIER BOURGEOIS.

Y-avance ! y-avance ! y-avance !
Avec ta chanson d'ordonnance.

Remarque bien cette rue, où tu viens de passer : si tu t'avises jamais d'y revenir, nous doublerons la dose.

ARLEQUIN.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Messieurs, ma Charge est innocente ;
Les Magistrats sont les pécheurs :
Quand une Pièce est déplaisante,
Doit-on s'en prendre aux Afficheurs ?

SECOND BOURGEOIS.

Suffit ; nous n'avons que faire d'avis, pour ramoner nos cheminées. Nous savons bien ce que nous avons à faire ; & que, pour notre repos, nous avons besoin du sommeil de nos femmes.

ARLEQUIN.

Eh ! mais, Messieurs, comment voulez-vous que je fasse ? Je suis payé pour cela.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Eh bien, fais comme tu voudras : continue à ton aise ; tu tireras d'un sac deux moûtures.

Air : *La faridondaine, la faridondon.*

De nos Magistrats le paiement
N'est qu'une bagatelle ;
Et que le moindre émolument
De ta charge nouvelle :
Ceci, c'est le tour du bâton,
La faridondaine, la faridondon,
Que te paiera chaque mari,
Biribi,
A la façon de barbari mon ami.

Bondi Signor.

SCÈNE V.

ARLEQUIN.

NT-CE là les tours de bâton de mon emploi ? is les Employés aux Fermes puissent-ils n'en ir jamais d'autres !

SCENE VI.

LEQUIN, SCARAMOUCHE, MEZZETIN.

RLEQUIN *à part, & tapi dans un coin, à la faveur des ténèbres.*

E seroit-ce pas encore ici quelque tour de on ?

SCARAMOUCHE.

Air : *des Trembleurs.*

Dis-moi donc ce qui t'irrite ;
Quelle rage ainsi t'agite ?
Qui diable te fait si vîte,
Courir la rue à tâton ?

MEZZETIN.

Maugrebleu, je cherche un homme,
Que le Claperman l'on nomme,
Qu'il faut que de coups j'assomme.

ARLEQUIN, *bas.*

Encore un tour de bâton.

SCARAMOUCHE.

Et quel mal t'a-t-il fait, ce pauvre diable de Claperman ?

MEZZETIN.

Ne vois-tu pas que je boîte tout bas, & que je ne saurois me soutenir : c'est lui qui en est cause.

SCARAMOUCHE.

Lui ! Et comment cela ?

MEZZETIN, *se plaignant.*

Tu le vas savoir. Ce Notaire chez qui j'étois Clerc, il y a quelques jours.... Ouf.

SCARAMOUCHE.

Eh bien ; est-ce que tu n'es plus chez lui ?

MEZZETIN, *criant.*

Non. Il me chassa hier. Ahi !

SCARAMOUCHE.

Après. Viens au Claperman. Que tout cela y fait-il ?

MEZZETIN, *jetant encore un plus grand cri.*

Patience: tu y vas bien à ton aise! Si tu souffrois autant que moi.... Maudit Claperman!... Si je te tenois....

SCARAMOUCHE.

Tu ne le tiens pas. Finis, si tu veux.

MEZZETIN, *grimaçant.*

La femme du Notaire m'avoit donné rendez-vous à minuit, dans la chambre de son mari, pour m'apprendre, dès qu'il dormiroit, la cause de mon congé. Il ronfloit. Elle s'étoit glissée hors du lit. Nous jasions sur un canapé : elle m'apprenoit :

Air : *Bouchez Nayades vos fontaines.*

Qu'il craignoit, comme elle est jolie,
Que dans la grande confrérie,

Je ne lui donnasse un brevet;
Pour ne pas tromper son attente,
Nous allions d'un double cachet,
Elle & moi sceller sa Patente.

SCARAMOUCHE.

Oui, oui; quand le Claperman....

MEZZETIN.

Pan, pan, pan, avec son maudit tambour, suivi de sa sotte chanson, est venu faire à la porte un bruit du diable.

SCARAMOUCHE.

Et le mari s'est éveillé?

MEZZETIN.

Quoi donc? Et se trouvant seul, il saute à bas du lit, &, courant de-çà, de-là, comme un forcené, pendant que sa femme y rentroit, m'a mis en tel trouble & tel embarras, qu'ayant pris la fenêtre pour la porte, je n'ai fait qu'un pas, d'un second étage, dans la rue; & non pas si fort, de plain-pied, que la cheville n'en ait furieusement

souffert. [*Là il jette un cri perçant, & s'appuie sur l'épaule de Scaramouche.*]

SCARAMOUCHE.

Il y a là vraiement de quoi gagner une entorse.

MEZZETIN.

Après être resté quelque-temps sur le pavé, sans remuer, la fureur m'a remis, tant bien que mal, sur pied; & l'envie d'assommer le chien de Claperman, m'a prêté la force de courir les rues, comme un enragé; m'en prenant à tous les passans. Je venois déjà de couper deux ou trois visages; & j'en allois faire autant au tien, si tu ne t'eusses fait connoître. Ah! le cœur & les jambes me manquent! Retraîne-moi à la maison.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN.

AHI, ouf! A la fin je respire : je ne crains plus rien. J'ai de meilleures jambes que lui. Qu'il revienne ! Et demain, au plus tard, je prétends bien aller demander de quoi boire à M. le Notaire, pour l'obligation qu'il m'a. Çà, çà, songeons à notre devoir. [*Il bat du tambour, & chante :*]

Maris, que l'on se réveille, &c.

Allons dans cette rue.... [*Il donne, dans l'obscurité, contre le clayon de fromage à la crême qu'avoit laissé Perrette, & tombe le nez dedans ; il se relève tout barbouillé.*]

Air : *Et frou, frou, frou, & gué, gué, gué.*

Mon nez a fait un grand trou,
Dans quelque chose de mou ;
J'ai quelque peur....
Mais à l'odeur,
Je prends courage.

(*Il se lèche legèrement les lèvres.*)

La peste ! j'ai du bonheur !
C'est d'excellent fromage.

Air : *Gnia pas d'mal à ça.*

Et quand je débute,
Si par-ci par-là,
Je fais quelque chûte
Comme celle-là ;
Gnia pas d'mal à çà !
Gnia pas d'mal à çà !

Cela vaut mieux que le tour du bâton. Mais ce n'est pas tout que du fromage, il faut du vin ; & Madame Garguille m'a promis que j'en trouverois une bouteille à sa porte ; & m'y voici, je pense : commençons par tambouriner.

[*Il prend la porte de Madame Gautier, pour celle de Madame Garguille ; & après une chamade, il chante :*]

Voici l'Aurore vermeille !
Maris, que l'on se réveille !
De la part des Magistrats ;
Ramonez-ci, ramonez-là,
La, la, la,
La cheminée du haut en bas.

SCÈNE VIII.

Mad. GAUTIER, *revenant du bal en Cavalier*, ARLEQUIN.

Mad. GAUTIER *en fureur.*

Air : *Mordienne de vous.*

TAIS-TOI, malheureux !
Vas à l'autre porte,
Faire, si tu veux,
Un bruit de la sorte !
Mordienne de toi !
Le diable t'emporte !
Mordienne de toi,
Et de ton emploi !

ARLEQUIN.

Je suis un homme public. J'appellerai le Guet.—Prenez garde à qui vous parlez, Monsieur.

Mad. GAUTIER.

Eh, Maraud, je ne suis pas Monsieur, je suis Madame; & celle qui t'ai donné tantôt le doub[illegible]

s autres, pour ne point faire de bruit à cette
rte!

ARLEQUIN.

Ah, ah, Monsieur! vous êtes Madame Gautier?
ı, oui! En effet, ce n'est point ici la porte de
lad. Garguille! car je ne vois point de bouteille.

Mad. GAUTIER.

Je suis au désespoir! Sa maudite aubade aura
veillé mon gros dormeur. Le joli qui-pro-quo
ue tu as fait-là!

ARLEQUIN.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

J'ai d'épais un pouce ou deux,
De fromage sur les yeux :
Vous voyez comment,
Dans le firmament,
Nulle étoile ne brille ;
Ainsi j'ai donc aveuglément
Pris Gautier pour Garguille,
Lon la
Pris Gautier pour Garguille.

Mais ce qui est différé n'est pas perdu. Patience, Madame Gautier ; je vais bien faire un autre bruit à la porte de Madame Garguille, qui m'a donné pour cela de l'argent, & promis bouteille. [*Il va à la porte de Madame Garguille.*] Ah, m'y voilà, m'y voilà, pour le coup ! [*Il cherche & ne trouve point la bouteille, qu'a emportée Scaramouche.*] N'importe : gagnons notre argent. [*Il bat du tambour & chante :*

Maris, que l'on se réveille !
Je ne vois point de bouteille ;
De la part des Magistrats,
Ramonez-ci, donnez-moi-la,
la la la,
La cheminée du haut en bas.

SCÈNE IX.

M. GARGUILLE, *habillé en femme*, Madame GAUTIER, ARLEQUIN.

M. GARGUILLE, *lui donnant un grand coup de pied dans le cul.*

Air : *Après la bataille.*

ANIMAL infâme,
A quoi penses-tu ?
Tu réveilles ma femme,
Me voilà perdu....

Mad. GAUTIER.

Le mal-adroit ne vient-il pas d'en faire autant devant chez moi.

ARLEQUIN.

Oh, pour le coup, M. Garguille, ce n'est plus ma faute ! Madame Garguille m'a payé pour y venir. Que ne m'avez-vous, ainsi que Madame Gautier, donné le double, pour n'en rien faire ?

M. GARGUILLE.

Ah! Madame Gautier, quel contretemps!

Mad. GAUTIER.

Ah! M. Garguille, je suis une femme perdue!

M. GARGUILLE.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Que ferai-je? quel parti prendre?
Nous allons voir un beau fracas.
Pour le coup, je dois bien m'attendre....

Mad. GAUTIER.

Bien plus que vous ne suis-je pas
Dans l'embarras,
Dans l'embarras?
Mais nous n'avons qu'à nous entendre,
Nous nous tirerons de ce pas.

Paix! Voici mon mari qui sort! Écartons-nous un peu, à la faveur de l'obscurité, pour nous concerter, & l'écoutons. Tout ceci finira en riant.

SCÈNE X.

M. & Mad. GAUTIER, M. GARGUILLE, ARLEQUIN.

M. GAUTIER.

CLAPERMAN ! Es-tu là ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, me voici. Je battois à la porte de M. Garguille, où je croyois trouver une bouteille de vin, que devoit y avoir mise Madame Garguille, & que je n'y trouve point. Ne me l'auriez-vous pas soufflée.

M. GAUTIER.

Parlons bas. Écoute : n'as-tu pas trouvé quelqu'un, en ton chemin, dans cette rue ?

ARLEQUIN.

Oh, oui, Monsieur ; je n'en ai que trop rencontré en mon chemin, dont les uns m'ont étrillé, & les autres m'ont bien fait peur !

M. GAUTIER, *appercevant M. Garguille habillé en femme, & le prenant pour la sienne.*

Ne bouge, & ne dis mot. Je crois tenir ce que je cherche. N'apperçois-tu pas, à quelques pas d'ici, une Dame avec un Cavalier ? Approchons; & tâchons d'entendre ce qu'ils se disent.

Mad. GAUTIER.

Adieu, mon cher Marquis ! Je crains bien que le Claperman n'ait réveillé le bon homme.

Air : *J'ai passé deux jours sans vous voir.*

J'attends l'instant de vous revoir
Avec impatience.

M. GAUTIER.

C'est elle ! c'est sa voix : le délit est flagrant ! bon !

M. GARGUILLE.

Ce moment fait tout mon espoir.
Ah ! quelle différence
Je trouve de ma femme à vous !

Mad. GAUTIER.

Mad. GAUTIER.

Et moi, de vous à mon époux.

M. GAUTIER *en fureur, empoignant, dans l'obscurité, M. Garguille habillé en femme.*

Ha! ha! Je vous y attrape donc une bonne fois! i, oui, oui! il y a bien de la différence, entre . le Marquis & moi. Il te cajole; & moi, je ne uis morbleu pas te cajoler, je t'en réponds! Allons, lons; marche, avance! [*Il pousse chez lui M. Gar- ille, qui pleure & jette les hauts cris; & il verrouille, grand bruit, la porte, après l'avoir fermée de ême.*]

SCÈNE XI.

Mad. GAUTIER, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *étouffant de rire.*

)ITES DONC, Madame Gautier; la bonne scène ui va se passer là, entre le mari de Madame arguille & le vôtre!

Air : *du Gourdin.*

Le vôtre, osant lever la main,
Voudra jouer du gourdin :
L'autre saura se défendre ;
Quel tapage ! Quel esclandre !
Cependant, il fera beau m'entendre,
Faire office de Claperman.
Et patapatapan,
Tirrelan tan plan.

Air : *Des Forgerons de Cithère.*

Puis, sur un autre ton,
Et me faisant de fête ;
Au lieu de ma chanson,
Je crierai à tue-tête :
Frappez, frappez, frappez fort
Sur la male-bête,
Frappez, frappez, frappez fort,
Et frappez d'accord.

Mad. GAUTIER.

Vas, vas, cela n'ira pas comme tu crois. Il n'y

aura guères de coups de donnés. Le pauvre M. Gautier ne sera pas le plus fort.

Air : *Talaleri, talalerire.*

Je m'en fie à Monsieur Garguille,
A qui j'ai bien fait la leçon;
Un mot finira la bisbille;
Et le tout ira de façon
Que chacun finira par rire :
Talaleri, talaleri, talalerire.

SCÈNE XII.

M. GAUTIER *à sa fenêtre*, Madame GAUTIER, ARLEQUIN.

M. GAUTIER.

Air : *Lassi, lasson, la sombre dondaine.*

MON galant Capitaine !
Si vous avez la tête un peu saine,
Ne prenez plus la peine
De rôder près de nous;
J'ai, pour vous, tiré tous les verroux.

Vous aimez à chasser,
A passer, repasser;
Courez la pretantaine :
Chassez plutôt sur votre domaine!
Peur qu'un autre n'engraine :
Un adroit Braconnier
Le premier
Peut tirer
Le gibier.

[*Il ferme sa fenêtre.*]

Mad. GAUTIER.

Le conseil est bon; mais mal adressé. Paix. Voici Madame Garguille! Je me retire un peu pour l'écouter; & tu verras le reste.

SCÈNE XIII.

Madame GARGUILLE, OLIVETTE, Mad. GAUTIER *en homme*, ARLEQUIN.

Mad. GARGUILLE.

IL faut que je sache où il est.

OLIVETTE.

Où voulez-vous qu'il soit ? Avez-vous peur qu'il ne s'égare ? Il se retrouvera bien tout seul. Rentrons.

Mad. GARGUILLE.

Air *de l'Attaignant* : Il s'y prenoit si joliment, &c.

Le Méchant veille, & quand je dors,
Coule à bas du lit & se lève;
Et cela justement alors
Que je me délecte en mon rêve !
Je m'imaginois aujourd'hui
Danser à la noce avec lui.
Il m'embrassoit !
Caressoit,

Gambadoit,
Sautilloit,
Me sautoit;
Tout alloit bien;
Je m'éveille, & ne trouve rien.

Mets-toi à ma place; toi qui vas avoir un mari.

ARLEQUIN.

Madame, je vous demande pardon pour mon tambour; je lui veux mal de mort, de vous avoir éveillée si mal-à-propos. Si vous voulez, je le crêverai.

Mad. GARGUILLE.

Ah! tu es-là, mon ami! N'aurois-tu pas vu mon mari, chemin faisant?

ARLEQUIN.

Non, Madame; pas plus que la bouteille, que vous m'aviez promis que je trouverois à votre porte.

Mad. GARGUILLE.

Je l'y avois pourtant laissée.

OLIVETTE.

Vous verrez que c'est ce drôle de Scaramouche, qui vient y pincer sa guittare toutes les nuits, qui l'aura bue.

Mad. GARGUILLE.

Ma pauvre Olivette, si tu savois mon dépit! Je m'en trouve mal! Soutiens-moi!

Air: *De la Ceinture.*

Un Époux de cette façon,
Méritoit-il un cœur fidèle?

OLIVETTE.

Pour moi, dès qu'il est papillon,
Je ne serois pas tourterelle.

Mais, Madame, est-ce tout de bon? vous pesez bien: à l'aide!

Mad. GAUTIER, *en Cavalier.*

Permettez, Madame, qu'un Cavalier, qui peut vous être inconnu; mais à qui vous ne l'êtes pas, vous secoure, en l'état où vous êtes ici, à l'heure qu'il est.

Mad. GARGUILLE.

Ah, Monsienr ! plaignez une jeune femme, négligée déjà d'un époux qu'elle aime !

Mad. GAUTIER.

Ciel ! peut-on vous être cher, & ne pas vous adorer, quand ceux qui vous sont indifférens vous idolâtrent ?

Mad. GARGUILLE.

Ah, Monsieur ! les hommes sont des monstres ! Je sais qu'en dire : je me meurs.

Mad. GAUTIER, *à Olivette.*

Demeure-là, ma mie. Je me charge de remettre Madame chez elle : tu l'y retrouveras tranquille.

SCÈNE XIV.

ARLEQUIN, OLIVETTE.

OLIVETTE.

JE m'en fie bien à lui ; elle est en bonne main.

ARLEQUIN, *à part.*

La Drôlesse ! Je vois bien qu'elle en sait déjà aussi long que Perrette. Je n'aime pas cela. Je croyois tenir une innocente ; mais il n'y en a point. Et pour un pauvre innocent comme moi, ce n'est que trop déjà d'une pendarde. Tenons-nous-en à Perrette.

OLIVETTE.

Que jargones-tu là tout seul ? Et de quoi ris-tu ?

ARLEQUIN.

Tu en vas bien rire aussi. Ce joli Cavalier-là, c'est Madame Gautier.

OLIVETTE.

C'est Madame Gautier ! Tout de bon !

ARLEQUIN.

Ce n'est pas autre chose que Madame Gautier elle-même habillée en homme ; & M. Garguille, habillé en femme, est actuellement enfermé chez M. Gautier, qui l'a pris pour la sienne, & l'a fait entrer de force dans la maison.

OLIVETTE.

Il y a vraiment de quoi rire ; & tu me conterlà des merveilles.

SCÈNE XV.

PERRETTE, OLIVETTE, ARLEQUIN.

PERRETTE, *à part.*

C'EST ici, je crois, que de frayeur, j'ai tantôt laissé mes fromages.

ARLEQUIN, *sans voir Perrette.*

Oh çà, ma chère Olivette, nous nous marions dès qu'il sera jour. Un petit baiser, en avancement d'hoirie.

PERRETTE.

Tout doux, mon petit mari ! Vous vous mariez dès qu'il sera jour ? Ah ! je ne m'étonne plus !...

OLIVETTE *à Arlequin.*

Quelle est cette femme-là ?

ARLEQUIN.

Vous ne le croiriez pas : c'est la mienne.

OLIVETTE.

La tienne ! Comment, scélérat ! tu en voulois avoir deux !

ARLEQUIN.

Deux ! parbleu, trente, s'il ne tenoit qu'à moi !

PERRETTE & OLIVETTE.

Ah, voilà les chiens d'hommes ! [*Elles se jettent toutes deux sur lui, & le houspillent.*]

ARLEQUIN.

Holà donc ! holà, holà, femmes ! Au diable soient Gautier, Garguille, mon tambour, [*Il le crève*] & l'une de vous deux ! Viens, Perrette ! Retournons à notre village : choux pour choux, je m'en tiens encore à toi ! & je te jure de ne me pas remarier, tant que tu vivras. [*Ils sortent.*]

OLIVETTE *seule.*

Madame Garguille, ma bonne Maraine, m'avoit procuré là un joli parti : comme s'il y avoit déjà trop d'un homme tout entier, pour une femme.

SCÈNE XVI.

M. GARGUILLE, Mad. GAUTIER, OLIVETTE.

Mad. GAUTIER.

EH bien, Voisin, comment cela s'est-il passé ? Tout va-t-il bien ? Puis-je entrer ?

M. GARGUILLE.

Oh ! en toute sûreté ! J'ai laissé le bon homme de la meilleure humeur du monde. J'ai d'abord essuyé, sur votre compte, bien des jolis noms, que je ne saurois avoir l'honneur de mériter. Après les injures, les menaces. Après les menaces, outré de m'entendre rire, il en a voulu venir aux effets. Je lui ai sauté au cou, comme pour l'embrasser ; il m'a colleté rudement. J'ai parlé, il m'a reconnu à la voix. Je lui ai dit notre complot, & comme actuellement vous étiez peut-être, dans les bras de ma femme. [*Il rit à gorge déployée.*]

Mad. GAUTIER.

Ma foi, écoutez donc, Monsieur Garguille,

ne riez pas si fort, & ne vous moquez pas tant de mon pauvre mari ; à le bien prendre, il en est quitte, je pense, à meilleur marché que vous.

M. GARGUILLE.

Comment cela ? Que voulez-vous dire ?

Mad. GAUTIER.

A peine mon mari avoit-il achevé sa belle chanson à sa fenêtre, que votre femme, à son tour, est sortie de chez vous, comme une Furie. Demandez à Olivette le beau train qu'elle faisoit.

OLIVETTE.

Elle pleuroit, elle pestoit, elle alloit s'évanouir de rage, quand Madame, en Cavalier, lui a offert son assistance ; &, lui donnant le bras, l'a fait rentrer chez elle. Je ne sais pas le reste.

Mad. GAUTIER.

Un peu appaisée par mes beaux discours, elle a passé de la plainte au dépit ; & du dépit, à de petits desirs de vengeance, assez intelligibles. J'ai cru alors, pour l'honneur de l'habit que je porte,

lui devoir avouer qui j'étois; & lui dire le rôle qu'en même-temps vous jouïez auprès de mon mari. Cela l'a fait sourire. Mais je suis la plus trompée du monde, si mon démasquement ne l'a pas un peu plus fâchée, qu'étonnée. Qu'est-ce? Vous ne trouvez plus cela si plaisant?

M. GARGUILLE.

Ah oui, parbleu! c'est bien là me connoître! Arrive qui plante, pourvu que j'aie la paix. Allons la faire tous deux dans nos ménages, & que cela finisse la Comédie.

OLIVETTE.

Mais toute Comédie doit finir par un mariage; & je n'en vois point ici.

M. GARGUILLE.

Ne vas-tu pas te marier tout-à-l'heure avec le Claperman?

OLIVETTE.

Non; ce ne sera pas sitôt; car il faut attendre qu'il soit veuf.

M. GARGUILLE.

Comment ! le frippon est marié, & vouloit...

OLIVETTE.

Sa femme vient de le surprendre ici, & de le ramener à son devoir.

M. GARGUILLE.

Eh bien, j'en suis ravi. Tu aimois mieux ton Scaramouche ; je te le donne, avec l'office de Claperman.

OLIVETTE.

Il faudroit qu'il fût ici pour ce [1] dénouement, &, malheureusement, il n'y a que faire.

Air : *Belle Brune, belle Brune.*

Sur la Scène,
Sur la Scène,
Rien ne l'amène....

---

1 Ici la Pièce retombe dans l'irrégularité permise à ce Théâtre.

SCÈNE

SCÈNE XVII & *dernière.*

LES ACTEURS précédens, & SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE, *descendant du ceintre par une machine.*

PATIENCE, me voilà a, a, a, a! *bis.*

OLIVETTE.

Par où diantre viens-tu là?

SCARAMOUCHE.

a, a, a, a!

OLIVETTE.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Tu prends des routes incongrues.

SCARAMOUCHE.

Route incongrue ou non, je prends
Celle de tous les dénouemens,
Quand je tombe des nues.

L'ACTEUR *qui a représenté M. Garguille.*

Il ne manqueroit plus, pour faire rire ces Messieurs, qu'à faire venir le Divertissement par nos trappes.

OLIVETTE.

Bon, bon, il y faut bien tant de façons ! qu'il entre, tout à son aise, par les coulisses. Ces Messieurs sont accoutumés d'en voir d'aussi mal amenés sur tous les Théâtres. [*Il y avoit quatre ou cinq personnes apostées & répandues dans l'Auditoire qui crièrent :* QU'IL ENTRE ; *& l'Auditoire fit chorus, en battant des mains.*

DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE.

UNE femme fait peste & rage ;
Un mari maudit son destin :
Pourquoi tout ce mauvais ménage ?
C'est faute d'un réveil-matin.

Des Créanciers à notre perte
Nous font lever avec chagrin :
Mais de l'argent qu'on nous apporte ;
Oh ! c'est un bon reveil-matin.

Défiez-vous de l'hymenée ;
L'époux débute en vrai lutin :
Mais, dès la seconde journée,
Il lui faut un réveil-matin.

Entre Amans, c'est une autre affaire ;
Mais aussi l'Amour est bien fin :
A chaque horloge de Cithère,
Il mit un bon réveil-matin.

Un Amant discret & sincère,
De Lise comble le destin :
Et c'est à l'ombre du mystère
Qu'il lui sert de réveil-matin.

Tel ouvrage voit la lumière,
Et croit effacer le Lutrin ;
Qui serviroit de somnifère,
Bien mieux que de réveil-matin.

Dès l'aube du jour je m'éveille,
Au bruit d'un Cabaret voisin.
On sonne un tocsin de bouteilles ;
L'agréable réveil-matin.

FIN.

LE CAPRICE,

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE,

Mêlé de Prose & de Vaudevilles.

Représenté, pour la première fois, le 16 Août 1724, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique.

ÉPITRE DÉDICATOIRE AUX DAMES.

BEAUX ANIMAUX, tant aimés, tant maudits;
Anges, parfois; parfois, francs petits diables,
Qui, tour-à-tour, revêches & traitables,
Nous promenez d'enfer en paradis;
De l'œuvre mien je viens vous faire hommage:
A qui l'eussé-je offert plus justement?
D'une de vous le Caprice est l'ouvrage.
Junon, jadis, a fait très-plaisamment
De son cerveau sortir ce personnage.
Point n'en doutez: j'en ai bon témoignage;
Puisque ma Muse, en cet accouchement,
De Sage-femme a fait le tripotage,
Et me l'a dit. Jamais Muse ne ment.
Ne la grondez d'être, en ce, peu discrette,
Et ne tenez ceci pour malin tour.
Messer Caprice est-il si laide bête?
Et devez-vous rougir s'il voit le jour,
En qualité d'enfant de votre tête?

Nenni-dà, non ! loin d'être un trouble-fête,
Je le maintiens un supôt de l'Amour.
Fi d'une Belle égale & sans caprice,
Qui d'aucun soin ne sait troubler un cœur !
Eh ! comment donc, toujours la même humeur !
Pas un travers ! Quoi ! pas le moindre vice !
Rien qui m'éveille ! Oh ! ma foi, serviteur !
Adieu la Belle. Il me faut un bonheur
Plus mélangé. Nous aimons l'exercice.
A toi la pomme, adorable Follette,
Légère autant & plus qu'un papillon.
Chez toi l'Amour de tout temps fit emplette
De son plus vif & plus bel aiguillon.
Viens m'asservir ; tu fuyois, je t'attrape :
Tu fuis encor ! Ah ! que je suis heureux
Qu'à tes filets mon cœur léger échappe !

. . . . . .
. . . . . .

Si toutefois quelque homme trop caustique,
Dans cet éloge un peu problématique,
Veut, malgré moi, trouver un sens moqueur,
Et soutenir, en sot commentateur,

Que de Junon la tête prolifique,
En accouchant de ce Dieu fantastique,
A votre sexe a fait un deshonneur ;
Je prouverai que Jupiter au nôtre
En a plus fait, que son Épouse au vôtre.
Il a produit monstres de pire aloi.
Jadis son chef eut d'étranges saillies ;
Une Minerve en sortit, je le croi.
Mais une seule enfin ; & dites-moi,
Combien a-t-elle enfanté de folies ?

FIN.

PERSONNAGES.

IRIS.

MERCURE.

LE CAPRICE.

LA FORTUNE.

LE MARQUIS DE LA BABIOLE.

UNE JEUNE FILLE.

UN POËTE.

LE PÈRE DU POËTE.

LA NATURE.

L'ART.

LA FOLIE.

Une Troupe de CAPRICIEUX & de CAPRICIEUSES.

La Scène est par-tout.

LE CAPRICE,

OPÉRA-COMIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente le parvis du Temple du Caprice.

IRIS *seule, à la porte du Temple, où elle a frappé plusieurs fois.*

JE FRAPPE, j'appelle : on répond ; je me nomme. Je dis que c'est de la part de Junon ; l'on me dit d'attendre ; & l'on n'ouvre point : on voit bien que c'est ici la demeure du Dieu du Caprice. Mais, que vois-je ? Mercure ! Qui l'amène ici ?

SCÈNE II.

MERCURE, IRIS.

MERCURE.

Air : *Robin turelure.*

BON jour, obligeante Iris.

IRIS.

Sans doute, Monsieur Mercure,
Pour Jupin, dans ce pays,
Turelure,
Dégrossit quelque aventure ?
Robin turelure lure.

MERCURE.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Mais toi-même, dans ce canton,
Ne viendrois-tu pas à Junon,
Ménager en Soubrette,
Hé bien ?

Quelque vengeance honnête,
Vous m'entendez bien.

Nous savons de ses nouvelles.

Air : *Réveillez vous, Belle endormie.*

Cette Honesta malencontreuse,
Qui voudroit nous intimider,
Fait, le plus souvent, la grondeuse,
De peur qu'on n'ose la gronder.

Avoue !

IRIS.

Même air.

Il est vrai, je la désennuie,
En lui procurant des Amans ;
Et souvent j'annonce la pluie,
Quand je lui cherche du beau temps.

Et ne fais-je pas bien ? Vraiment, vraiment, si je ne la débauchois pas de mon côté, pendant que du tien, tu débauches Jupiter, ce seroit un beau ménage, ma foi !

MERCURE.

Air : *Ah! Robin, tais-toi.*

Franchement, belle Soubrette,
Ce métier ne te sied pas.
Travaille pour ton compte.

IRIS.

Hélas!
Le tien n'est pas plus honnête.

Tous deux ensemble.

{ BELLE IRIS, / MERCURE, } Tais-toi.

J'en connois, *bis.*
J'en connois bien d'autres
Qui font comme moi.

IRIS.

Cette fois-ci pourtant, je ne suis point en ambassade amoureuse.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine.*

Je prête mon ministère
Pour un sujet plus décent;

Et pour aujourd'hui, sur terre
Mon voyage est innocent.

viens parler de mariage.

MERCURE.

Qui ?

IRIS.

n Fils de Junon.

MERCURE.

Fils de Junon !

IRIS.

MERCURE.

Air : *Lanturelu.*

Tais-toi, Perronnelle,
Tu voudrois ici,
Nous la bailler belle
Jamais son mari
N'eut un enfant d'elle.

IRIS.

Donc elle n'en a point eu ?
Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Bien conclu, ma foi! bien conclu; dans un temps, où il n'y a presque plus que les maris, qui n'ont point d'enfans de leurs femmes.

MERCURE.

Air : *Lere la.*

Ah, tu le prends sur ce ton là!
Je ne dis plus rien à cela!
J'en ferai rapport à mon Père.

IRIS.

Lere la, lere, lanlere; lere la, lere, lanla.

Même air.

Dis-lui tout ce que tu voudras,
Je ne m'en embarrasse pas;
Nous ne craignions pas sa colère.

MERCURE.

Lere la, lere, lanlere; lere la, lere lanla.

IRIS.

Air : *Talaleri.*

Cet enfant est bien légitime,
Quoiqu'il ne soit pas né de lui.

MERCURE.

IRIS.

Air : *Landerirette.*

Tu m'entends mal assurément,
C'est que Junon fit cet enfant,
Landerirette,
Sans faire injure à son mari.

MERCURE.

Landeriri.

Oh, non! bien au contraire : c'est faire honneur à un mari que de lui donner, gratis, le titre de père, quand il n'a pas l'esprit de le devenir.

IRIS.

Air : *Une Perruquière.*

Pour devenir mère,
Par un cas nouveau,
Junon n'eut affaire
Que de son tourelourirette,

TOUS DEUX.

Que de son lonladerirette,

IRIS *seule.*

Que de son cerveau.

MERCURE.

Ho! ho! je ne m'attendois point du tout à celui-là. Elle accoucha par le cerveau!

IRIS.

Oui; comme autrefois Jupiter accoucha de Minerve.

MERCURE.

Fort bien! vivent les gens d'esprit! Voilà une jolie planche, ma foi, que Junon fait-là aux honnêtes femmes dont le pied voudra glisser.

IRIS.

Air: *Ma raison s'en va beau train.*

Je te jure.....

MERCURE, *d'un ton ironique.*

Oh, je t'en croi!
Mon Père en tient, par ma foi.
Quand sa femme aura
Mis sur ce pied-là,
La tête des fémelles;
La nôtre, en grand risque déjà,

En portera de belles,
Lon la,
En portera de belles.

IRIS.

Non, te dis-je, il n'y a point de tricherie à cet enfant-là.

Air : *La Ceinture.*

Il est tout entier de Junon,
Sans mélange, sans artifice :
Pour n'en plus douter, lis son nom ;
Le voilà sur ce frontispice.

MERCURE *lit.*

[*LE TEMPLE DU CAPRICE.*]

Ah ! c'est le Caprice : oh, je ne dis plus rien ; tu as raison.

Air : *Un Capucin à barbe blonde.*

Sans doute, il prend son origine
D'une caboche féminine ;
On voit même cet animal
Plus souvent que l'on ne desire,

Aller reprendre l'air natal.
Bien des maris savent qu'en dire.

Et Junon, dis-tu, veut le marier? Et à qui?

IRIS.

A qui il voudra. A la jeune Hébé, s'il veut. Ne seroit-ce pas dommage qu'elle fût à ce vieux vilain là!

MERCURE.

Assurément : il feroit bien mieux d'épouser la Folie, à qui Jupiter m'envoie faire le même compliment.

IRIS.

Air : *Si l'on menoit à la guerre.*

De son côté la Folie,
Doit avoir un tel époux :
L'union seroit jolie,
Et l'œuvre digne de nous.

MERCURE.

D'accord ; mais nous n'en serons pas les maîtres ; le Caprice & la Folie ne prennent conseil de personne.

IRIS.

Ils le prendront, sans faute, l'un de l'autre. Ils se plairont peut-être; & se signaleront par une union si digne d'eux.

MERCURE.

Adieu; je n'épargnerai rien, pour préparer les choses à cela.

IRIS.

Mais où trouveras-tu la Folie? Tu sais bien qu'elle va, qu'elle vient, qu'elle ne s'arrête nulle part.

Air: *Pierre Bagnolet.*

La recherche est pénible à faire,
Et je te plains bien, entre nous.

MERCURE.

Cela ne m'embarrasse guère:
Dès qu'on la trouve chez les Fous,
Elle est par-tout,
Elle est par-tout,
On ne la peut manquer sur terre,
Elle est de l'un à l'autre bout.

SCÈNE III.

IRIS *seule.*

IL ne sauroit même en être bien loin, puisque voici le séjour du Caprice. La Folie & lui doivent être voisins.

[*Elle frappe encore, & l'on n'ouvre pas.*]

Air : *Ami, sans regretter Paris.*

Est-ce donc avec moi qu'il faut
En agir de la sorte ?
Croquerai-je encor le marmot
Long-temps à cette porte ?

[*L'on entend tout-à-coup un grand bruit d'instrumens de guerre, & le Temple s'ouvre.*]

Quel bruit soudain ! l'on ouvre : le Caprice va nous servir un plat de son métier.

SCÈNE IV.

IRIS, une Troupe de CAPRICIEUX & de CAPRICIEUSES.

Le même bruit continue toujours; & après une entrée de Ballet, un CAPRICE *chante:*

Ce grand bruit, du Caprice annonce la présence:
Venez Mortels, venez reconnoître ses loix:
La Raison, dans ses mains a remis la puissance
Qu'elle avoit sur-vous autrefois.
Le Caprice guide
Les Enfans d'Apollon:
C'est lui qui préside
Aux jeux de ce Canton;
C'est lui qui décide
Du mauvais & du bon.
C'est le père des Modes,
C'est à lui que nous vous devons
Coëffure en mirlitons,
Bagnolettes, Pagodes,
Follettes, Ponpons.

Les instrumens recommencent derrière le Théâtre.

Ce grand bruit, du Caprice annonce la présence:
Venez, Mortels, venez reconnoître ses loix:
La Raison dans ses mains a remis la puissance
Qu'elle avoit sur vous autrefois.

SCENE V.

IRIS, le CAPRICE, Troupe de CAPRICIEUX & de CAPRICIEUSES.

On veut danser, IRIS *en empêche.*

Air : *Tarare, ponpon.*

A QUOI bon cette danse & tout ce tintamare?

LE CAPRICE.

C'est pour vous recevoir avec distinction.

IRIS.

Cet accueil est bizare.
Faites finir; sinon
Je vais bâiller,

LE CAPRICE.

Tarare,
Ponpon !

Bâillez tant que vous voudrez : c'est ici comme à l'Opéra : les frais sont faits, il faut que la Fête aille.

Air : *Quand je bois de ce jus d'Octobre.*

Çà vite que l'on recommence.

IRIS.

Non, non, s'il vous plaît, arrêtez.
Tenez, c'est que je hais la danse.

LE CAPRICE.

Comment, morbleu, vous m'insultez ? Vous haïssez la danse ! la danse, mon chef-d'œuvre ! mon passe-temps favori !

Air : *Mordienne de vous.*

Un pareil mépris
M'étonne & m'offense :
Quoi ! Madame Iris
N'aime pas la danse ?

[illegible]

[illegible]

Air [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Air : [illegible]

[illegible]

IRIS.

Air : *Ma Mère, mariez-moi.*

Eh bien, si vous dansez donc,
Que cela ne soit pas long !

LE CAPRICE.

Si le temps vous dure tant ;
Retournez-vous en !
Ici, pour vivre content,
Chacun fait comme il l'entend.
Allons, enfans, allons.

[*On danse, & la danse étant finie.*]

IRIS.

Est-ce fait ?

LE CAPRICE.

Oui : faites votre commission maintenant. Que me voulez-vous dire ?

IRIS.

Air : *Je n'saurois.*

De la part de votre Mère,
Je venois pour vous prier,
De vouloir bien lui complaire.

LE CAPRICE.

En quoi ? Que veut-elle ?

IRIS, *continuant l'air.*

Elle veut vous marier.

LE CAPRICE.

Je n'saurois ;

Ma liberté m'est trop chère,

J'en mourrois.

IRIS, *à part.*

Cela ne durera point. Le Caprice débute toujours par la négative.

Même air.

C'est que le vieux masque ignore,

Quel est son heureux destin. (*haut.*)

D'Hébé que l'Olympe adore,

Junon vous offre la main.

LE CAPRICE.

Je n'saurois ;

Elle est trop jeunette encore :

J'en mourrois.

IRIS.

Même air.

Cette peur sied à votre âge :
Mais ne vous rebutez pas.
Votre noble parentage,
Peut vous obtenir Pallas.

LE CAPRICE.

Je n'saurois ;
Ma femme seroit trop sage ;
J'en mourrois.

Voyez-vous, en cas que je voulusse me marier, je ne voudrois rien qui m'alarmât, ni qui m'assommât : il ne faut à mon feu, du bois ni trop verd ni trop sec.

Même air.

De Prude ni de Coquette
Je ne puis être l'époux ;
Mais, par exemple, Poulette,
Je voudrois bien être à vous.

IRIS.

Je n'saurois ;
Aux vapeurs je suis sujette,
J'en mourrois.

Vous êtes trop vieux ; vous n'êtes pas mon affaire : je ne veux point de vous.

LE CAPRICE.

Je vous remercie. J'avois déjà peur d'être pris au mot.

[*Déclamant.*]

Après ce bel aveu, je ne vous retiens plus ;
Et vous pouvez aller annoncer mes refus.

IRIS.

Mais Junon prétend que vous vous déterminiez, & que vous....

LE CAPRICE.

Oh ! j'ai affaire. Adieu. Les hommes ne me laissent pas un moment en repos.

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Je me vois, grâce à leurs travers,
Un *Factotum* dans l'univers ;
On vient sur des faits d'importance,
Me consulter de toutes parts ;
Aujourd'hui je donne audience,
Et quelqu'un s'offre à mes regards.

C'est ma Fille; c'est la Fortune; adieu. Nous avons elle & moi des secrets à nous communiquer. Laissez-nous.

IRIS.

Mais encore, que dirai-je?

LE CAPRICE, *en colère.*

Si vous ne sortez, je vais faire danser.

IRIS.

Je m'enfuis. [*à part.*] Si Mercure n'a pas mieux réussi dans sa commission, nos gens m'ont bien la mine de mourir dans le célibat.

SCENE VI.

LE CAPRICE, LA FORTUNE.

LE CAPRICE.

EH bien, ma Fille, mes ordres sont-ils exécutés?

LA FORTUNE.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

Oui, je les ai suivis, mon Père,
Sans y manquer un iota ;
Et je viens, à mon ordinaire,
Prendre de vous mon agenda.

LE CAPRICE.

Air : *Sans dessus dessous, sans devant derrière!*

Ainsi que je vous avois dit,
Mettez-vous le vice en crédit?

LA FORTUNE.

Mes coups ont mis la terre entière
Sans dessus dessous, sans devant derrière ;

Toutes choses sont, grâce à nous,
Sans devant derrière, sans dessus dessous.

LE CAPRICE.

Fort bien.

LA FORTUNE.

Air : *Ami sans regretter Paris.*

Je vole au-devant d'un Vaurien,
Pour lui rendre service :
Mais quand c'est un homme de bien,
J'avance en écrevice.

LE CAPRICE.

A merveille!

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux.*

Qu'avez-vous fait pour ce Gascon,
A qui la Nature a fait don
D'une impudence à toute épreuve?

LA FORTUNE.

Le drôle a trouvé le secret
D'épouser une riche Veuve,
Qui mourra bientôt de regret.

LE CAPRICE.

Optimè !

Air : *Dans notre Village.*

Ces gens de Village,
Simples Estafiers
Chez des Sous-Fermiers ;
Leur avez-vous fait bon visage ?
Ces Messieurs vont-ils
A pied dans Paris ?

LA FORTUNE.

A pied ? Ils n'y ont jamais été. Je les ai traités comme leurs Maîtres ; & je les ai fait sauter en carrosse, immédiatement de l'endroit où je les avois trouvés : cela n'a pas touché terre.

LE CAPRICE.

Air : *Des fraizes.*

Au Peintre, au Chantre, à l'Auteur,
J'ordonne l'indigence.

LA FORTUNE.

Je les mène à la rigueur.

LE CAPRICE.

Mais traitez avec douceur
La danse, la danse, la danse.

LA FORTUNE.

Que fais-je donc ?

Air : *Chantez petit Colin.*

A Messieurs Trotinet
Et de la Cabriole,
J'enseigne le secret
D'avoir équipage & valet.
Pour gagner la pistole,
Ils savent plus d'un rôle.
Souvent leurs bons tours,
Sont d'un grand secours,
Aux pauvres Amours.

LE CAPRICE.

Enfin, je ne vous recommande qu'une chose ; c'est de contrecarrer, en tout & par-tout, la Justice & la Raison, mes ennemies jurées ; entendez-vous ?

LA FORTUNE.

Air : *Par bonheur ou par malheur.*

Je ferai, sans y manquer,
Tout ce qui peut les choquer.
De mes heureuses visites,
J'honorerai les Flatteurs,
Les Rustres, les Hypocrites,
Les Lâches, les Imposteurs.

LE CAPRICE.

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Je m'intéresse à leurs succès,
Carressez-les avec excès !
Point de quartier pour le mérite ;
Laissez-le gémir en secret :
En un mot, faites dans la suite,
Comme vous avez toujours fait.

SCÈNE VII.

LE CAPRICE, le Marquis DE LA BABIOLE.

LE MARQUIS.

Air : *L'Amour me fait, lon lan la.*

A MOI, Dieu du Caprice !
Je ne vois ici bas,
Rien qui me divertisse :
De vivre je suis las :
L'ennui me fait, lon lan la,
L'ennui me fait mourir.

LE CAPRICE.

Air : *Comme un Coucou que l'Amour presse.*

Ma foi, je n'y saurois que faire !
Vous êtes pauvre apparemment ?

LE MARQUIS.

Non, je suis très-riche, au contraire ;
Et riche tout nouvellement.

Vous ne connoissez plus Mons Colifichet, Marquis de la Babiole, votre inséparable?

LE CAPRICE.

Ah, parbleu, oui, mon inséparable! Eh, tout le genre-humain & moi, ne le sommes-nous point? Voyons.

Air: *De quoi vous plaignez-vous?*

De quoi vous plaignez-vous?
Vous êtes dans l'abondance!
De quoi vous plaignez-vous?
Votre sort est si doux!

LE MARQUIS.

Il n'est pas si doux qu'on pense.
Je voudrois dissiper tout;
Et toute ma dépense,
N'en peut venir à bout.

Je voudrois avoir de vous quelque joli secret pour m'abysmer, sans y prendre garde; là, de ces secrets qui font mettre bas des équipages tout neufs.

LE CAPRICE.

Voici qui est nouveau ! Vous voudriez vous ruiner ?

LE MARQUIS.

Agréablement, là, agréablement.

LE CAPRICE.

Et vous ne pouvez ?

LE MARQUIS.

Non ; & si, j'y fais de mon mieux.

LE CAPRICE.

Air : *Jean-Gile.*

Vous n'êtes donc guères habile,
Jean-Gile, Gile joli Jean :
Eh, donnez-moi dans l'inutile...

LE MARQUIS.

J'y donne à toute outrance.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

J'emplis de Livres ma maison :
J'ai des vieux Tableaux à foison ;
Oiseaux, Sapajoux,
Diamans, bijoux ;

J'en ai de toute espèce.
J'achette ces petits riens,
Jusqu'à de la noblesse,
Lon la,
Jusqu'à de la noblesse.

LE CAPRICE.

Cela n'est pas mal. Et que faites-vous encore?

LE MARQUIS.

Air: *Quand la Mer rouge apparut.*

J'ai troqué mille louis
Contre deux médailles:
J'ai pris des soins inouïs
Pour des antiquailles:
Mais las de bronze & d'airain,
Aujourd'hui je donne enfin
Dans le co co co,
Dans le qui qui qui,
Dans le co,
Dans le qui,
Dans le coquillage.

LE CAPRICE.

C'est être fort sage.

LE MARQUIS.

Et j'ai encore du bien à regorger, dont je ne sais que faire.

LE CAPRICE.

Écoutez-moi.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Du Pinde à votre table
Ayez les Nourrissons ;
Ouvrez, d'un air affable,
Votre bourse aux Gascons ;
Pour dernier émétique,
Prenez un Intendant ;
Et tout un Domestique
Provençal ou Normand.

LE MARQUIS.

J'ai bien plus fait, vraiment ; tous mes gens sont Manseaux ou bas-Bretons : & pour un Intendant, j'en ai deux.

LE CAPRICE.

Et vous n'êtes pas ruiné ?

LE MARQUIS.

Non.

LE CAPRICE.

Il n'y a donc pas long-temps que vous avez fait ces jolies provisions-là ?

LE MARQUIS.

Deux ou trois mois.

LE CAPRICE.

Patience aussi ! qué diable ; on ne sauroit faire qu'en faisant.

Air : *Tout le long de la rivière.*

Mon avis encore ;
Pour vous mettre en frais,
C'est de faire éclore
Un vaste Palais,
Tout le long de la rivière,
Lere, lon lan la,
Tout le long de la rivière.

LE MARQUIS.

J'ai fait tout cela.

LE CAPRICE.

Air : *La faridondaine, la faridondon.*

J'imagine un autre moyen,
Qui, bientôt, sans ressource,
Du reste de tout votre bien,
Saura tarir la source ;
Amourachez-vous d'un Tendron,
La faridondaine, la faridondon,
Qui sache aimer [1] comme à Paris,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

LE MARQUIS.

Bon ! n'avois-je pas fait une Maîtresse exprès ? Mais je suis malheureusement tombé dans les mains d'une sotte, qui s'est avisée de m'aimer, & qui a la rage de me parler économie !

LE CAPRICE.

Fi donc ! Envoyez-moi cela au diable. Ne

1 Faisant l'action de compter de l'argent.

ez pas que vous rassemble. Je vais me

:

Air : *Ramonez-ci.*

Cherchez entre des coulisses,
Quelques Beautés moins novices,
Qui ne vous ménagent pas ;
Ramonez-ci,
Ramonez-là,
La la la,
Le cofre fort du haut en bas.

LE MARQUIS.

ous avez raison ; je ne m'étois pas encore
é de ceci. Aussi-bien suis-je las de Beautés qui
t que des grâces, de l'esprit & de la tendresse,
que les autres.

LE CAPRICE.

Allez, je vous réponds que celles-là ne s'a-
ieront pas de vous aimer, ni de vous parler
conomie.

LE MARQUIS.

C'est bien dit. Des Actrices, mor

Actrices ! Il faut de ces Drôlesses-là sur le compte d'un joli homme : dès demain je cours tous les foyers.

LE CAPRICE.

Celles qui font les premiers rôles, au moins; je vous les recommande.

LE MARQUIS.

Cela va sans dire.

Air : *Dedans mon petit réduit.*

J'aime cet éclat pompeux,
Qui les environne ;
Je sens qu'à de si beaux feux
Mon cœur s'abandonne.
Quelle gloire, dans Paris,
D'être amant d'une [1] Thétis,
Ou d'une [2] Hermione,
O gué !
Ou d'une Hermione !

---

1 Mademoiselle Antier, à l'Opéra.

2 Mademoiselle Le Couvreur, à la Comédie.

SCÈNE VIII.

LE CAPRICE *seul.*

Air : *La Troupe Italienne.*

DANS ce chemin sans peine,
trouvera le bout de tout le bien qu'il a ;
Bientôt quelque douzaine,
Faridondaine,
O lon lan la,
De vêtemens de Reine,
Faridondaine,
Y pourvoira.

Air : *Un Prêcheur insigne.*

L'aimable Fillette !
Encore autre sujette !
L'aimable Fillette !
Qui vient de mon côté !
Une Fémelle,
Quand elle est belle,
J'ai droit sur elle :
Qui dit beauté,
Dit caprice & légéreté.

SCÈNE IX.

LE CAPRICE, une jeune FILLE.

LE CAPRICE.

Air : *Les Feuillantines.*

BELLE, quel est le sujet
Qui vous fait
Ici venir en secret ?
Vous paroissez toute honteuse.

La jeune FILLE.

Je voudrois, (*bis*) être amoureuse.

LE CAPRICE.

Air : *Boire à son tirelire.*

Parbleu devenez-la ;
Je n'y mets point d'obstacle :
Ce que vous avez-là
Doit être votre oracle.
Suis-je Seigneur,
Maître ou Tuteur

De

De votre tirelire lire,
De votre toureloure lour,
De votre cœur.

La jeune FILLE.

ans doute, vous l'êtes; & qui donc?

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Tandis que je vis, par douzaine,
Les Amans venir à ma chaine;
Des rigueurs & des cruautés,
Vous m'inspirâtes la manie.
Maintenant qu'ils sont rebutés,
C'est vous qui m'en donnez l'envie.

LE CAPRICE.

on, non, la belle Enfant, ne vous en prenez
moi de cette envie-là.

Air : *Fion, fion.*

Dites plutôt, ma Belle,
Dans votre cœur frappez,
Qu'une voix naturelle
Chante cette chanson :

Flon flon, larira dondaine,
Flon flon, larira dondon.

La jeune FILLE.

Tenez, je vous dirai franchement la chose comme elle est.

Air : *L'autre jour ma Cloris.*

[*Tendrement.*]

J'avoue, avec plaisir,
Dussé-je être indiscrette,
Que ce tendre desir,
Vient d'une chansonnette.

[*Elle change d'air :* Et zon, zon, zon. [*Vivement.*]

Qu'avec grâce Arlequin
Souvent chante à la Foire :
En voici le refrain,
Si j'ai bonne mémoire :
Et zon, zon, zon,
Lizette, ma Lizette,
Et zon, zon, zon,
Lizette, ma Lizon.

Il vous dit cela, avec un geste si joli !

LE CAPRICE.

S'attendrir à l'harmonie d'un zon, zon, zon!

Air : *Menuet de M. Granval.*

Sans doute, j'ai part à l'affaire ;
On ne peut vous le disputer.

La jeune FILLE.

Sur le choix que j'ai donc à faire
Je venois pour vous consulter :

Air : *Dondaine, dondaine,* ou *M. Lapalisse est mort.*

Tout ne s'est pas dérobé
De mes chaînes trop cruelles ;
Un Cavalier, un Abbé
Me sont demeurés fidèles.

LE CAPRICE.

Il faut choisir : voyons, qu'est-ce que ce Cavalier ?

La jeune FILLE.

Air : *Sois complaisant.*

Il est bien fait, riche, aimant à répandre ;
De noble sang, jeune, sincère & tendre ;

Mais,

Mon Père le veut pour Gendre:

Je ne l'aimerai jamais.

LE CAPRICE.

Votre Père le veut pour Gendre? Qui; voilà un vilain trait de visage. Et l'Abbé? Qu'est-ce que c'est? Il n'a pas ce défaut-là, je gage.

La jeune FILLE.

Air: *Ah! qu'il est beau l'oiseau, qu'Amour m'amène.*

On ne peut rien de plus galant, *bis.*

Il est toujours mis proprement:

LE CAPRICE.

Dondaine, dondaine,

Cela sent bien l'onguent

Miton, mitaine.

Air: *Frère Andouillard.*

Aussi peut-être a-t-il en récompense,

Mince corpulence,

L'esprit hérissé,

Et l'air un peu pincé.

Pour tout maintien, la main sur la calotte,

Et de-là, sans faute,
Pendue à l'ourlet
De son petit collet.

La jeune FILLE.

Air : *Menuet d'Hésione.*

Vous êtes un peintre fidèle ;
C'est lui trait pour trait.

LE CAPRICE.

Dites nous
Lequel de ces Messieurs, la Belle,
Est le plus amoureux de vous ?

La jeune FILLE.

Air : *Dondaine, dondaine.*

Le premier, sans difficulté, *bis.*
Est de moi le plus enchanté ;
Il m'aime,
Il m'aime,
Presque autant que l'Abbé
S'aime lui-même.

LE CAPRICE.

Air : *Ah ! que Colin l'autre jour me fit rire.*

Aimez l'Abbé, cela s'en va sans dire.

La jeune FILLE.

Ah! je n'ai garde de vous en dédire.
Il est dans ma chambre, & j'y vas.
A, a, a, a, a, a, a, a, a, a, a.

SCÈNE X.

LE CAPRICE *seul.*

Air : *Belle Brune.*

LE CAPRICE,
Fait tous les jours de ces choix.
Que tout le monde applaudisse
Au Caprice,
Au Caprice.

SCÈNE XI.

LE CAPRICE, un POËTE & son PÈRE.

LE PÈRE, *entrant tout en colère contre son Fils.*

LE MALHEUREUX ! l'extravagant ! Vouloir consulter le Caprice, un aveugle, un fou ; plutôt qu'un Père sensé, sur le choix de sa profession !

LE CAPRICE.

Air : *Lanturelu.*

Qui pouvez-vous être,
Pour oser ici,
Sur un ton de maître,
M'insulter ainsi?
Parlez donc, vieux Reître,
Vous sentez le vieux battu.

LE PÈRE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Je suis le Père de ce Coquin-là, que je devrois faire enfermer à S. Lazare ; pour lui apprendre à ne vouloir écouter que vous.

LE CAPRICE.

Que Moi !

LE PÈRE.

Que vous ; qui n'êtes qu'un gâteur de jeunesse.

LE CAPRICE.

Air : *Voici les Dragons qui viennent,*

Voici bien une autre espèce :
Parlez donc vieux Fou ;
Si je gâte la Jeunesse,
Je gâte aussi la Vieillesse,
Et vous itou,
Et vous itou.

Air : *Hélas ! c'est bien sa faute.*

Puis-je mais de votre chagrin ?
Si votre Fils prend mauvais train
Hélas ! est-ce ma faute ?
J'ai mis dans sa tête un dessein ;
Que la Raison l'en ôte,
Lon la,
Que la Raison l'en ôte.

Mais quel est-il encore ce dessein que je lui ai mis dans la tête ? voyons....

LE PÈRE.

Beau dessein, ma foi ; le dessein d'être Poëte ; le dessein d'aller à l'Hôpital.

LE POÊTE, *avec enthousiasme.*

Dites, dites plutôt de monter à la gloire,
Et d'aller prendre place au Temple de Mémoire!

LE CAPRICE.

Air : *Des Trembleurs.*

Oui, morbleu, vive la rime ;
Vive ce métier sublime,
Qui vous attire l'estime
De tous les honnêtes gens.

LE POÊTE.

Le beau dessein qui m'anime,
Est un dessein magnanime,
D'aller sur la double cime,
Pour vivre au-delà des temps!

LE PÈRE.

Quelles chiennes de visions ! Eh ! Maroufle, songe à gagner ta vie, avant l'immortalité!

LE POÈTE.

Air : *Vivent les Gueux.*

Ah! mon ame peu commune,
Songe au renom,
Plus qu'aux biens de la fortune ;
Et mon démon
Porte à la gloire tous mes vœux!

LE PÈRE.

Vivent les Gueux !

Misérable ! est-ce là le fruit de la bonne éducation que je t'ai donnée ? Au lieu de te rendre utile au Public par....

LE POÈTE.

Air : *Il faut que je file file.*

Est-il rien de plus utile,
Qu'un bon Rimeur, à l'Etat

[illegible]

Air : *L'autre jour dans un bocage.*

Et moi, mon Père, au contraire,
Remplissant bientôt l'univers,
De mes vers ;
Loin de nuire, je vais faire
Le bien de cent Peuples divers ;
Je vais employer les Machinistes,
Faire subsister les Symphonistes ;
Les Musiciens,
Comédiens,
François, Forains, Italiens.
Les Écrivains obligeans,
Faiseurs de Mercures galants,
La Gazette & les Journalistes ;
Tous les Colporteurs,
Les Afficheurs,
Bons & mauvais.

LE PÈRE.

Les Vendeurs de sifflets.

C'est un enfant de perdu ! Hélas ! je l'avois mis chez un Financier de mes amis, qui m'avoit

promis de l'avancer. J'espérois mourir le dernier Roturier de ma race !

LE POÈTE.

Oh ! j'aime mieux être honnête homme, que de m'anoblir.

LE PÈRE.

Vas ! je te renonce ! je te déshérite ! je te maudis ! & je t'abandonne à ton caprice ! Cours, vole aux Petites-Maisons, & ne mets jamais le pied dans la mienne !

SCENE XII.

LE CAPRICE, LE POÈTE.

LE CAPRICE.

Air : *Gardez vos moutons.*

PARTEZ, volez sur l'Hélicon,
Votre couronne est prête :
Laissez dire le vieux Barbon,
Faites à votre tête !

Toutes ses raisons,
Ne sont que chansons ;
Qu'il jure, qu'il tempête.

LE POÊTE.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Reste à savoir, par quel chemin
Ma gloire est la plus sûre ?
Du Cothurne ou du Brodequin,
Lequel est ma chaussure ?

LE CAPRICE.

Chaussez, chaussez toujours : tout cela vous ira comme un bas de soie. Un bel Esprit doit donner à travers les neuf Muses, comme une boule à travers un jeu de quilles.

LE POÊTE.

Vous avez raison.

Air : *Tique, tique, taque, & lon-lan-la.*

J'écrirai de tous les goûts. *bis.*

LE CAPRICE.

Tous les styles sont à vous : *bis.*

L'Épique & le Dramatique,
Tique, tique, taque, lon-lan-la,
Le Lyrique, le Comique,
Le Tragique, & cætera.

Air : *Le Seigneur Turc a raison.*

Que votre esprit conquérant
Vole à tire d'aile,
De la bagatelle au grand,
Du grand à la bagatelle.
Que votre talent bannal,
Éclatte au Palais-Royal,
Et chez Polichinelle.

LE POÊTE.

C'est bien dit ! *aut Cæsar, aut nihil ;* tout, ou rien : soyons universel. Je vais commencer par des Opéra ; & que j'y réussise ou non,

Air : *Marotte fait bien la fiere.*

Ma Muse,
N'est pas si buse,
De s'en tenir à cela.

Tantôt la trompette,
Tantôt la musette,
Tantôt par-ci,
Tantôt par-là.
Ma Muse,
N'est pas si buse,
De s'en tenir à cela.

[*Il s'en va, en sautant, & en finissant l'air; le Caprice le rappelle.*]

LE CAPRICE.

Écoutez, écoutez : Il est bon de vous prévenir un peu sur quelque petit inconvénient du métier.

Air : *Mais sur-tout prenez bien garde à votre cotillon.*

Vous trouverez des gens fâcheux,
Qui, lorsque vous mordrez sur eux,
Pourront prendre mal vos bons mots;
Mon Ami, prenez bien garde alors à votre dos.

LE POËTE.

Fin de l'air : *Quand on obtient ce qu'on aime.*

Bon, bon ! pourvu que je rime,
Qu'importe, qu'importe à quel prix!
Bon, bon! pourvu que je rime,
Qu'importe, qu'importe à quel prix!

SCÈNE

SCÈNE XIII.

CAPRICE, L'ART & la NATURE.

LE CAPRICE.

ELA ce qui s'appelle un héroïsme poétique.

L'ART, *adressant la parole à la Nature.*

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

De grâce, arrêtez, Barbare,
Ne fuyez point votre Époux !

LA NATURE.

Je veux que l'on nous sépare ;
Je ne puis vivre avec vous.

Air : *Le fameux Diogène.*

D'un Époux méprisable,
Je me sens incapable
De recevoir la loi.
C'est toi, maudit Caprice,
Qui causas mon supplice,
En l'unissant à moi.

LE CAPRICE.

Eh! qui êtes-vous? Car j'ai tant fait de mariages, moi, que je ne vous reconnois pas à cela.

L'ART.

Air : *Joconde.*

Je suis fils de l'Esprit humain,
Né dans les derniers âges :
J'imite le pouvoir divin,
Dans mes doctes ouvrages.
Je l'ai rendu souvent jaloux
De ma noble imposture ;
En un mot, je suis l'Art.

LE CAPRICE.

Et vous?

LA NATURE.

Moi, je suis la Nature.

LE CAPRICE.

Votre désunion m'étonne : vous faisiez d'abord sibon ménage?

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

une femme :

[illegible]

Non, [illegible]

besogne qui [illegible]

[illegible]

Non content de [illegible]

faire.

Air : L'autre [illegible]

L'homme étoit mort [illegible].

Que l'ouvrage n'est plus le mien
Et que je n'y connois plus rien.

L'ART.

Je ne gâte rien pour cela : au contraire ; je prétends bien raccommoder ce que vous gâtez vous-même.

LA NATURE.

Qu'ai-je gâté ? Que raccommodez-vous ?

L'ART.

Air : *Le Démon malicieux & fin.*

Tel reçut de vous un mauvais cœur,
Qui, de moi, tient un air de candeur ;
Tel, au fonds, n'est qu'un esprit stupide,
Qui, grâce à moi, passe pour un docteur.
Je donne une morgue d'intrépide,
A tel, souvent, qui de son ombre a peur.

LA NATURE.

Tant pis ; c'est justement là de quoi je me plains : je veux, moi, que les choses paroissent ce qu'elles sont. De quoi vous mêlez-vous ? J'ai mes

raisons pour qu'elles soient comme cela ; &, supposé qu'elles soient mal, il ne vous appartient pas d'y toucher, pour y remédier.

L'ART.

Quoi ! je verrai de pauvres femmes, que le Temps aura dévisagées, sans qu'il me soit permis....

LA NATURE.

Non.

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Laissez-moi ruiner en paix,
De fond en comble leurs attraits ;
Sans que votre sot artifice,
Malgré moi, comme il fait souvent,
Tâche à rétablir l'édifice,
Du faîte jusqu'au fondement.

Je suis sage, une fois ; & je sais ce que je fais.

L'ART.

Vous, sage ? pas toujours, pas toujours !

Air : *Adieu paniers, vendanges sont faites.*

Vous instruiriez mieux les Coquettes,
Dont l'âge a flétri les appas ;

Et vous leur chanteriez tout bas :
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Air : *Faire l'amour la nuit & le jour.*

Mais non, vous les privez
De l'heureux don de plaire :
Et vous leur conservez
La rage encor de faire
L'amour,
La nuit & le jour.

Cela fait que, par pitié, je leur prête la main, votre défaut.

Air : *Ma Commère quand je danse.*

Je cache la moindre târe ;
J'endurcis, je rétrécis ;
Je rajuste, je répare,
Le tout du mieux que je puis.
Je rafraîchis
Le coloris ;
Je recrépis,
Je blanchis,
Je rougis,

Je rajuste, je répare,
Le tout du mieux que je puis.

LE CAPRICE.

Je suis de son sentiment. Il n'y a rien de si juste que de vouloir être aimé, quand on aime; & rien n'est si ordinaire que l'envie de plaire à soixante ans, comme à quinze. Je ne vois pas, pour moi, de quoi vous vous plaignez; & moins encore, en quoi je trempe dans tout cela.

LA NATURE.

Oh! je vais vous le dire, en quoi je me plains de vous. J'entrai, par hasard, l'autre jour dans un Spectacle, tout entier de sa façon; où je n'avois nulle part, & auquel je vous vis donner pourtant des applaudissemens qui m'indignèrent.

LE CAPRICE.

Où cela? Expliquez-vous.

LA NATURE.

Air : *De l'Insulaire.*

C'est un endroit que l'on nomme Opéra.
Rien n'est naturel en ce pays-là.

Ce qui se dit là de grave & de tendre,
Ne se dit qu'en ut, re, mi, fa, sol, la:
Le plus pesant,
Marche en dansant;
Le moins content,
Ne parle qu'en chantant.
Un Malheureux, tout prêt à s'aller pendre,
Souvent cadence & fredonne en pleurant.
Et vous avez le front de trouver cela beau.

LE CAPRICE.

Bon; ce que j'en fais, c'est pour avoir le plaisir de rompre en visière au sens-commun.

LA NATURE.

Cette méthode de parler, en chantant, n'est tout au plus supportable, qu'à la Foire, où il est défendu de faire autrement; encore y dit-on les choses sur des airs plus convenables, & sur un ton plus naturel. Par exemple, un Amant n'y déclarera pas sa passion, en chantant comme un Nigaud:

1 J'ai senti, pour vous seule, une flamme parfaite;
Je n'ai jamais aimé, comme j'aime, en ce jour.

1 Parodie de l'Opéra de l'Europe galante.

Eh! fi! Il y a là de quoi faire bâiller trois ou quatre fois à chaque mot.

Air, *Ah, Philis, je vous vois, je vous aime.*

A la Foire on diroit gaiement :
Ah Philis je vous aime tant!
La Belle, en un mot, comme en cent,
Je vous vois, je vous veux; je vous aimerai tant!

Cela porte au cœur, cela! [*à l'Art.*] Voyons un peu comment vous feriez parler, dans votre Opéra, une femme qui verroit mourir son mari.

L'ART.

Voici, à-peu-près, de quel style je me servirois.

Air: *De l'Opéra de Tancrède.*

Différe d'un moment, chère ombre que j'adore!
Attends, ne descends point encore
Sur les rivages ténébreux.

Et dans votre bel Opéra-Comique, voyons comment elle s'exprimeroit.

LA NATURE.

Comme ceci.

Y-avance ! y-avance ! y-avance !
Délivre-moi de ta présence !

C'est cela qui est naturel. Voyons enfin votre façon de faire plaindre un Amant maltraité.

L'ART.

Écoutez cette tendresse.

1 Fut-il jamais Amant plus fidèle & plus tendre !
Fut-il jamais Amant plus malheureux que moi !

LA NATURE.

Oh, qu'à la Foire on feroit bien mieux.

Air : *Vivons pour ces Fillettes, vivons.*

L'on s'expliqueroit nettement. *bis.*
Et l'on diroit ingénuement :
Tu n'es pas mon affaire ;
Et vas te faire faire
Un Amant,
Qui sache mieux te plaire.
Et vas te faire, &c.

1 De l'Opéra d'Amadis.

L'ART.

Même air.

Puisqu'un style noble & fleuri, *bis.*
Te plaît moins qu'un landeriri;
Tu n'es pas mon affaire:
Et va te faire faire
Un Mari,
Qui sache mieux te plaire.

[illegible]

SCÈNE XII.

LE CAPRICE, LA NATURE.

[illegible]

LA NATURE.

Plus qu'on ne peut penser. Sans le secours du divorce, ou l'espoir du veuvage, il feroit tourner la tête à bien des gens.

LE CAPRICE, *à part.*

Allons, ma Mère, je vous obéirai.

LA NATURE.

A quoi rêvez-vous?

LE CAPRICE.

A me marier.

LA NATURE.

Le plus tard que vous pourrez, n'est-ce pas?

LE CAPRICE.

Aujourd'hui.

LA NATURE.

Quoi! au moment même qu'on vous dit, que c'est un état si fâcheux?

LE CAPRICE.

Oui; j'aime un état violent, & veux savoir qu'en dire.

LA NATURE.

Et avec qui vous marier ?

LE CAPRICE.

Qu'en sais-je ? Avec la première venue.

SCÈNE XV & *dernière.*

LE CAPRICE, LA NATURE, LA FOLIE.

LA FOLIE, *entrant en dansant.*

Air : *Menuet de la chasse.*

HABITANS d'ici bas,
Suivez tous mes pas !
La Raison n'a pas,
Tant que moi, d'appas :
Ne faites de cas
Que de mes ébats !
Moquez-vous des Rats !

LE CAPRICE.

Quelle Beauté !
Quelle vive légéreté !

Qui n'en seroit pas enchanté ?
Quelle est donc cette Divinité ?

LA FOLIE.

Même air.

Des Vieillards amoureux,
J'allume les feux :
Je remplis de vœux,
Tous les cerveaux creux ;
Je fais, quand je veux,
Tantôt l'homme heureux,
Tantôt malheureux.

LE CAPRICE.

Parbleu, je croi
Que c'est la Folie ! Oui, ma foi !
C'est elle-même, je le voi.
Madame, que voulez-vous de moi ?

LA FOLIE.

Même air.

L'Hymen est un bourru,
Qui n'a jamais pu
Me prendre à sa glu ;

Mais l'ordre absolu,
D'un Dieu résolu,
Veut qu'hardi bréton,
Je fasse un coco.

ux-tu l'être, vieux Fou : [illegible]
ne affaire faite.

LE CAPITAINE.

Air : *Des trames.*

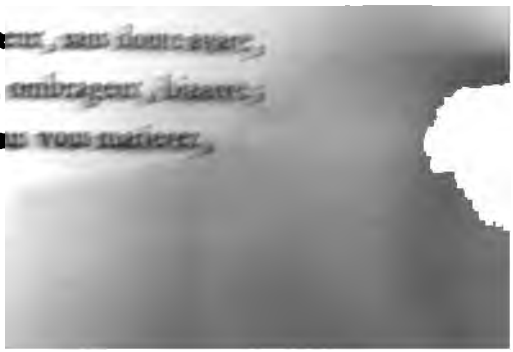
La belle humeur vous met aux mains :
Mais il y faut des mesures :
L'excès en tout ne vaut rien :
De quel front elle efface aux mêmes
Des crimes des torts des excès!

LA FOLIE.

lez, allez ; mon fils [illegible] en donne ; [illegible] per je vous en dédie.

Air : *Vous m'avez.*

Vous êtes vain, sans doute assez,
Sermonneur, ombrageux, jaloux ;
Sûr que vous vous marierez,



Vous en aurez !

Vous en aurez !

Ah ! je vois bien que vous en aurez,

Oui, vous en aurez !

LE CAPRICE.

Je me marierai, & je n'en aurai point ; non, morbleu, & j'y mettrai bon ordre.

LA FOLIE.

Air : *Le cul dans une hotte.*

Voilà de nos gens résolus !

J'en avons tant vus !

Sûrs de n'être jamais cocus,

Et que l'on incorpore !

J'en avons tant vus !

J'en verrons bien encore !

LE CAPRICE, *à la Nature.*

Croiriez-vous que cette humeur franche me plaît ?

LA FOLIE.

Air : *Du Cottillon de Surenne.*

Je ne vends point chat en poche,

Me voulez-vous ? me voilà.

Si ma vertu cloche,
Je l'ai dit déjà;
Vienne qui voudra,
L'on ne m'aura,
Qu'à ce prix là.
Je ne vends point chat en poche;
Me voulez-vous? me voilà.

LE CAPRICE.

Très-volontiers; je vous accepte.

LA FOLIE.

Touchez-là.

LA NATURE.

Voilà qui sent bien sa Folie & son Caprice.

A la Folie.

Air: *Menuet d'Hésione.*

Quoi! sur un fait de cette espèce,
Prévenir un futur Époux!
C'est n'y guère entendre finesse,
Cela n'est naturel qu'à vous.

LA FOLIE.

Air: *Du Mirliton.*

Oh! ma foi, qu'on s'accommode!
Que cela se fasse ou non!

Chacun raisonne à sa mode ;
Pour moi voilà ma raison :
J'ai du mirliton, mirliton, &c.

LA NATURE, *au Caprice.*

Fort bien ; & cela ne vous fait pas peur ?

LE CAPRICE.

Point du tout ; au contraire ; je tire un très-bon augure de tout ceci. Eh ! que sait-on ?

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Peut-être l'austère promesse,
De vivre toujours en Lucrèce,
Provoque à l'infidélité ;
Et que celle-ci va se faire
Un plaisir de la chasteté,
Pour avoir promis le contraire.

LA NATURE.

Air : *Pour faire honneur à la noce.*

Vous étiez faits l'un pour l'autre,
Vous chercheriez ailleurs en vain ;
Vous serez unis de ma main :
Çà, donnez-moi chacun la vôtre.

Vous étiez faits l'un pour l'autre ;
Vous chercheriez ailleurs en vain.

Il y avoit long-temps que je n'avois fait un mariage. Adieu.

LE CAPRICE, *d'un air inquiet.*

Nous voilà donc mariés !

LA NATURE.

Oui.

LA FOLIE, *du même ton.*

Bien mariés ?

LA NATURE.

Bien mariés ; mariés des mains de la Nature : je vaux bien un Notaire, peut-être.

Air : *Ce sont les amours qui font les beaux jours.*

Soyez hors de peine ;
Et dès cette nuit,
Cueillez le doux fruit
D'une si belle chaîne ;
Et de vos amours,
Commencez le cours.

LE CAPRICE & la FOLIE ensemble.

Parodie d'un air d'Opéra.

Hélas ! une chaîne si belle,
Sera donc éternelle ?
Hélas ! de si chastes amours
Dureront donc toujours ?

LA NATURE.

Air : *Je suis Magdelon Friquet.*

Non, non, non, ne craignez rien,
Ces nœuds sont aisés à défaire ;
Non, non, non, ne craignez rien,
Quand vous voudrez, vous romprez bien.
Quand c'est moi qui forme un lien,
Des deux côtés on se doit plaire ;
Sinon chacun va du sien.
Non, non, non, ne craignez rien,
Ces nœuds sont aisés à défaire,
Quand vous voudrez vous romprez bien.

FIN.

L'ÂNE D'OR D'APULÉE,

OPÉRA-COMIQUE

EN DEUX ACTES,

Mêlé de prose & de vaudevilles,

Joué sur le Théâtre du Fauxbourg Saint-Laurent en 1715.

PERSONNAGES
DE LA PIÉCE.

OCTAVE.

ISABELLE.

COLOMBINE.

ARLEQUIN, *âne, Amant de Colombine.*

MEZZETIN, *Maître-d'Hôtel d'Octave.*

SCARAMOUCHE, *Poëte, sous le nom de* M. GLORIOLET, *Amoureux de Colombine.*

PIERROT, *Cuisinier, aussi Amoureux de Colombine.*

FRIPPESAUCE, *Marmiton.*

PERSONNAGES du Divertissement, composé en forme d'Épithalame, par M. GLORIOLET.

L'HYMEN.

L'AMOUR.

LE COCUAGE.

LE DÉCORATEUR.

La Scène est dans une Ville de Thessalie.

L'ÂNE D'OR*,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

Air : *Ton humeur est Catherène.*

D'où vient cette rêverie,
Cette douleur dans tes yeux,
Aujourd'hui qu'on me marie,
Et que tout rit dans ces lieux ?
[*Colombine soupire.*]
Oh ! je n'y puis rien comprendre !
Je m'impatiente enfin.

* Cette Pièce eut 40 représentations consécutives pendant 40 jours ; mais je n'en fus ni plus vain, ni plus modeste pour cela.

Je veux tout-à-l'heure apprendre
Ce qui cause ton chagrin.

COLOMBINE.

Air : *Dedans nos bois il y a un Hermite.*

Votre bonheur, plus grand qu'on ne peut croire,
Et qui vous est bien dû,
Trop vivement rappelle à ma mémoire
Celui que j'ai perdu.
Quand tout vous rit, tout contre moi conspire;
Je ne saurois rire,
Moi,
Je ne saurois rire.

ISABELLE.

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Explique-toi plus clairement :
Je veux savoir absolument
Quelle peut être ta disgrace.

COLOMBINE.

L'aveu n'est pas en mon pouvoir.

ISABELLE.

Oh ! c'est aussi trop de grimace !
Adieu : je ne veux rien savoir.

COLOMBINE.

Air : *Que faites-vous Marguerite.*

Un peu moins de pétulance !
Madame, point de courroux !
Je veux bien rompre un silence
Qui me pèse plus qu'à vous.

Air : *Je n'saurois.*

Il faut que je me surmonte ;
Et qu'en la vie, une fois,
Je déclare, & je raconte....
Mais, je perds déjà la voix.
Je n'saurois ;
Je rougirois trop de honte ;
J'en mourrois.

ISABELLE.

Prends courage : tu n'as pas affaire à un Dragon d'honneur ; je t'entends : il y a ici de la galanterie.

COLOMBINE.

Doucement, Madame, il n'y a encore que de l'amour.

ISABELLE.

Et pour qui ?

COLOMBINE.

Voilà ce que je n'oserois vous dire.

ISABELLE.

Dis toujours, & pourquoi ?

COLOMBINE.

C'est que ce n'est que pour une Bête, & une très-vilaine Bête.

ISABELLE.

J'y suis. Pour ce niais de Pierrot, que je vois bien qui t'aime aussi.

COLOMBINE.

Le Cuisinier !

Air : *De Léandre.*

Fi donc ! un Gile, un Innocent,
Un bas Polisson qui s'admire,
Qui, pour un mot, vous en dit cent,
Sans qu'on sache ce qu'il veut dire;
Et qui me tient des propos doux,
Plus dégoûtans que ses ragoûts.

ISABELLE.

Seroit-ce pour Gloriolet ? cette bête de Bel-Esprit, l'auteur du divertissement qui doit me servir aujourd'hui d'Épithalame ?

COLOMBINE.

Fin d'un air connu.

Ah! fi donc; taisez-vous, Madame!
En vérité,
C'est me croire le cerveau démonté!

Oh, bête pour bête, j'aimerois cent fois mieux le benêt de Cuisinier, que votre petit Monsieur Gloriolet : il m'en conte, il est vrai; mais je ne balancerois pas plus entre lui & Pierrot, en cas de besoin, que je ne ferois entre un Madrigal & une fricassée de poulets.

Air connu.

ISABELLE.

Oh, ne me laisse pas donc,
Plus long-temps l'ame incertaine!

COLOMBINE.

Le récit est un peu long,
Laissez-moi reprendre haleine.

Je vous ai souvent parlé d'une vieille Sorcière que j'ai servie....

ISABELLE.

Et de chez qui même tu m'as dit avoir emporté des secrets, que tu ne veux révéler encore à personne.

COLOMBINE.

C'est que je ne les veux publier qu'après un essai que j'en dois faire; & l'occasion ne s'en est pas encore offerte: or, entr'autres secrets, cette Femme avoit des huiles, dont on n'avoit qu'à se frotter, pour se transformer en toutes les sortes d'animaux qu'on vouloit. Maudite soit cent fois la Sorcière!

Air: *Où êtes-vous, Birêne, mon ami.*

Un jour, hélas! Arlequin, mon Amant,
Comme nous étions l'un & l'autre en gogues,
N'alla-t-il pas s'aviser follement,
De vouloir faire épreuve de ses drogues?

Et moi, aussi folle que lui, au lieu de l'en empêcher, j'eus, au contraire, la sottise de vouloir être de moitié dans les expériences, & prendre ma part du passe-temps.

Air : *Ah, mon Dieu, que de belles Dames l'on voit ici.*

Tour-à-tour nous nous vîmes,
Coq, poule & moineau :
Ensuite nous nous fîmes
Génisse & taureau :
Ah, mon Dieu ! que tous deux nous rîmes,
Dessous cette peau !

ISABELLE.

Eh ! où est le mal jusques-là ?

COLOMBINE.

Un moment, Madame, le voici :

Air : *Des Pendus.*

Voulant, pour le plaisir complet,
De mon Galant faire un baudet ;
Tout alla d'abord à merveilles :
Forte échine, longues oreilles,
Et queue, & croupe de mulet,
Il devint un âne parfait.

Vous ne voyez peut-être pas encore grand mal jusques-là. Eh, non ; mais voici le diable : je me frottois, ou plutôt j'allois me frotter de la même

drogue, pour lui donner le plaisir de me voir changée en bourique, & dans le cas de pouvoir chanter ensemble, un fort joli Duo, quand, tout-à-coup :

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.*

Des voleurs enfonçant la porte,
Entrèrent chez nous brusquement :
Je laisse-là tout, demi-morte,
Et je m'enfuis imprudemment ;
Tandis qu'on pille, & qu'on emporte
Tout, sur le dos de mon Amant.

ISABELLE.

Ah ! le malheureux garçon !

COLOMBINE.

Jugez de ma consternation, quand revenue de ma frayeur, & le péril passé, je ne retrouvai plus mon pauvre âne.

Air : *Tes beaux yeux ma Nicole.*

J'ai couru l'Arcadie,
Et les pays lointains :

J'ai d'Europe & d'Asie,
Visité les moulins :
En parcourant les Gaules,
J'ai même fureté
Dans toutes les écoles
De l'Université.

Pas perdus ! je n'en ai eu de nouvelles nulle part. Il est peut-être mort, ou mangé des loups, & cela faute d'avoir pu lui dire, qu'il ne falloit pour reprendre sa première figure, que mâcher les premières roses qu'il trouveroit : d'autant plus, qu'alors nous étions au mois de Mai, la plus belle saison du monde pour lui.

ISABELLE.

Air : *Les Foires de Champagne.*

Je ne saurois te le nier,
Je plains le pauvre haire :
Mais, crois moi, cherche à l'oublier ;
Et si tu veux bien faire,
Prends, pour mari, le Cuisinier,
C'est toute ton affaire. [*Elle sort.*]

COLOMBINE, *seule.*

Air : *Non, non, il n'est point de si joli nom...*

Non, non,
Mon cœur n'entend point de raison;
Il est tout à mon cher Ane!
Non, non,
Jamais garçon ne fut si bon,
Que l'étoit mon cher Anon.

Air : *Réveillez-vous, Belle endormie.*

On vient: c'est Pierrot qui s'avance:
Fuyons ce sot original:
Tâchons d'éviter sa présence,
Pour aller pleurer son rival.

SCÈNE II.

PIERROT, ARLEQUIN *son âne, chargé de provisions.*

PIERROT, *le frappant.*

Air : *De Grimaudin.*

VAS DONC! On diroit qu'il me brave,
Par sa lanteur!
Il a l'air, avec son pas grave,
D'un Sénateur.
Vous marcherez, maître Martin,
Où vous mourrez sous le gourdin.

A l'écurie! [*Il le chasse.*] J'ai bien peur d'avoir fait tout-à-l'heure un mauvais marché, en achetant cette diable de bête-là: mais il ne me coûte qu'une pièce d'or, & le bon marché fait tout prendre. Il a bon pied & bon œil, du moins. Il évite les mauvais pas, les passans & les voitures, mieux que ne font bien des personnes. J'en ai été comme en extase.

Air : *Pierrot se plaint que sa femme.*

Il a de l'intelligence,
A tel point qu'il me ravit ;
D'âne il n'a que l'apparence ;
Des bêtes, sans contredit,
Il est la crême ;
Il a presque autant d'esprit,
Que Pierrot même.

Mais, je vois bien ce que c'est : il y a bon remède. Ce sont des Prêtres d'Isis qui me l'ont vendu. Le mauvais exemple l'aura rendu paresseux. Le bâton y mettra ordre.... Ça, ça, songeons au dîné. Où sont nos Marmitons ? [*Il les appelle.*]

Air : *Carillon de Nantes.*

Fouille-au-pot !
Crocq-lardon !
Pile-verjus, allons donc !
Frippe-sauce !
Frippe-sauce !

Ils sont sourds ! Personne ne vient : tant mieux.

Air : *Si le Roi m'avoit donné Paris sa grand'Ville.*

Après tout, qu'ai-je besoin
De leur compagnie ?
Pour déjeûner sans témoin,
Et suivre l'envie
Qui me prend en ce moment,
De boire gaillardement
Pinte, avec ma Mie, ô gué!
Pinte, avec ma Mie.

Air : *Un petit moment plus tard.*

Nous nous régalerons tantôt
En Rois de Cocagne :
Voilà d'abord un petit pot
De vin de Champagne :
Mettons encore à l'écart
Cette tourte friande ;
Et ce beau saucisson : car
Elle est ! elle est... gourmande.

Air : *Est-ce ainsi qu'on prend les Belles, ô gué lon là.*

Pour attendrir les Cruelles,
Les sentimens délicats

Sont de pures bagatelles ;
Parlez-moi d'un bon repas :
[*Montrant le saucisson.*]
C'est ainsi qu'on prend les Belles,
O gué lon la ! ô gué lon la.

C'est assez dit. Courons la chercher.

SCÈNE III.

L'ANE *seul.*

Il entre, flaire par-tout : découvre l'endroit où le Cuisinier a détourné ses provisions ; mange à l'aise, boit à même ; & , entendant du monde venir d'un côté, s'enfuit de l'autre.

SCÈNE IV.

PIERROT, MÉZÉTIN, COLOMBINE.

MÉZÉTIN, *Maître-d'Hôtel, entre le premier, & ne trouvant personne, appelle plusieurs fois Pierrot : Pierrot vient.*

Ah vous voilà ! Tenez, c'est l'ordre du repas que je vous apporte. [*Il lui donne un papier, & lui chante à l'oreille.*]

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Ami, j'ai mis à rémotis,
Quelque chose d'exquis ; *bis.*
Dans un moment je suis à vous,
Et nous boirons deux coups. *bis.*

PIERROT *embarrassé.*

Oh ! Monsieur le Maître, donnez-vous tout le temps que vous voudrez ; car, comme vous voyez, j'ai, ainsi que vous, plus d'une affaire ici.

SCÈNE V.

PIERROT, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

ÇA, voyons, parlez donc vîte !
Que me voulez-vous ?

PIERROT.

Patience, ma Petite !

COLOMBINE.

Oh ! dépêche, ou je te quitte !

PIERROT.

La, la, tout doux ! la, la, tout doux !

COLOMBINE.

Voyons enfin à quoi aboutira cet air empressé & mystérieux, avec lequel tu me fais trotter de si loin.

PIERROT.

Eh, quoi! belle rôtisseuse des cœurs, ne saurai-je jamais à quelle sauce vous mettre les sentimens du mien, pendu à votre crochet? Hélas!

Air: *Des folies d'Espagne.*

De vos beautés l'allumette gentille,
De mon amour embrâse le tison!
Je bous, je fris, je rôtis, & je grille
Au feu d'un œil, si vif & si frippon.

COLOMBINE, *d'un ton railleur.*

Refrain de l'air suivant.

Et ton, relon tonton, tontaine, la tontaine;
Et ton, relon tonton, tontaine, la tonton.

PIERROT.

Air: *Et ton, relon tonton, tontaine.*

Mettez la main un moment à la broche,
Et lui donnez un favorable tour....

COLOMBINE.

Et ton, relon ton ton, tontaine, la tontaine.

PIERROT, *d'un ton tendre & comique.*

Air : *Le beau Berger Tyrcis.*

Quoi ! toujours sur ce ton !
Toujours cruelle & fière !
Prends pitié de ton mouton,
Mon adorable Bergère ! . . . .

COLOMBINE.

J'ai bien bon appétit, Pierrot !

PIERROT.

Air : *Quand la Bergère vient des champs.*

Si l'on me souffre, je le voi,
Je ne le doi
Qu'à mon emploi :
Hélas ! n'ai-je donc, comme un sot,
D'autre mérite,
Que ma marmite ?

COLOMBINE, *faisant une humble révérence, & s'en allant.*

Adieu Pierrot.

PIERROT.

Air : *Les Amours champêtres.*

Belle, attendez, je vas
Vous satisfaire !
Vous ne manquerez pas
De bonne chère.

[*Il va au coffre où il avoit serré le déjeûné.*]

Voici de quoi la faire
J'ai là du nanan caché ;
Et nous allons, ma chère...

[*Il ne trouve rien.*]

Les oiseaux l'ont dénichée.

COLOMBINE, *se moquant de lui, sort, toujours dansant, en chantant le refrain :*

Tarela, tarela, tarela lala, tarela, tarela !

PIERROT, *tâchant de la retenir.*

Air : *Des fraises.*

Ah ! croyez, mon doux souci !...

COLOMBINE, *se débarrassant.*

Le plaisant personnage,
Pour m'oser jouer ainsi !
Une autre fois revenez-y.

PIERROT, *d'un ton tendre & comique.*

Air : *Le beau Berger Tyrcis.*

Quoi ! toujours sur ce ton !
Toujours cruelle & fière !
Prends pitié de ton mouton,
Mon adorable Bergère ! . . . .

COLOMBINE.

J'ai bien bon appétit, Pierrot !

PIERROT.

Air : *Quand la Bergère vient des champs.*

Si l'on me souffre, je le voi,
Je ne le doi
Qu'à mon emploi :
Hélas ! n'ai-je donc, comme un sot,
D'autre mérite,
Que ma marmite ?

COLOMBINE, *faisant une humble révérence, & s'en allant.*

Adieu Pierrot.

PIERROT.

Air : *Les Amours triomphans.*

Belle, attendez, je vas
Vous satisfaire!
Vous ne manquerez pas
De bonne chère.

[*Il va au coffre où il avoit serré le déjeûné.*]

Voici de quoi
J'ai là du nanan c é;
Et nous allons chère...

[*Il ne trouve rien.*]

Les oiseaux l'ont déniché.

COLOMBINE, *se moquant de lui, sort, toujours dansant, en chantant le refrain:*

Tarela, tarela, tarela lala, tarela, tarela!

PIERROT, *tâchant de la retenir.*

Air : *Des fraises.*

Ah! croyez, mon doux soucí!...

COLOMBINE, *se débarrassant.*

Le plaisant personnage,
Pour m'oser jouer ainsi!
Une autrefois reviens-y.

PIERROT, *d'un ton tendre & comique.*

Air : *Le beau Berger Tyrcis.*

Quoi ! toujours sur ce ton !
Toujours cruelle & fière !
Prends pitié de ton mouton,
Mon adorable Bergère ! ....

COLOMBINE.

J'ai bien bon appétit, Pierrot !

PIERROT.

Air : *Quand la Bergère vient des champs.*

Si l'on me souffre, je le voi,
Je ne le doi
Qu'à mon emploi :
Hélas ! n'ai-je donc, comme un sot,
D'autre mérite,
Que ma marmite ?

COLOMBINE, *faisant une humble révérence, & s'en allant.*

Adieu Pierrot.

PIERROT.

Air : *Les Amours triomphans.*

Belle, attendez, je vas
Vous satisfaire !
Vous ne manquerez pas
De bonne chère.

[*Il va au coffre où il avoit serré le déjeûné.*]

Voici de quoi la faire
J'ai là du nanan caché ;
Et nous allons, ma chère...

[*Il ne trouve rien.*]

Les oiseaux l'ont déniché.

COLOMBINE, *se moquant de lui, sort, toujours dansant, en chantant le refrain :*

Tarela, tarela, tarela lala, tarela, tarela !

PIERROT, *tâchant de la retenir.*

Air : *Des fraises.*

Ah ! croyez, mon doux soucí !...

COLOMBINE, *se débarrassant.*

Le plaisant personnage,
Pour m'oser joüer ainsi !
Une autrefois reviens-y.

SCÈNE VI.

PIERROT *seul.*

J'ENRAGE, j'enrage, j'enrage !

Même air.

Par la morbleu, je saurai
D'où vient la manigance.
C'est lui, j'en suis assuré !
Paix ! bientôt j'en tirerai
Vengeance, vengeance, vengeance.

C'est Mézétin : oui. Qui donc ! Je l'ai trouvé seul, ici, en y entrant. Nous verrons, nous verrons ! Le voici.

SCÈNE VII.

PIERROT, *Cuisinier;* MÉZÉTIN, *Maître d'Hôtel.*

MÉZÉTIN, *sautant de joie.*

Air : *Lampons ! lampons ! &c.*

En attendant le dîné,
Voici, pour le déjeûné,
Un saucisson de Boulogne,
Et du bon vin de Bourgogne,
Lampons, lampons, camarade lampons !

[*Montrant une grande bouteille.*]

Air : *Allons gai.*

Elle est de belle taille,
Le Bourgogne excellent :
Ami, faisons ripaille ;
Mangeons, buvons d'autant !
Allons gai, toujours gai, d'un air gai, &c.

PIERROT.

Air : *Ami, sans regretter Paris.*

Vous faites le mauvais plaisant :
Cela ne vous sied guères.

Cherchez quelqu'autre complaisant,
Qui souffre vos manières.

MÉZÉTIN.

Air : *Lanturelu.*

Que voulez-vous dire ?

PIERROT.

Que tous ces tours-là
Ne me font point rire.

MÉZÉTIN.

Qu'est-ce donc qu'il a ?
Est-il en délire ?

PIERROT.

Faites-bien le résolu !

MÉZÉTIN.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

PIERROT.

Monsieur Grippe-cire, ne m'échauffez pas les oreilles !

MÉZÉTIN.

Monsieur Grippe-suif, ne m'échauffez pas les miennes !

PIERROT.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux.*

Vous savez que les Cuisiniers
Se fâchent assez volontiers;
Et que les drôles de ma sorte
Ont la tête chaude.

MÉZÉTIN.

Oui, vraiment!
Mais chaude, ou froide, que m'importe?
Tout cela m'est indifférent.

PIERROT, *en fureur.*

Air : *des Tremblеurs.*

J'ai trop été pacifique!
Crains, qu'enfin je ne me pique!
Fille Maître & Domestique :
Mais, ne viens pas jusqu'à moi.

MÉZÉTIN.

Je ne sais d'où vient ta rage :
Mais, parbleu, tu n'es pas sage,
De m'accuser de pillage;
Toi, qui pilles plus que moi.

PIERROT.

Air : *Le fameux Diogène.*

Je saurai, double traître,
Te nuire auprès du Maître,
En tout temps, en tous lieux :
Et pour premiers déboires,
Je vais sur tes Mémoires,
Lui faire ouvrir les yeux.

MÉZÉTIN.

Sur mes Mémoires ! Songes-tu que les tiens en sont toujours le premier article ?

PIERROT.

Même air.

Il est temps qu'on traverse
Certain petit commerce,
Avec le Boulanger.

MÉZÉTIN.

Crois-tu que je te passe
Les tours de passe-passe,
Que je sais du Boucher ?

PIERROT.

: Vous en venez, ah! je vois bien que vous en venez.

Et cette Épouse clandestine,
Qui fait mal aller la cuisine,
Et chez qui tout le meilleur va:
On le saura, on le saura!
Ta vieille femme le saura:
Elle le saura!

MÉZÉTIN.

Même air.

Et la marmite de cette autre,
Qui bout aux dépens de la nôtre;
Penses-tu que je m'en tairai!
Je le dirai, je le dirai!
A Colombine j'en parlerai!
Je le lui dirai!

PIERROT.

Air: *Mordienne de vous.*

Tu le lui diras?

MÉZÉTIN.

Seulement commence:
Fais le premier pas!

PIERROT.

Je perds patience !

[*Il lui saute à la gorge.*]

Tu le lui diras !

[*Ils se battent en disant le reste : Mézétin s'échappe, & Pierrot court après.*]

Gibier de potence !

Tu le lui diras !

[*L'Ane vient.*]

MÉZÉTIN.

Viens, viens ; tu verras !

SCÈNE VIII.

L'ANE *seul.*

Il trouve ce que venoit d'apporter le Maître-d'Hôtel, mange tout, & trouve moyen, avec ses pieds de devant, de boire à même.

SCÈNE IX.

L'ANE, PIERROT, *revenant tout houspillé, & sans voir l'Ane qui continue de boire.*

PIERROT.

TU le lui diras ? chien que tu es !

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

J'ai payé ta malice !...

[*Voyant boire l'âne.*]

Mais, Dieux ! veillé-je, ou non ;
Mon âne, comme un Suisse,
Le nez dans un flacon !
L'aventure est nouvelle !
Voilà donc le frippon
Qui fait notre querelle !
Parbleu le tour est bon !

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Je veux régaler ma cruelle,
D'un spectacle si surprenant :
Il fera ma paix avec elle ;
Mais ne perdons pas un instant.

SCÈNE X.

COLOMBINE & GLORIOLET *entrent par un côté du Théâtre, en même-temps que Pierrot sort de l'autre, & sans voir l'Ane, qui regarde attentivement Colombine.*

COLOMBINE.

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.*

De grâce, laissez-moi tranquille!
Contre vous n'est-il point d'asyle?
Adieu, Monsieur Gloriolet.
Où faut-il qu'on se réfugie?
La peste soit du Jodelet!

GLORIOLET.

Lisez du moins cette Élégie!

COLOMBINE.

Non, non, je ne veux rien lire, non!
Non, non, je ne veux rien lire!

GLORIOLET.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Pourquoi cette rigueur extrême !
Eh, lisez-là ! vous y verrez
Avec quelle ardeur je vous aime !

COLOMBINE.

Vainement vous persévérez.

GLORIOLET.

Vous la lirez ! vous la lirez !
Ou, je vous la lirai moi-même.
Écoutez bien, & m'admirez.

[*Il lit avec emphase, en la tenant par la main.*]

Effroyables rochers ! précipices affreux !
Déserts où j'ai poussé tant de cris douloureux !
O vous.....

COLOMBINE, *lui donnant un soufflet.*

Air : *Quand je bois de ce jus d'Octobre.*

Ton Élégie est importune :
Sur ce soufflet que tu reçois,
Vas en composer encore une :
Tu liras le tout à la fois.

GLORIOLET, *d'un air content & respectueux, faisant la révérence.*

Je vais obéir à vos loix.

SCÈNE XI.

COLOMBINE, L'ÂNE.

COLOMBINE, *n'ayant point encore vu l'Ane qui s'approche d'elle par derrière.*

Air : *O reguingué, ô lonlanla.*

Mon cher Arlequin, c'est pour toi,
Que je me suis fait une loi
De haïr tout ce que je voi !
Qu'on m'approuve, ou qu'on me condamne,
Je veux mourir veuve d'un âne.

Air : *De M. Labbé le Violoncelle.*

Mais, peut-être, qu'aujourd'hui,
Le drôle est tout plein de vie :
Quand je ne songe qu'à lui,
Peut-être, hélas ! il m'oublie !

ARLEQUIN [1].

Hin ! ha ! hon ! hin ! ha ! hon ! hin ! ha !

COLOMBINE *surprise, autant qu'effrayée, se retourne, & l'examinant :*

Air : *Des Pélerins.*

Que vois-je ! Je suis éperdue !
Hélas, mon Dieu !
Quel animal s'offre à ma vue !
Et dans quel lieu !
Ah ! toucherions-nous à la fin
De l'aventure ?
Seroit-ce mon pauvre Arlequin ?
Je vais en être sûre.

ARLEQUIN.

Hin ! ha ! hon ! hin ! ha ! hon !

COLOMBINE.

Voici l'occasion de me servir de cet anneau

---

1 Cet Arlequin avoit éminemment l'heureux talent de braire, avec une force & une vérité singulières. La confidence qu'il m'en avoit faite, ne contribua pas peu à me faire imaginer cette farce.

constellé, qui a la vertu de faire parler les bêtes, comme autrefois. [*Après le lui avoir mis dans l'oreille.*]

Air : *Vraiment, ma Commère, oui.*

Est-ce bien toi, mon ami ?

L'ÂNE.

Vraiment, ma Commère, oui.

COLOMBINE, *sautant de joie & l'embrassant :*

Ai-je été dans ta mémoire ?

L'ÂNE.

Vraiment, double chienne, voire;
Vraiment, ma douce amie, oui.

Air : *Quand le péril est agréable.*

J'ai maudit cent fois la Carogne,
Qui m'a fait un vilain baudet :
Moi, qui fus si beau, si bien fait!
Regarde la besogne.

Air : *Pour passer doucement la vie.*

De moi, que pouvois-tu pis faire ?
Conçois ma honte & mon dépit.

Depuis un an l'on m'entend braire :
Quelle voix pour un Bel-Esprit !
Me voilà, pour jamais, exclus de l'Açadémie !

COLOMBINE.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

Pardonne-moi, cher Amant,
Ma bêtise d'un moment !
Quand on te sangla,
La peur me troubla :
Le cœur de Colombine,
A bien souffert dès ce temps-là.

L'ÂNE.

Pas tant que mon échine, lon la,
Pas tant que mon échine.

Air : *Du Poulailler de Pontoise.*

Et jour & nuit je travaille,
Moi, qui suis né paresseux !
Le jour, une fois, ou deux,
Je mange, & quoi ? rien qui vaille :
Le joli ragoût, ma foi !
Des chardons & de la paille !

Le joli ragoût, ma foi!
Pour un gourmand tel que moi!

Air : *Tout le long de la rivière.*

La grande misère,
Mon plus grand chagrin,
Quand le chaud m'altère;
C'est qu'au lieu de vin,
Je bois de l'eau de rivière,
Lere, lon lanla,
Je bois de l'eau de rivière:
Le beau ratafia!

Air : *Dupont, mon ami.*

Moi, qu'au cabaret
L'on nommoit Grégoire!

COLOMBINE.

Laisse, mon Poulet,
Laisse ton histoire!

L'ÂNE.

Non, morbleu, je dirai tout:
Écoute-moi jusqu'au bout.

r: *L'amour me fait, lon, lanla, l'amour me fait mourir.*

Sous cette peau nouvelle,
Plus que sous l'autre encor,
A l'aspect d'une Belle,
Mes feux prennent l'essor.

mour me fait, lonlanla, l'amour me fait mourir.

Air: *Que je veux de mal à ma Mère.*

Pour le beau Sexe je suis tendre,
Autant, & plus qu'auparavant.
Mais en vain, pour me faire entendre
Je me suis essayé souvent:
Tel que je suis, comment,
Poliment,
Galamment,
Comment m'y prendre?
Tel que je suis, comment
Trousser un compliment?

Air: *Le grand Dieu Neptune est en colère.*

J'exprime alors ainsi mon martyre!
Ho, ho! tourelouribo! [*il brait.*]

Mais, j'ai beau dire, & redire,
Ho, ho, tourelouribo. [*il brait.*]
Qui diable pourroit traduire,
Ho, ho, ho, tourelouribo !

COLOMBINE, *rit à se tenir les côtés.*

L'ÂNE, *tristement.*

Air : *La Ceinture.*

Vous riez, quelle cruauté !

COLOMBINE.

A ton chant puis-je ne pas rire ?
Je lui dois ta fidélité.

L'ÂNE.

J'ai bien autre chose à te dire.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Près d'une ânesse, débridé,
Dans un beau pré je fus guidé,
Et laissé par mon Maître....

COLOMBINE, *d'un air inquiet.*

Eh bien ?

L'ANE.

Ce n'étoit pas pour paître,
Vous m'entendez bien.

COLOMBINE, *du ton de l'Opéra de Phaëton qu'on jouoit alors.*

Air : *Ah ! Phaëton, est-il possible !*

Ah ! l'animal ! est-il possible,
Qu'il ait été sensible,
Pour un autre que moi ! [*à l'âne.*]
Petit volage, est-il possible,
Que vous m'eussiez manqué de foi ?

L'ANE.

Air : *Non, non, il n'est point de si joli nom que celui de ma Nannette !*

Non, non !
Je fus sage, comme un Caton :
J'eus du respect pour ma race.
Non, non ! l'on ne verra jamais ânon,
Porter mes armes & mon nom.

Deux ânes dans la branche aînée des Arlequins ! Hélas ! ce n'est déjà que trop d'un, comme moi, pour son déshonneur.

COLOMBINE.

Prends-y garde : aujourd'hui, ni jamais, je n'entendrois raillerie là-dessus !

Air : *du Cap de Bonne-Espérance.*

Je serois inexorable,
Pour cette infidélité,
Si je t'en savois coupable !

L'ANE.

Non, je ne l'ai pas été.

COLOMBINE.

Quand je voudrai, je suis sûre
De te rendre ta figure.
Mais tu subirois le sort
D'un âne jusqu'à la mort.

L'ANE.

Air : *J'offre ici mon savoir faire.*

J'ai toujours été fidèle !

COLOMBINE.

Jure encor que tu le seras.

L'ANE.

Des bons maris, jusqu'au trépas,
Je jure d'être le modèle.

COLOMBINE.

Sois certain qu'au premier faux-pas,
Tout de nouveau je t'ensorcèle.

L'ANE.

Air : *Des fraises.*

J'ai trop durement vêcu,
Pour que je te chicane :
Et je suis bien convaincu,
Qu'il vaut mieux être un Cocu,
Qu'un âne, qu'un âne, qu'un âne.

COLOMBINE.

Retourne à l'écurie : je vais chercher ce qu'il faut pour te rendre ta première forme ; & je reprends mon anneau, crainte que tu n'ailles jaser mal-à-propos d'ici-là.

Air : *De M. Labbé.*

Et bientôt, tu changeras,
Si bien, de corps & d'organe ;
Qu'on ne s'appercevra pas,
Que jamais tu fus un âne.

[*L'âne, en s'en allant, se met à braire pour la dernière fois.*]

Je vais d'abord faire part de cette heureuse nouvelle à ma chère Maîtresse, & cueillir ensuite une rose au jardin.

Air : *Menuet d'Hésione.*

J'ai bien fait de lui faire apprendre
A porter de pesans fardeaux :
Par-là du moins je puis m'attendre,
Que le bonhomme aura bon dos.

SCÈNE XII.

COLOMBINE, PIERROT.

PIERROT.

Air : *Vous partez, belle Princesse.*

JE vous cherchois, ma Princesse !

COLOMBINE.

Mon Prince, il faut s'en aller :
Madame vient de m'appeler.
[*Elle s'en va.*]

PIERROT, *la poursuivant.*

Chère tigresse !
Je ne venois point vous parler
De ma tendresse.

SCÈNE XIII.

PIERROT.

L'ÂNE aussi-bien n'y est plus, & cela ne se croit pas, qu'on ne le voie.

Air : *Un sot qui veut faire l'habile.*

On dit qu'un Philosophe habile,
Mourut de rire, en voyant un baudet
Manger d'un air humble & tranquille,
Très-proprement des fruits sur un buffet.
Un Ane ivrogne, &, d'une adresse extrême,
Ici buvant à même,
Est bien plus bouffon :
En pouffer de rire, bon !
Mais, en crever, non.

SCÈNE XIV.

PIERROT, FRIPPE-SAUCE.

FRIPPE-SAUCE, *crie derrière le Théâtre.*

Air : *A boire! à boire! à boire!*

ARRÊTE! arrête! arrête!
Double chienne de bête. [*En entrant.*]

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Mais c'est en vain que j'ai couru!

PIERROT.

A qui diable en as-tu? [*bis.*]
Pourquoi te vois-je ainsi troublé!

FRIPPE-SAUCE.

Ouf! je suis essouflé! je suis tout essouflé!

Air : *Je ne suis pas si diable que je suis noir.*

Aussi, sur votre porte
Vous n'avez jamais l'œil.
Un gros chien nous emporte
Le cuisson de chevreuil...

PIERROT.

Dont on fit hier présent! Que je dois servir à dîner! Que dira notre Maître?

Quand

Quand il saura la chose,
Je prévois sa fureur.
Le maudit âne est cause
De ce malheur.

Hélas! c'est en courant avertir cette Fille, que j'ai, malheureusement, laissé tout ouvert! Je suis perdu! je suis enragé! Je donnerois ma vie pour un denier.

Air: *Frère André disoit à Grégoire.*

On va m'accabler de reproche!
Le désespoir vient me saisir.
Frippe-sauce, fais-moi plaisir:
Décroche la broche, & m'embroche!
Perce; perce, perce-moi tripe & boyau!
Traite-moi comme un aloyau,

FRIPPE-SAUCE.

Oh! mais, Monsieur l'Écuyer; c'est aussi se jeter au feu, & se donner au diable à trop bon marché.

Air: *Tu croyois en aimant Colette.*

Votre faute est trop peu de chose,
Pour ainsi vous désespérer.
L'âne, dites-vous, en est cause,
C'est à l'âne à la réparer.

SCENE XV.

PIERROT, FRIPPE-SAUCE, L'ANE, *qui vient à pas de loup, & qui, entendant parler de lui, les écoute sans en être vu.*

FRIPPE-SAUCE *continue, & change d'air.*

TURELUTUTU, dégaînons nos couteaux.

PIERROT.

Ane que tu es toi-même, que veux-tu que l'âne fasse à cela?

FRIPPE-SAUCE.

Air : *Une jeune Nonnette.*

Lui coupant une cuisse,
Rien n'est gâté.
J'en ferai bien l'office,
Sans vanité.
Puis vous en ferez un des plats
Des plus délicats :
Il est jeune & gras.
Ô gué lon la lanlere ! ô gué lon la.

PIERROT.

Air : *De Lonladerirette.*

Servir une cuisse d'ânon,
Pour un morceau de venaison !
Lonlanladerirette !
Tu n'as pas l'ombre de raison.

FRIPPE-SAUCE.

Eh, oui-dà ! pourquoi non ?

Air : *Ami, sans regretter Paris.*

Dans les Guinguettes, bien ou mal,
Sans cesse on accommode,
Et l'on fait manger du cheval,
Pour du bœuf à la mode.

Air : *Un Chanoine de l'Auxerrois.*

Ces Coquins, dans l'art des ragoûts,
En sauroient-ils plus long que nous ?

PIERROT.

C'est parler comme un livre.

FRIPPE-SAUCE.

Eh quoi, faut-il qu'un Marmiton
Vous fasse ainsi votre leçon,

Et vous apprenne à vivre ?
Çà piquons-nous d'un noble orgueil!
Allons changer l'âne en chevreuil.

PIERROT.

Et bon, bon, bon!
Le conseil est bon !
Parbleu, je le veux suivre.

Air : *Tu as le pied dans le margouillis.*

Allons, sans perdre un moment,
Lui couper, lui couper, lui couper la cuisse,
Allons, sans perdre un moment,
Lui couper la cuisse proprement.

[*Appercevant l'âne qui fuit.*]

Tiens, ne voilà-t-il pas mon drôle qui venoit voir s'il n'y avoit rien à frire pour lui ? Vas, vas, tu vas avoir ton compte ! Prenons le temps que Gloriolet assemble tout le monde, pour sa Pièce : personne ne nous verra.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un appartement.

PIERROT, FRIPPE-SAUCE.

PIERROT.

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Mais as-tu fureté par-tout ?

FRIPPE-SAUCE.

Cour & jardin.

PIERROT.

Je suis à bout !

FRIPPE-SAUCE.

Ma foi, j'en perds la tramontane !

PIERROT.

Quoi ! bien partout ?

FRIPPE-SAUCE.

De tout côté.

PIERROT.

Qu'est devenu ce maudit âne ?
Le Diable l'a-t-il emporté ?

FRIPPE-SAUCE.

Air : *Quand le péril est agréable.*

On vient !

PIERROT.

C'est le Seigneur Octave !
Sauvons-nous ! il aime le vin.
Suis-moi : peut-être le Coquin
Sera-t-il dans la cave !

SCÈNE II.

OCTAVE, ISABELLE, GLORIOLET.

GLORIOLET.

Air : *Adieu, Voisine.*

MON Ballet célèbre ce jour ;
C'est une belle estampe.
Je l'ai fait cette nuit. L'Amour
Mettoit l'huile à ma lampe.

OCTAVE.

Mais, ami, sur-tout qu'il soit court.
Ou je décampe.

GLORIOLET.

Air : *Je ne vous ai vu qu'un seul petit moment.*

Il ne durera qu'un seul petit moment;
Et vous serez tout je ne sais comment,
Je ne sais comment, je ne sais comment
Je ne sais comment vous le dire.

[*à Isabelle.*]

Air : *De la Ceinture.*

L'Hymen offre à l'esprit des fers;
Vous ne brûlez que d'un feu sage.

[*à tous.*]

Embrâsés du feu de mes vers,
Vous allez aimer à la rage.

Air : *Pour la Baronne.*

Et Colombine?

OCTAVE.

Cueille une rose en mon jardin.

GLORIOLET.

Viendra-t-elle ?

ISABELLE.

Oui, je m'imagine !

[*à part.*]

Ris bien ! ris bien ! pour toi sa main
Cueille une épine.

SCENE III.

DIVERTISSEMENT.

Le fond du Sallon s'ouvre, & représente un second Théâtre, dont le premier dès-lors n'est plus que l'Orchestre, où les trois Acteurs de la Scène précédente, s'asseyent comme spectateurs.

SCÈNE PREMIÈRE

DU DIVERTISSEMENT.

L'HYMEN, *après une grave symphonie, qui annonçoit sa venue, chante :*

Air *majestueux, composé par M.* VOISIN.

VENEZ Plaisirs, venez former ici les nœuds
D'une éternelle & douce chaîne :
Je vais, sous votre auspice heureux,
Unir Lysandre & Célimène.

GLORIOLET.

Vous remarquerez bien, Monsieur, que Lysandre, c'est vous ; & que Célimène, c'est Madame.

OCTAVE.

Madame & moi, nous avions l'esprit de nous en douter : mais qui est cette Femme-là qui chante ?

GLORIOLET.

Une Femme ! vous n'y pensez pas ! C'est un

Dieu. Vous prenez son manteau de cérémonie pour une robe : c'est l'Hymen.

OCTAVE.

Il a la voix bien claire, les dehors bien mesquins, bien plats : voilà un vilain Hymen.

GLORIOLET.

Le voilà comme la Mythologie, l'Ichonologie, & l'usage nous le représentent. Il a fallu m'y conformer. Poursuivez, Hymen : ferme.

L'HYMEN.

Air, *composé par M. VOISIN.*

Tendres cœurs, soumis à ma loi,
Chantez, célébrez tous ma gloire!
Le Dieu de Cythère, sans moi,
Souvent n'auroit pas la victoire.

CHŒUR DE JEUNES MARIÉS.

Du charmant Hymen aujourd'hui
Chantons, célébrons la victoire :
Le Dieu de Cythère, sans lui,
Souvent n'auroit pas la victoire.

L'HYMEN.

Je vois à mon char attaché
Des Dieux le Monarque suprême;
Et, pour obtenir sa Psyché,
Cupidon m'implora lui-même.

LE CHŒUR.

On voit à son char attaché,
Des Dieux le Monarque suprême;
Et, pour obtenir sa Psyché,
Cupidon l'implora lui-même.

L'HYMEN.

Venez, Plaisirs; venez former ici les nœuds
D'une éternelle & douce chaîne:
Je vais, sous votre auspice heureux,
Unir Lysandre & Célimène.

GLORIOLET.

Eh bien, Monsieur, est-ce là du grand?

OCTAVE.

Du grand, tant que vous voudrez, Monsieur Gloriolet: mais, ne vous en déplaise, qui commence d'être aussi bien ennuyeux.

GLORIOLET.

Songez donc au caractère du personnage: c'est l'Hymen. Patience! ce qui suit sera moins sérieux.

SCENE II

DU DIVERTISSEMENT.

L'HYMEN, sa SUITE; un SURVENANT.

LE SURVENANT.

Air: *Ce n'est point par effort qu'on aime.*

SEIGNEUR, un petit personnage,
Veut, malgré tous, entrer céans;
A votre porte il fait tapage,
Il insulte, & bat tous vos gens.

L'HYMEN.

C'est l'Amour: donnez-lui passage.
Ouvrez vîte les deux battans.

Air: *Des fraises.*

Je l'oubliois, en effet;
J'étois fou: comment diantre!
De ma classe il est préfet;
Rien ici ne sera fait,
S'il n'entre, s'il n'entre, s'il n'entre.

SCÈNE III

DU DIVERTISSEMENT.

L'AMOUR, L'HYMEN & sa SUITE.

L'AMOUR.

Air connu.

CAMARADE,
Prends bien garde
De faire ici le Seigneur !
Je veux bien, entr'autres choses,
Que de la main tu disposes :
Mais ne touche pas au cœur.

L'HYMEN.

Air : *Des Rats.*

Bientôt j'appréhende,
Que par ton moyen,
On ne me défende,
De toucher à rien !

L'AMOUR.

Eh bien, partageons en bons frères:
Touche la dot & les écus!
Mais pour le surplus,
Crois que tu n'y toucheras guères!
Mais pour le surplus,
Tu n'y toucheras presque plus!

OCTAVE.

Mais, Monsieur le Poëte, vous m'annoncez-là de jolies choses, par la bouche de l'Amour.

GLORIOLET.

Voilà les Parterres; interrompant toujours Paix là! paix! On en est à la péripétie. Hymen, à vous. Courage!

L'HYMEN.

Air: *On n'aime point dans nos forêts.*

Pour un époux de la Raison [1],
C'est n'être guère raisonnable.

1 On jouoit, dans ce temps-là, avec un succès étonnant, une Comédie de l'Abbé Pélegrin, à l'usage des François, intitulée: *Le Nouveau Monde*, ou *Mariage de l'Amour avec la Raison.*

L'AMOUR.

Qui moi, l'époux de ce dragon!
Ce Vaudeville est une fable.
Le vrai, c'est que dans mes États,
Elle engendre bien des débats.

L'HYMEN.

Air: *Pour passer doucement la vie.*

Ajustons-nous à l'avantage
Et de tes États, & des miens.
Des miens chasse le cocuage;
La raison sortira des tiens.

Air: *Quand le péril est agréable.*

Je l'épouserai, Camarade,
Elle est grave, & moi sérieux:
Ensemble nous irons des mieux.

L'AMOUR.

Ah! la belle accolade!

Air: *Ah! que la paresseuse Automne.*

Ton offre me plaît & m'oblige:
Faisons tous deux ce beau coup-là
Ce sera le plus grand prodige
Que jamais au monde on verra.

SCÈNE IV

DU DIVERTISSEMENT.

L'HYMEN, L'AMOUR, LE COCUAGE, *se présentant tout-à-coup, & sortant de dessous la trape, un bois de cerf à la main, qui lui sert de sceptre.*

L'HYMEN.

QUE vois-je! ici le Cocuage!
Par où l'insolent jusqu'à nous
A-t-il pu se faire un passage?

LE COCUAGE.

Oh! j'ai tous les passe-par-tous.

OCTAVE.

Mais, Monsieur, êtes-vous fou, d'amener dès aujourd'hui ce Personnage-là sous mes yeux?

GLORIOLET.

Oh! que les Auteurs ont à souffrir! Patience! patience! vous dis-je. [*à l'Acteur.*] Marchez, Cocuage!

LE COCUAGE.

Air : *Prêtez-moi, jeunette Bergère.*

Je suis un bon Compère:
Laquais & Financier;
Magistrat, Militaire,
Abbé, Palefrenier;
[*se tournant vers Isabelle.*]
Prête-moi, jeunette Bergère,
Prête-moi ton panier.

OCTAVE, *se levant en fureur, & pourtant à part.*

Il me prend envie de jeter les Acteurs & l'Auteur par les fenêtres.

GLORIOLET, *le faisant rasseoir.*

Vous auriez raison, si l'Hymen ne disoit pas ce qui suit. [*à l'Acteur.*] Allons donc, Hymen, vîte! sur l'air de flon, flon.

L'HYMEN.

Ah! quelle injure atroce!
Que venez-vous, Frippon,
Un premier jour de noce,
Faire en cette maison?

OCTAVE.

J'en dis autant.

LE COCUAGE.

Flon, flon, la rira dondaine; flon, flon, larira dondon.

OCTAVE.

Mais, cela prend beau train : cela durera-t-il?

GLORIOLET.

Nenni, nenni! l'Amour va bien le faire taire.

L'AMOUR.

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Pour le lendemain, passe encore!
Mais le jour même!

LE COCUAGE.

Ah! la pécore!
L'Hymen & moi, sommes connus.
Quelle ignorance est donc la vôtre?
Tous deux, nous ne nous quittons plus;
Et toujours qui voit l'un, voit l'autre.

L'AMOUR.

Air : *La jeune Isabelle.*

Oh bien, je vous prie
De sortir d'ici.

Désormais je lie
Avec ce Dieu-ci.
Notre paix est faite.

LE COCUAGE.

L'accord est nouveau :

L'AMOUR.

Et votre retraite
En sera le sceau.

LE COCUAGE.

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*

A qui crois-tu parler,
Pour m'oser parler en maître ?
A qui crois-tu parler,
Pour oser m'exiler ?

L'AMOUR.

Quoi ! peux-tu me méconnoître ?
Quoi ! n'es-tu pas mon vassal ?
Et ne dois-tu pas l'être ?

LE COCUAGE.

Le plaisant animal !

L'AMOUR.

Air : *Lanturelu.*

Ah ! quelle impudence !

LE COCUAGE.

Je me ris de toi.

L'AMOUR.

Quoi ! sans ma puissance,
Sans mes feux, sans moi,
Sans mon assistance,
Tu pourrois faire un cocu ?

LE COCUAGE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu !

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Oh ! ce n'est plus comme autrefois !
Ami, dans mes exploits *bis.*
Tu n'es à présent, pour ta part,
Que pour un demi-quart. *bis.*

Air : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.*

Quand une femme quitte
Un mari sans froideur,

Jeune, & plein de mérite,
Pour un vieil agioteur,
De grâce, est-ce à toi, dî,
Mon ami,
Que j'en dois le grand-merci ?

Air : *Comme un Coucou que l'Amour presse.*

Plutus a dérobé tes charmes :
La fameuse rue Quincampois,
En un an m'a plus fourni d'armes,
Qu'en mille n'eût fait ton carquois.

Air : *Dondaine, dondaine.*

On court au plus pécunieux, *bis.*
Et non pas au plus amoureux.

L'AMOUR.

Le traître ! le traître !
Voyons qui de nous deux
Sera le maître.

GRAND AIR, *avec des Accompagnemens, composé par* M. VOISIN.

Volez, volez, Amours, à tire d'aile !
Venez, accourez tous, pour venger votre Roi !

Fondez sur un rebelle,
Qui s'ose attaquer à moi !
Volez, volez, Amours, volez à tire-d'aile !

[*L'Orchestre annonce la descente des Amours.*]

GLORIOLET, *à Octave & à Isabelle.*

Voici un joli coup de théâtre : cela sera gracieux & galant. Regardez bien.

SCÈNE IV.

LES ACTEURS *de la Scène précédente, &* l'ANE *dans la Machine, partie au coup de sifflet. Le petit Garçon qui représentoit l'Amour, s'enfuit.*

OCTAVE.

L'AMOUR qui s'enfuit, l'Hymen & le Cocuage qui restent en scène avec un âne ! Monsieur Gloriolet, vous me ferez passer cela pour du gracieux & du galant ?

GLORIOLET, *transporté de fureur, & s'arrachant les cheveux.*

Ah, le chien ! Holà, Décorateur !

LE DÉCORATEUR, *arrivant tout éperdu.*

Arrachons-nous, vous, les cheveux, & moi la barbe, tant que nous voudrons; ma foi, Messieurs, vous me voyez aussi stupéfait, & plus fâché que vous.

GLORIOLET.

Plus fâché que moi! Comment, malheureux! un âne, à la place d'une troupe d'Amours?

LE DÉCORATEUR.

Que puis-je vous dire? Je tenois trois ou quatre petits drôles, tout prêts à placer dans cette machine, quand ce maudit âne, au grand galop, poursuivi d'un Cuisinier, le tranche-lard à la main, s'est venu jeter dans notre machine, qui a parti sur le champ; & vous me voyez aussi surpris, & aussi sot que vous.

GLORIOLET.

Ah! le joli dénouement de perdu! Le Cocuage étoit chassé par les Amours, qui restoient avec l'Hymen; & l'allégorie finissoit par le mariage de l'Hymen avec la Raison; présage heureux de vos amours & de votre union.

Air : *De M. Labbé.*

Si cet Ane n'eût gâté
Ma petite Comédie,
Elle vous eût enchanté,
Elle vous eût enchanté,
Vous l'eussiez applaudie.

L'ANE *se mettant à braire.*

Han, hin, hon! hin, han, hon!

OCTAVE.

Même air.

A ce cri, je vous en crois :
Oui, Monsieur, je vous l'avoue,
N'a pas qui veut cette voix.
[*Flattant l'âne.*]
Reprends ton chant, je le loue.

L'ANE, *plus fort que jamais.*

Han, hin, hon! hin, han, hon!

SCÈNE V.

LES ACTEURS *de la Scène précédente*, LE CUISINIER.

Le Cuisinier veut tuer l'Ane, qui s'enfuit entre les deux jambes de Gloriolet.

OCTAVE.

Air : *Passant par la cuisine.*

QUE t'a donc fait, Pierrot,
Cette Bête effrayée,
Qu'on nous a de là-haut,
Tout-à-l'heure envoyée ?

PIERROT.

Monsieur, j'avois raison;
C'est un frippon, c'est un glouton :
Le drôle
Boit, mange tout,
Fouille par-tout;
Je n'ai rien qu'il ne vole.

GLORIOLET.

Il parle d'un âne, comme d'un chat.

OCTAVE.

Air : *Robin turelurelure.*

Que me dis-tu là, Pierrot?

PIERROT.

La vérité toute pure.
Il boit le vin dans le pot.

GLORIOLET.

Turelure,

PIERROT.

Tout comme une créature.

GLORIOLET.

Robin turelurelure.

OCTAVE.

Air connu.

Qu'on apporte bouteille!
Je veux faire l'essai
D'une si plaisante merveille.

[*On va la chercher.*]

PIERROT.

Vous verrez que je vous dis vrai.

OCTAVE.

Je serois bien fâché que tu l'eusses tué pour cela.

PIERROT.

Je n'aurois fait qu'en rire, sans la perte de votre cuisson de chevreuil qu'il m'a emporté.

Air : *Ho, ho, tourelouribo.*

Ce dernier coup là qu'il vient de faire...

L'ANE, *secouant très-fort les oreilles.*

OCTAVE.

Ho, ho, tourelouribo !

PIERROT.

M'a mis en telle colère...

OCTAVE.

Ho, ho, tourelouribo !

PIERROT.

Que je voulois m'en défaire.

OCTAVE.

Ho, ho, ho, tourelouribo !

A ces cris, & au mouvement de ses oreilles, il me semble que le pauvre animal ne convient pas du fait.

PIERROT *prenant la bouteille qu'on apporte, & la présentant à l'âne.*

Air : *de M.* LABBÉ.

[*à Octave.*]

Connoissez la vérité.

[*à l'Ane.*]

Prenez cela, je vous prie ;
Et buvez à la santé
De toute la Compagnie.

L'ANE *prend la bouteille, & brait :* Hin, han, hon, &c. *Ensuite il boit à même.*

PIERROT, *pendant qu'il boit.*

Air : *Mirlababibobette.*

A boire il n'est pas apprenti :
Mirlababibobette, ai-je menti ?
Mirlababibobi, serrelababibobo, mirlababobinette,
Serrelababobina,
On me croira.

ISABELLE.

On va voir des gens bien autrement étonnés, quand Colombine viendra.

OCTAVE.

Air : *Je passe la nuit & le jour.*

Cet âne est d'une rareté
De plus grand prix que l'on ne pense.
Dis-moi : combien t'a-t-il couté ?

PIERROT.

Vous le verrez sur ma dépense ;
Fort peu de chose.

OCTAVE.

Mais encor ?

PIERROT.

Plus qu'il ne vaut ; deux pièces d'or.
Deux pièces d'or.

OCTAVE.

Deux pièces d'or ?

PERROT.

Oui, vous dis-je, deux pièces d'or.

L'ANE *couche une oreille à plat, & dresse extraordinairement l'autre.*

ISABELLE.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine.*

Ah! je l'entends à merveille!
Pour le coup, il dit que non.
Et cette indiscrette oreille
Te dénonce un peu fripon.

Air : *Hélas ! c'est bien sa faute.*

L'âne pourroit un jour parler :
Crois-moi ; songe à ne rien celer.

PIERROT.

Je confesse ma faute !

[*à part.*]

Maudit âne ! il t'en va couter
Dès ce soir une côte, lonla ;
Dès ce soir une côte !

OCTAVE.

Vas, vas, je te pardonne, en faveur d'un si bon achat.

Air : *Joconde.*

J'ordonne, pour tout châtiment,
Qu'à la cuisine il vive :
Qu'au marché très-exactement,
Tous les jours il te suive :
Qu'au retour, il ait à son gré,
De quoi manger & boire.
Il y sera, quand je lirai
Désormais ton Mémoire.

GLORIOLET.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Que de ces Coquins gros & gras,
On mettroit à la porte,
Si l'on avoit mis sur leurs pas
Un Ane de la sorte !

SCENE VI & *dernière.*

LES ACTEURS *de la Scène précédente,* COLOMBINE.

COLOMBINE, *tenant une belle rose à la main.*

Air : *Blaise revenant des champs, tout dandinant.*

MESSIEURS, d'où vient que voilà
Cet Ane là, cet Ane là ?
Est-ce qu'à ma place il a
Voulu de Madame
Voir l'Épithalame ?

GLORIOLET.

La belle Colombine aime à badiner : mon Dieu, non ! l'Ane, & moi, n'avions pas envie de rire, quand il est venu ici.

Suite de l'air.

C'étoit pour se dégager
D'un grand danger ! d'un grand danger !
Pierrot vouloit l'égorger.

COLOMBINE

COLOMBINE, *en fureur, sautant à la gorge de Pierrot.*

Comment, traître, tu voulois l'égorger ?

GLORIOLET, *à Pierrot.*

Tu voulois, perfide,
Être un fratricide !

ISABELLE.

Air : *J'en ferai la folie.*

Colombine, ce jour même
Où l'on me marie,
Prends celui que ton cœur aime ;
C'est moi qui t'en prie :
Choisis tout-à-l'heure un mari.

COLOMBINE, *gaiement.*

Landerirette ! landeriri !
J'en ferai la folie aussi, j'en ferai la folie.

Même air.

Celui dont mon cœur approuve
L'amoureuse envie,
Justement ici se trouve ;
Et quoiqu'on en rie,

Qu'on en dise ce qu'on voudra,
Je veux, j'aurai ce garçon-là.

PIERROT, *prenant cela pour lui.*

C'n'est pas une folie, ma Mie, c'n'est pas une folie.

Air : *Nanon dormoit.*

Vous me causez
Un transport de tendresse ;
Vous m'arrosez
D'un coulis d'alégresse ;
Petit pot à cornichons,
Allons, allons, te donner un couvercle, allons !

COLOMBINE.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Patience ! que savez-vous ?
Monsieur Pierrot, tout doux. *bis.*
Vous n'êtes pas mon seul galant,
J'ai plus d'un postulant. *bis.*

GLORIOLET, *prenant le change à son tour.*

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

[*à part.*]

C'est à moi qu'elle en veut ! parbleu,
Elle avoit bien caché son jeu.

Ma main n'étoit pas pour la sienne;
Mais, n'importe, elle me chérit;
Elle est belle, & vaut une Reine,
Dès qu'elle aime le bel-esprit.

COLOMBINE, *levant la rose entre deux.*

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

Voici la pomme d'or qui va
Terminer toute concurrence :
Je suis à celui qui l'aura ;
Et je veux que tous deux d'avance,
Vous consentiez à son bonheur.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

De tout mon cœur ! de tout mon cœur !

COLOMBINE.

Air : *de M. LABBÉ.*

Vous allez savoir enfin,
Le choix que je me propose.

[*Allant à l'âne, & lui mettant la rose dans la bouche.*]

Reçois, mon cher Arlequin,
Ma main, mon cœur, & la rose.

ARLEQUIN, *se levant en pied, & poursuivant Gloriolet à coups de batte.*

Han, hin, han, hon ; hin, han hon, &c.

Air : *Flon, flon, larira dondaine.*

Et toi, dont la malice
Vouloit, maître Frippon,
Servir ici ma cuisse
Pour de la vénaison ;
Flon, flon, larira dondaine ;
Flon, flon, larira dondon.

OCTAVE.

Qui se tomberoit des nues ? Comment, Madame ! & vous ne paroissez pas seulement surprise ! Que veut dire ceci ?

ISABELLE.

Colombine m'a mise au fait ; qu'elle vous y mette.

COLOMBINE.

Air : *Talaleri, talaleri, &c.*

Dans une Ville de l'Épire,
En Thessalie, un beau matin...
Cela seroit trop long à dire :
Remettons l'histoire à demain :
Commençons par danser & rire.
Talaleri, talaleri, talalerire !

FIN.

LA ROSE,

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE,

AVEC UN PROLOGUE.

AVERTISSEMENT.

CETTE PIÈCE, quoique revêtue de l'Approbation du Censeur, essuya néanmoins beaucoup de difficultés, lorsqu'il fut question de la jouer. Les ennemis de l'Opéra-Comique firent tous leurs efforts pour en empêcher la représentation. PIRON trouva le moyen de lever les obstacles, en adressant la Requête suivante à M. le Comte DE MAUREPAS.

MONSEIGNEUR,

SANS autre appui qu'une parfaite confiance en votre pouvoir & en votre bonté, j'ose recommander à votre protection UNE ROSE qu'on veut empêcher d'éclore. Le désespoir des pauvres Entrepreneurs de l'Opéra-Comique, me force à prendre cette liberté. On vient de leur défendre la représentation de cette Pièce, au moment que votre départ les empêche d'être à vos pieds, & que la longueur & les grands frais des préparatifs ont achevé de les conduire à l'extrémité. Ils

avoient tout fait, dans l'espérance que votre indulgence & votre autorité les mettroient à l'abri de la persécution.

Votre Nom, MONSEIGNEUR, les conduit à la mort. Ainsi j'ose avancer que vous leur devez compassion, d'autant plus qu'on ne s'avise pas d'implorer ici votre appui, en faveur du scandale & de la licence. Un Abbé, commis à l'examen des Pièces, qui se conforme aux scrupules & à la rigidité de la Police, envoya LA ROSE à M. Hérault, avec son approbation, & sans avoir fait aucune rature. Il y a plus, MONSEIGNEUR; j'ai lu LA ROSE dans une Compagnie où il y avoit deux Evêques sexagénaires, & quelques Dames qui en sont déjà aux Directeurs. L'Ouvrage trouva grâce devant leurs yeux. Ils n'y ont voulu voir que ce que j'y montre. Les mots *Rose*, *Rosier*, *Houlette & Jardin*, leur ont bien fait penser quelque petite chose; mais ils convinrent tous, comme a fait l'Examinateur, que le voile de l'Allégorie étoit si heureusement tissu, qu'il n'y avoit pas le plus petit trou, par où l'on pût voir la nudité.

M. Hérault veut toujours être derrière le rideau, sans vouloir imaginer que ce rideau sera bien plus devant les yeux des Spectateurs, qu'il ne peut être dans l'idée des Lecteurs. Mon Théâtre représente un Jardin, au milieu duquel est un Rosier. La Rose éclate au-dessus de ce Rosier, & frappe les yeux des Spectateurs.

Tout cela répand une innocence continuelle sur tout ce qui se dit. Des Bergers se disputent, comme une faveur innocente, un Bouquet offert par la plus jolie Bergère du Hameau, lieux communs des niaiseries Pastorales. Je vous supplie très-humblement, MONSEIGNEUR, de vouloir bien donner des ordres plus doux que ceux de M. Hérault.

Sapè, premente Deo, fert Deus alter opem.

Un grand Roi, Très-Chrétien, ne dédaigna pas de secourir Molière dans un pareil cas, à l'occasion du *Tartuffe*; & cependant la même différence, qui se trouve à mon désavantage entre les deux Auteurs, se trouve à mon avantage entre les matières & les conséquences des deux Pièces.

Cette Lettre eut tout le succès qu'en espéroit Piron, & la Pièce fut représentée le 5 Mars 1744, avec les plus grands applaudissemens.

PERSONNAGES

DU PROLOGUE.

L'AMOUR.

MERCURE.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente un Bosquet, où l'on voit, dans l'éloignement, une partie d'un Temple consacré à l'Hymen.

L'AMOUR, MERCURE, *tenant l'Amour par la main.*

L'AMOUR.

Air : *Fanfare de Choisy.*

ÇA, vîte, faisons fracas ;
Rien n'arrête ici mes pas.

MERCURE, *à demi-voix.*

Point de bruit ; parle plus bas :
A quoi servent ces éclats ?

L'AMOUR.

Qu'aux premiers sons de ma voix,
Tout reconnoisse mes droits ;
Qu'Hymen réduit aux abois,
Lui-même annonce mes loix.

MERCURE *à demi-voix.*

Quoi ! ne pourras-tu jamais
Taire aucun de tes projets ?

A peine sommes-nous entrés sur les terres de l'Hymen ! craignons d'être découverts.

Air : *Il sommeille.*

L'Hymen s'alarme au moindre bruit.

L'AMOUR.

Bon, bon, pendant toute la nuit,
Il sommeille.
Devant ses yeux, sous son rideau,
J'ai cent fois passé mon flambeau ;
Rien ne l'éveille.

MERCURE.

Ne nous y fions pas. Malgré ce calme apparent, tout est ici dans la défiance ; & déjà nous aurions été surpris, si je n'avois pas assoupi la Médisance & la Jalousie, à qui l'Hymen a confié cette Isle.

L'AMOUR.

Ah ! mon cher Mercure ! que je t'ai d'obligation ! tes soins assurent ma vengeance.

Air : *Des Billets doux.*

L'Hymen a méprisé mes loix;
Je ne suis plus, comme autrefois,
Admis à ses mystères.
Oui, pour m'en venger, à mon tour,
Je m'amuserai tout le jour
A chasser sur ses terres.

MERCURE.

L'occasion est favorable. Nous entrons dans la saison, où, pour sortir de l'enfance, les Bergères de ce Hameau sont obligées d'offrir à l'Hymen les premières fleurs & les premiers fruits qui croissent dans leurs jardins, pour qu'il en dispose à son gré.

L'AMOUR.

Je sais qu'il attend ce tribut, pour renouveler sa couronne, qui, sans doute, est bien fannée, depuis qu'il a négligé mes secours.

Air : *Vénus nous traite en rivales.*

Chez lui, le jour de sa fête,
Je faisois tous les honneurs;
Ma main couronnoit sa tête
Des plus agréables fleurs.

Nous vivions comme bons frères ;
Même gîte pour tous deux ;
Ses chaînes étoient légères,
J'en assortissois les nœuds.

MERCURE, *sur la reprise de l'air précedent.*

A faire mauvais ménage,
Vous avez perdu tous deux :
L'Amour en étoit plus sage,
Et l'Hymen bien plus heureux.

L'AMOUR.

Il a perdu plus que moi. Mais c'est trop nous amuser ; l'Aurore va paroître. Allons, Mercure, courons dérober les premières fleurs qu'elle fera éclore.

MERCURE.

Air : *Laire la, laire, lanlaire.*

Qui veut trop faire ne fait rien.

L'AMOUR.

Tout dort ici ; par ton moyen
Sans crainte nous pouvons tout faire.

MERCURE.

Laire la, laire, lanlaire,
Laire la
Ah nenni-dà.

Les Bergères qui cultivent ces fleurs, n'ont-elles pas leurs Mères, dont il faut sur-tout tromper la vigilance ?

L'AMOUR.

Mais quel droit ont les Mères sur ces fleurs?

MERCURE.

Quel droit ? Une Fille n'a rien ici qui ne soit à sa Mère.

L'AMOUR.

Quelle tyrannie !

Air : *Des Triolets.*

Cette loi là n'est nulle part,
Dans mon Digeste de Cythère :
Dans les préceptes de mon art,
Cette loi là n'est nulle part.
Chacun est libre à tout égard,
Mari, Femme, Fillette & Mère:

Tous ont leur petit fait à part,
Dans la Coutume de Cythère.

MERCURE.

Oh! cette Coutume n'a pas lieu dans un Pays où l'Hymen a ses droits à conserver.

L'AMOUR.

Il faudra l'y établir; & je prétends accoutumer les jeunes Bergères à en disposer à leur gré, sans consulter ni l'Hymen, ni leurs Mères.

MERCURE.

Pour y réussir, il faut user d'artifice. De mon côté, je n'épargnerai rien; éloquence, argent, j'employerai tout. Toi, si tu veux m'en croire:

Air: *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Quitte ton arc & ton carquois;
D'un simple enfant prends l'apparence:
Pour faire triompher tes loix,
Il faut déguiser ta puissance.

L'AMOUR,

L'AMOUR.

C'est bien dit : Nous réussirons, où j'y perdrai nes traits.

MERCURE.

Et moi, ma Réthorique.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES.

SYLVIE, *Bergère de vingt ans.*

ROSETTE, *jeune Fille de douze ans.*

LA MÈRE *de Rozette.*

COLIN, *Valet, Paysan.*

L'AMOUR, *Enfant de huit à neuf ans.*

L'HYMEN, Homme fait.

UN BERGER, *bel-Esprit, Arlequin.*

UN VIEILLARD, *très-richement habillé.*

UN JEUNE BERGER *aimable.*

Troupe de BERGERS & de BERGÈRES.

La Scène est devant la porte du Jardin de Rosette.

LA ROSE,

OPÉRA-COMIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente, dans le fond, un Jardin, fermé d'une porte grillée; on voit à travers les grilles, un Rosier, au-dessus duquel paroît une belle Rose épanouie. Deux Figures, représentant la Jalousie & la Médisance, sont peintes à chaque côté de la porte du Jardin, comme deux gardiennes qui veillent à la conservation de la Rose.

SYLVIE, *seule.*

Air *Composé par M.* RAMEAU.

LE jour ne luit qu'à peine encore:
Qui me réveille, hélas! dans ce charmant séjour?
Sont-ce les rayons de l'Aurore?
Ou sont-ce les traits de l'Amour?

Ah ! dans cette saison nouvelle,
Que le cœur est peu fait pour un triste repos !
Et que, sur ces riants côteaux,
Un Berger souvent nous rappelle,
Plus que le soin de nos troupeaux !
Le jour ne luit qu'à peine encore :
Qui me réveille, hélas ! dans ce charmant séjour ?
Sont-ce les rayons de l'Aurore ?
Ou sont-ce les traits de l'Amour ?

Il s'élève un ramage d'oiseaux, & l'on entend, entr'autres, celui du Rossignol.

SCÈNE II.

SYLVIE, ROSETTE.

ROSETTE, *se croyant seule.*

Air : *Une jeune Nonnette en s'éveillant.*

QUE votre voix est tendre !
Petits oiseaux !
Que j'aime à vous entendre
Sous ces ormeaux ;

Je ne sais quoi de fretillant,
En vous écoutant,
Me palpite là.
[*Se mettant la main sur le cœur.*]
O gué, lon-la, lan-lere,
O gué lon-la.

SYLVIE, *d'un air dédaigneux.*

Air : *Gnia pas de mal à ça.*

Comme cela cause!
A l'âge qu'elle a,
Sentir quelque chose
Frétiller déjà!
[*Aigrement.*]
Tenez?

ROSETTE.

Gnia pas d'mal à ça;
Gnia pas d'mal à ça.

Air, *Menuet d'Hésione.*

Quoi donc levée avec l'Aurore!
Chère Sylvie, en bonne-foi;
Je n'ai cru d'éveillés encore
Que les petits oiseaux & moi.

SYLVIE.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Rosette, si bien habillée,
Pour un jeune cœur sans souci,
Me paroît elle-même ici
De bonne heure éveillée.

Air : *Gardez vos moutons, lirette, liron.*

Cela me convient bien à moi.

ROSETTE.

Pourquoi pas à Rosette ?

SYLVIE.

C'est que ce n'est pas son emploi
De mener sur l'herbette,
Paître les moutons,
Lirette, liron,
Liron, liron, lirette.

ROSETTE, *d'un petit air fin, le doigt index sur le nez.*

Hom !

Air : *Ramonez-ci, ramonez-là.*

Autre chose qui t'éveille,
Te met la puce à l'oreille !

Ah ! tu soupires tout bas !
Contez-nous-ci, contez-nous-çà, la, la, la,
Et nous ne le redirons pas.

SYLVIE, *dédaigneusement.*

Air : *Belle, Brunne.*

L'Innocente,
L'Innocente,
A votre âge il vous sied peu
D'être ici ma confidente.
L'Innocente,
L'Innocente !

ROSETTE.

Patience,
Patience !
Le monde n'aura plus lieu
De m'accuser d'innocence :
Patience,
Patience !

Air : *Une Perruquière, derrière S. Merry.*

A treize ans je pense,
N'être plus enfant :

Déjà je commence
D'avoir du tourlourirette,
D'avoir du lonladerirette,
[*Se touchant au front.*]
Du raisonnement.

SYLVIE.

Air : *Hélas! la pauvre Fille, elle a le mal de tout.*

Hélas! ma pauvre Fille!
Vas, tu n'as rien du tout!

Air : *Les Filles de Nanterre.*

Prends, petite Mazette,
Prends soin de ce jardin!
Voilà ton amusette:
Tu jaseras demain.

ROSETTE.

Air : *Gardez vos moutons.*

Oh, je suis lasse de garder
Toujours la maisonnette:
Il est temps de me hasarder.
J'irai bientôt seulette
Garder les moutons....

SYLVIE.

Le bel avorton
Pour porter la houlette !

Air : *Menuet d'Hésione.*

Il faut être une fille faite.

ROSETTE.

Suis-je donc moins faite que toi?

SYLVIE.

Et plus d'une fois, ma poulette,
Avoir vu le loup comme moi.

ROSETTE, *d'un air gai & déterminé.*

Air : *Et frou, frou, frou ; & glou, glou, glou.*

A toutes choses vraiment, *bis.*
Il est un commencement ; *bis.*
Et gué, gué, gué ; & frou, frou, frou.
J'ai bon courage !
Je n'aurai pas peur du loup,
Je suis forte à mon âge.

SYLVIE.

Air : *Je ne suis pas si diable que je suis noir.*

Petite téméraire.

ROSETTE.

Bon, le monde se plaît
Presque toujours à faire
Le loup plus gros qu'il n'est.

SYLVIE.

C'est un monstre effroyable!

ROSETTE.

Si ce n'est un loup gris;
Ce loup n'est pas si diable
Que tu le dis.

Laisse le venir seulement, tu verras si je t'appelle à mon secours.

SYLVIE.

Et quand crois-tu entrer en ménage, & te faire des nôtres?

ROSETTE.

Aujourd'hui.

SYLVIE.

Aujourd'hui?

ROSETTE.

Pas plus tard qu'aujourd'hui.

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Pour me donner, belle Sylvie,
Mouton, houlette, & bergerie,
L'on n'attendoit que le printemps;
Et pas plus loin qu'hier encore,
L'on me promit la clef des champs
Dès qu'on verroit la Rose éclore.

Air : *Lanturelu.*

Je suis matineuse :
Et j'ai ce matin,
Été curieuse
De voir au jardin,
J'ai vu....

SYLVIE.

Quoi, Morveuse
Quoi ?

ROSETTE.

Que le terme est échu :

SYLVIE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

ROSETTE.

Air : *Dans le bel âge. Rondeau.*

J'ai vu la Rose,
Qui, tout nouvellement,
Étoit éclose.
J'ai réveillé Maman.
Venez ! voici le temps,
Ma Mère que j'attends :
Levez-vous, & pour cause !
Vîte la clef des champs ;
J'ai vu la Rose.

Et comme on n'est encore qu'aux premiers jours du printemps, & que cette Rose est un peu prématurée, elle ne m'en croit pas ; mais elle va la voir.

SYLVIE.

De l'humeur dont je te vois, Rosette, il faudra que ta mère se lève de bon matin, si elle ne veut pas trouver déjà la fleur moissonnée. Le desir d'être des nôtres, te la fera troquer contre la houlette du premier Pasteur qui s'offrira.

ROSETTE.

Oh, pour cela, oui.

Air : *Adieu, paniers.*

Contre les premières fleurettes
Je suis prête d'en faire un troc,
Si ma Mère tarde un peu trop;
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Vas prevenir, ma Chère,
Les Bergers d'alentour,
De la jeune Bergère,
Qu'on installe en ce jour.
Dis, pour sa bien-venue,
Qu'au plus joli Pasteur,
Rosette est résolue
De donner cette fleur.

SYLVIE.

Air : *Du chaos.*

Eh, crois-moi, vas, laisse faire
L'Amour, ce petit finet, et, et, et, et, et, et,
Sur la Rose printannière

Il n'a que trop l'œil au guet, et, et, et,
Et, dans un moment, je gage
Qu'on va tout mettre au pillage,
Dans ton joli joliet,
Qu'on va tout mettre au pillage,
Dans ton joli jardinet.

Mais, quand tu parles de choisir le plus joli Berger, sais-tu ce que c'est qu'un joli homme? As-tu des yeux pour en juger?

Air : *Ah, vraiment! je m'y connois bien.*

Tu devrois, pour un choix si rare,
T'en remettre à mon goût.

ROSETTE.

Tarare.
Je ne m'en remettrai qu'au mien;
Ah, vraiment! je m'y connois bien.

Voici ma Mère qui vient voir la Rose. Adieu. Laisse-nous.

SYLVIE.

Adieu; je vais dire à nos Bergers les bonnes dispositions où je te vois en leur faveur.

SCENE III.

ROSETTE, SA MÈRE.

LA MÈRE.

Air : *Vivons pour ces Fillettes.*

JE ne saurois croire cela.
Montrez-moi cette Rose.

ROSETTE.

Oui-dà!
Regardez, Maman; la voilà!

LA MÈRE.

Sitôt! quelle merveille!

ROSETTE.

Fraîche, belle & vermeille,
Déjà.
Fraîche, belle & vermeille.

LA MÈRE.

Air *De l'impromptu de la folie :* Alte-là.

On ne m'en faisoit point accroire.
Quoi! l'hiver à peine expiré!

Lorsque je le dirai,
On ne m'en pourra croire.

ROSETTE.

Oh bien, quand on la verra;
L'on vous croira.
Voulez-vous qu'on la cueille?
[*Elle appelle.*]
Colin!

LA MÈRE.

Non, non!

ROSETTE, *courant avertir Colin.*

Rien qu'une feuille!
[*Elle appelle encore.*]
Colin! Colin!

LA MÈRE, *la retenant.*

Alte-là!

Air : *Joconde.*

Colin ne doit pas toucher là;
Non, ma Fille; au contraire;
De votre mieux, conservez-la;
Je sors pour cette affaire:

Qu'en

Qu'en mon absence, à double tour,
Cette porte soit close;
Que personne avant mon retour,
Ne touche à cette Rose.

ROSETTE.

Et allez-vous bien loin?

LA MÈRE.

Non: je vais chercher l'Hymen & l'amener ici, pour la lui présenter sur le Rosier même, afin qu'il en dispose en faveur du Berger dont il aura fait choix pour l'unir à toi.

ROSETTE.

L'Hymen? Et qui est ce personnage là? l'Hymen!

LA MÈRE.

Air: *J'en ris comme elle.*

Mon Enfant, c'est le Dieu qui fait
Le nœud du mariage:
Mais, pour peu qu'à la fleur on ait
Causé quelque dommage;
S'il y voit le moindre déchet;
Plus de ménage.

Air : *Que faites-vous Marguerite ?*

Derrière une double grille,
L'on vous enferme aussi-tôt.
Adieu. Songez-y, ma Fille.

ROSETTE.

Mais, revenez donc bien-tôt.

Air : *Ton himeur est Catherène.*

Et du jour, à cette quête,
Ne passez pas la moitié ;
Car cette fleur n'est pas faite
Pour être long-temps sur pié.
On n'en voit point de la veille,
C'est leur sort infortuné :
Le matin fraîche & vermeille ;
Le soir.... [*elle souffle.*] autant de fané.

LA MÈRE.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Allez. Seulement ce matin,
Gardez bien le jardin, *bis.*
Vous me verrez, avant le soir.

ROSETTE, *faisant une révérence.*

Je ferai mon devoir. *bis.*

LA MÈRE.

Rentrez; & faites-moi venir Colin.

SCÈNE IV.

LA MÈRE, *seule.*

Air : *Adieu la jupe & la cornette.*

QUE d'inquiétudes secrettes!
Gare certains petits Voleurs,
Qui, jour & nuit, guettent nos heures.
Qu'on doit craindre pour les Fillettes
Ces... ces... ces vilis petits lanternettes,
Ces vilis petits Pourteux.

[illegible]

Air : *La tampone.*

Quitte, quitte,
Pour aller vîte,
Chercher qui la gardera.

SCÈNE V.

L'AMOUR, LA MÈRE.

L'AMOUR, *regardant la Rose à travers la grille, & continuant l'air comme d'un air d'admiration.*

AH! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
La belle fleur que voilà,
Ha! ha! ha! ha!

LA MÈRE, *l'appercevant.*

Ne voilà-t-il pas déjà de mes Frippons ? Retirez-vous de-là, petit Drôle.

L'AMOUR.

Petit Drôle ! Cette bonne-Femme ! Ne diriez-vous pas qu'elle croit parler à quelque Marmot.

LA MÈRE.

Voyez-vous encore ce petit Résolu ; & qu'êtes-vous donc ?

L'AMOUR.

Allons, allons, ne badinez pas, Madame: vous iites l'enfant; & cela ne vous sied point. Elle ne reconnoît pas l'Amour!

Air: *J'en ferai la folie, ma Mie.*

Voilà vos Prudes farouches,
Dont les charmes baissent,
Qui font les petites bouches,
Et me méconnoissent:
Parlons pourtant de bonne-foi,
Nous avons, jadis, vous & moi,
Fait bien de jolies
Folies,
Fait bien des folies.

Air: *Ma Mère étoit bien obligeante.*

Ne faites pas tant la méchante.

LA MÈRE.

Parlez tout bas; j'ai près d'ici
Une jeune Fille ignorante;
Qui, peut-être, écoutant ceci,
Sachant que je fus obligeante,
Pourroit le devenir aussi.

L'AMOUR.

Eh! pourquoi non? J'ai droit sur elle : dès que la poule est à moi, le poussin m'appartient.

Air : *Boire à son tirelire.*

Ou le proverbe ment,
Bons chiens chassent de race;
Ou bien de sa Maman
Elle suivra la trace.
En fait d'amour,
Chacun son tour :
Chacun son tirelirelire,
Chacun son tourelourelour,
Chacun son tour.

LA MÈRE, *bas.*

Je suis sur les épines de le voir ici. [*haut.*] Allons, allons, mon ami, c'est trop jaser : déni-chez. Je vous défends l'approche de ma maison & de sa banlieue; partez.

L'AMOUR.

Oui-dà : mais, auparavant, je veux cueillir cette jolie rose-là, que je vois dans le jardin.

LA MÈRE, *l'arrêtant.*

Ne vous pressez pas tant. Que voulez-vous faire ?

L'AMOUR.

J'en veux parer ma coeffure : & j'en prétends faire la plus belle rose de mon bonnet.

LA MÈRE.

Tout doucement, tout doucement ; ce ne sera pas pour vous, ni pour votre bonnet.

L'AMOUR.

Et pour qui donc ?

LA MÈRE.

Pour l'Hymen.

L'AMOUR.

Pour l'Hymen !

LA MÈRE.

Oui, pour l'Hymen.

L'AMOUR.

Vous riez ?

LA MÈRE.

Je ne ris point.

L'AMOUR.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Fi donc ! fi donc j'apprête
A ce malgracieux,
Un ornement de tête,
Qui lui conviendra mieux :
Ce n'est pas une rose
Qu'il faut à son bonnet ;
Mais bien une autre chose,
Que votre Époux connoît.

J'en fais mes affaires, allez.

LA MÈRE.

Mon Époux ni moi ne connoissons rien à tout cela ; suffit que la Rose est destinée à l'Hymen, & qu'il l'aura.

L'AMOUR.

Vous en parlez bien résolument. On diroit, à vous entendre, que le jardin est à vous. Il est à votre Fille, ce me semble.

LA MÈRE.

Air : *Lerela.*

Eh bien, en est-il moins à moi ?
Une Fille, à ce que je croi,
N'a rien qui ne soit à sa mère :

L'AMOUR.

Lerela, lerelanlere,
Lerela
Que nenni-dà.

Air : *Du Triolet.*

Cette loi-là n'est nulle part
Dans le digeste de Cythère ;
Dans les préceptes de mon art,
Cela ne se lit nulle part :
Chacun est libre à cet égard ;
Mari, femme, fillette & mère,
Tous ont leur petit fait à part,
Dans la Coutume de Cythère.

LA MÈRE.

Air : *Zon, zon, zon.*

Je conteste ce point ;
J'ai mes droits sur sa rose :
Sans moi, je ne crains point
Que Rosette en dispose.

L'AMOUR, *ironiquement.*

Et non, non, non
La pauvre fille n'ose,
Et zon, zon, zon,
Laissez faire au tendron.

LA MÈRE.

En un mot, vous ne l'aurez pas ; c'est moi qui vous le dis.

L'AMOUR, *bas.*

Il ne s'en faudra donc guère. [*haut*] Je ne l'aurai pas ! Sûrement ?

LA MÈRE.

Très-sûrement.

L'AMOUR.

En jureriez-vous bien votre foi ?

LA MÈRE.

J'en jure sur ma foi.

L'AMOUR.

Bon, bon ; c'est peut-être sur votre foi conjugale ; cela ne m'épouvante pas.

LA MÈRE.

Que ce soit sur ce qu'il vous plaira : sa mère lui a défendu d'y laisser toucher, c'est assez ; on n'y touchera pas.

L'AMOUR, *contrefaisant le honteux, & d'un air ironique.*

Ah ! sa mère lui a défendu.... Oh ! c'est une

autre affaire : vous avez raison ; elle n'y laissera pas toucher : je me retire.

LA MÈRE.

Quand l'Hymen y sera, à la bonne-heure ; vous serez le bien-venu.

L'AMOUR, *du même ton.*

J'aurai la bonté de l'attendre. Je suis si patient de mon naturel !

LA MÈRE.

Ne venez donc que demain, entendez-vous ?

L'AMOUR.

Je vous obéirai ; ne craignez rien.

Air : *La jeune Isabelle.*

Jadis votre mère,
Pleine de soupçon,
Pour vous me vint faire
La même leçon.
L'amour imbécille,
Craignit la maman :
Je fus fort docile,
Souvenez-vous-en !

Il dit ces vers avec un ris malin, en la regardant sous le nez, & s'en va, en la menaçant de la tête.

SCÈNE VII.

LA MÈRE, COLIN.

LA MÈRE.

Air : *Grimaudin.*

JE te laisse avec Rosette,
Mon pauvre Colin;
Avec la jeune Fillette,
Garde ce matin,
Son joli landerirette,
Son joli jardin.

COLIN.

Oh, par sangué, laissez faire.

Air : *Des Fraises.*

De vouloir entrer dedans
Le premier qui s'expose,
Aura bian trouvé ses gens.

LA MÈRE.

Sur-tout conserve & défends
La Rose, la Rose, la Rose.

COLIN.

Tatigué, je sis trop bon ami d'un Drôle qui la lorgne de prés, pour la laisser prendre à d'autres.

LA MÈRE.

Et qui est-il ce Drôle-là, s'il vous plaît ?

COLIN.

C'est moi.

LA MÈRE.

Comment, Coquin ! c'est pour ton nez. Ah! je suis bien aise de savoir cela. Je saurai du moins à qui m'en prendre. Eh bien, c'est toi qui m'en répondras.

Air : *Joconde.*

Veille, tourne, rode à l'entour,
Je la mets sur ton compte :
Songe, s'il faut qu'à mon retour,
J'y trouve du mécompte,
Que, sans autre formalité,
Pour exemple authentique,
Je te fais pendre, en qualité
De voleur domestique.

COLIN.

Air :

Eh quoi, si tout bonnement,
Et sans stratagême,
J'allois...

LA MÈRE.

Pendu sur le champ.

COLIN.

Et si queucun l'aime :
Et que ce queucun madré ;
Pendant que je m'en tiendrai :
Venoit la la la la la,
Venoit la la la la la la la....

LA MÈRE.

Pendu tout de même.

Que je la retrouve, en un mot, telle qu'elle est; sinon, que toi ou d'autres y ayent touché; pendu, Colin, pendu. Adieu. Fais-y bien réflexion.

SCÈNE VIII.

COLIN, *seul.*

MA FOI, je n'y savois pas de meilleur secret, pour en torcher le bec aux autres, que de la prendre moi-même. Comment diantre défendre l'entrée d'une clôture comme celle-là ? Je ne saurois être de tous les côtés.

Air : *Ton himeur est Catherène.*

Je m'attends à queuque esclandre,
Ces murs seront tôt sautés :
Je ne peux, pour les défendre,
Être de tous les côtés.
Mille gens de toutes sortes,
Viendront les escalader :
Une maison à deux portes
Est difficile à garder.

SCÈNE

SCÈNE IX.

COLIN, ROSETTE.

ROSETTE *entre, en dansant.*

Air : *Plan, plan, plan, place au Régiment.*

COLIN, campos ! courage, allons,
Ma Mère a tourné les talons ;
Les chats décampés, les rats dansent :
D'aujourd'hui mes beaux jours commencent.
Ah ! l'on compte que j'aurai donc
Les deux pieds dedans un chausson !
Je ne suis pas si sotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

COLIN, *se grattant l'oreille.*

Queu petite endevée ! Pardi, pardi, je n'ai qu'à la laisser faire, je serai bientôt..... [*Il fait le geste d'un homme qu'on étrangle.*]

ROSETTE.

Oh çà, Colin; tout-à-l'heure, quand ma mère t'a appelé, tu me demandois cette Rose.

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

Au Berger le plus mignon,
Je voulois en faire un don :
Mais on en dira
Tout ce qu'on voudra ;
Je suis bonne personne :
Puisque tu la veux, la voilà :
Cueille, je te la donne,
Prends-la :
Cueille, je te la donne.

COLIN.

Tatigué, je m'en donnerai bien de garde; votre Mère vient de me dire comme çà que.....

ROZETTE.

Quoi?

COLIN.

Qu'elle me feroit enfermer, si l'Hymen ne retrouvoit pas la Rose telle qu'elle est.

ROSETTE.

Va, va, je ne crains rien : je viens de consulter des Bergères plus fines que moi.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux.*

Elles m'ont dit qu'en pareil cas,
Une Fille ne manque pas
De Roses artificielles,
Où les plus fins seroient dupés:
Les yeux de l'Hymen, disent-elles,
Tous les jours même y sont trompés.

COLIN.

Serviteur; je ne m'y fie pas.

ROSETTE.

Par ma fi, accommode-toi : je te donnois la préférence sur une troupe d'Assiégeans qui nous environnent, & qui ne s'en feront pas tant prier.

COLIN, *effrayé.*

Des Assiégeans!

ROSETTE.

Oui.

Air :

Et zing, zing, zing,
On sonne à l'assaut,
flon, flon, flon,
Liralironfa, gué, gué, gué,
Le joli Rosier va danser.

COLIN.

Et quelles troupes sont-ce ? comment sont-elles faites ? comment sont-elles mises ?

ROSETTE.

Le plus joliment du monde.

COLIN.

Mais encore ; l'habit d'ordonnance ?

ROZETTE.

L'uniforme est noir.

COLIN.

Ahi, ahi, ahi ! Je me doute de ce que c'est.

ROZETTE.

Un habit court, un petit hausse-col de linon bien transparent.

COLIN.

Cela veut dire un petit collet ; justement. Vlà les Abbés : je suis pendu.

ROZETTE.

J'ai pris d'abord ces Messieurs-là pour un détachement du Régiment de la Calotte, parce qu'ils

en avoient tous une fort jolie sur la tête. Mais quand j'ai crié : Qui vive ? Ils m'ont répondu : Grenadiers de Cithère ! Je t'avoue, cela m'a fait peur.

COLIN.

Vraiment vous avez raison, Rosette.

Air : *C'est un Moineau.*

Sous un menton,
Ce morceau mignon,
Fait de toile de linon,
De Cupidon
Est l'étendard & le guidon :
Lorsque le petit frippon,
Veut vaincre du premier bon ;
Pour oriflamme, il arbore, dit-on,
Sous son menton,
Le morceau mignon,
Fait de toile de linon ;
De Cupidon
C'est l'étendard & le guidon.

Je cours leur défendre l'entrée.

Air : *La petite Manon.*

J'aurai bien le dessus,
Ma Mère & son Argus
N'y feront que de l'eau toute claire.
Je veux faire un don
De la Rose & du Bouton ;
Je me peux, je me veux satisfaire :
Et plus on me défend
De faire ce présent,
Plus je me sens d'humeur à le faire.

Ma Cousine Sylvie doit avoir averti les Bergers du présent que je destine au plus joli d'entr'eux : qu'ils viennent.... En voici un justement. Voyons d'abord si Colin est bien occupé de son côté ; & revenons vîte ici lui tailler des croupières.

SCÈNE XI.

L'AMOUR, UN BERGER BEL-ESPRIT.

L'AMOUR.

COURAGE, mon Ami, il y fait bon.

Air : *Dondaine, dondaine.*

Nous arrivons heureusement ; *bis.*
C'est moi qui vous en fais serment,
La Rose,
La Rose,
Ne tient dans ce moment
Pas à grand chose.

LE BEL-ESPRIT.

Que je sache à quoi vous voyez cela.

L'AMOUR.

Il y a deux raisons pour n'en pas douter.

Air : *Le Démon malicieux & fin.*

Une Mère défend d'y toucher :
Un Argus prend soin d'en empêcher.
De tout temps un soin si ridicule,

Dans mes projets, loin de rien déranger,
Fit plus vîte avancer ma pendule,
Et mit l'aiguille à l'heure du Berger.

Profite bien du temps, tu as de l'esprit, tu en fais profession : tu fais des vers; c'est mon langage; séduis, presse, persuade. Mais dépêche-toi, si tu veux ; car je t'enverrai des Concurrens tout-à-l'heure. L'Hymen approche, & je n'en veux pas avoir le démenti. Adieu.

LE BEL-ESPRIT.

Laissez-moi faire ; la chose est en bonnes mains.

SCÈNE XII.

ROSETTE, LE BEL-ESPRIT.

ROSETTE, *à part.*

TOUT va le mieux du monde. Colin a de l'ouvrage pour du temps : J'aurai le loisir de faire un choix à mon aise. [*haut.*] Que souhaitez-vous, beau Berger ?

LE BEL-ESPRIT, *d'un ton plein d'emphase.*

Tel qu'on vit autrefois de l'Argonaute avide,
La nef ambitieuse aborder la Colchide ;
Tel, & plus empressé, je viens pour conquérir
L'ouvrage merveilleux de Flore & de Zéphyr.

ROSETTE.

Je n'entends ni le Grec ni le Latin. Tenez, je suis de ces filles qui veulent qu'on leur parle François. N'est-ce pas à ma Rose que vous en voulez ?

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Lon-lan-la derirette.*

C'est cela même que j'entends :
Je la demande & j'y prétends,
Lon-lan-la derirette,
En qualité de Bel-Esprit,
Lon-lan-la deriri.

ROSETTE.

Vous êtes un Bel-Esprit ! Et quelle bête est cela qu'un Bel-Esprit ?

LE BEL ESPRIT.

Diable ! un Bel-Esprit n'est pas une bête.

Mallepeste ! c'est la plus rare espèce d'homme qu'il y ait. J'ai lu même dans les Relations d'un voyage, en Occident, qu'il y a un Royaume là, des plus peuplés, où l'on n'en comptoit que quarante.

ROSETTE.

Que quarante Beaux-Esprits dans un Royaume?

LE BEL-ESPRIT.

Non; & si encore il y avoit dans l'*Errata* du Livre; quarante; *lisez* quatre.

ROSETTE.

Mais, dites-moi donc, qu'ont de si rare ces Beaux-Esprits?

LE BEL-ESPRIT.

Eh, mais, ce sont des gens, si vous voulez; qui pensent comme tout le monde pense; mais qui parlent, en récompense, comme on ne parle point.

ROSETTE.

Si bien donc, Monsieur le Bel-Esprit, que vous voulez avoir la Rose. Composons; voyons, que me donnerez-vous pour cela?

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

Mainte précieuse fleur,
De bien plus grande valeur,
Qu'on admirera,
Qu'on vous enviera.

ROSETTE.

Cette offre est magnifique.
Et quelles sont donc ces fleurs-là ?

LE BEL-ESPRIT.

Des fleurs de Rhétorique,
Lan-la,
Des fleurs de Rhétorique.

ROSETTE.

Je ne connois point ces fleurs-là.

LE BEL-ESPRIT, *d'un air transporté.*

Ah ! ma divine Princesse ! elles forment le Bouquet le plus galant qu'on puisse offrir à vos charmes ! Bouquet éternel qui les éternisera ; qui vous éternisera ; qui m'éternisera ; qui nous éternisera tous deux, en s'éternisant aussi.

ROSETTE.

Quoi ! je serai éternellement jeune & jolie comme je le suis à cette heure.

LE BEL-ESPRIT.

Oui, vous dis-je ; je prétends immortaliser vos charmes avec ce bouquet-là. Je prétends que votre figure telle qu'elle est, fasse mourir de jalousie les Beautés qui naîtront dans mille ans d'ici.

ROSETTE.

Ah ! donnez-le moi donc vîte ?

LE BEL-ESPRIT, *tirant un papier de sa poche.*

Le voilà.

ROSETTE *lit.*

Chanson.... Ce n'est qu'une Chanson.

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Robin turelurelure.*

Cette immortelle Chanson
Est la fatale voiture
Qui chariera votre nom,
Turelure !
Jusqu'à la race future.

ROSETTE.

Robin turelurelure !

Et si la voiture alloit s'embourber ?

LE BEL-ESPRIT.

Oh que non ! elle est attelée d'un Pégaze trop léger & trop vigoureux, pour ne pas rouler gaiement jusqu'à la postérité la plus reculée. Écoutez ; voici ce qu'on chantera de vous d'ici à mille ans.

[*Il chante avec un air fade & minaudier*].

Air : *Marotte n'eſt pas si sotte.*

Musette,

Chantez Rosette !

Chantez les grâces qu'elle a !

Sa joue à fossette,

Sa gorge grassette,

Son beau ceci, son beau cela.

Musette,

Chantez Rosette,

Chantez les grâces qu'elle a.

ROSETTE *répète.*

Sa joue à fossette,

Sa gorge grassette ;

Son beau ceci, son beau cela....

Oui-dà; je trouve cela bien joli.

LE BEL-ESPRIT.

C'est quand nous aurons cueilli la Rose, qu'il fera beau nous entendre!

Air: *du Mirliton.*

Je veux que depuis la Seine,
Jusques au Mississipi,
L'on chante à perte d'haleine,
Nos flons, flons, nos biribis;
Et nos mirlitons, mirlitons, mirlitaine,
Et nos mirlitons dondon.

ROSETTE.

Oui; je sens que cela me fera plaisir qu'on parle de moi dans tout le monde, & dans tous les temps: mais, encore un coup, si malheureusement vos vers n'alloient pas durer plus longtemps que ma Rose; adieu le nom de Rosette.

LE BEL-ESPRIT.

Ne craignez pas cela, vous dis-je: jamais un nom ne ratte avec moi l'immortalité. J'en aban-

donne un pour vous, mille fois moins beau que le vôtre, & qui pourtant s'immortalise tous les jours dans votre bouche, & dans celle de tout le monde.

ROSETTE.

Quel est donc ce nom-là ?

LE BEL-ESPRIT.

Marguerite, une petite Souillon que j'honorois de ma divine amitié.

ROSETTE.

Ah ! ha ! c'est sur elle que vous avez fait la Chanson !

[*Elle chante.*]

D'une main je tiens mon pot,
Et de l'autre Margot.

Et ce petit Branle que nous dansions encore hier.

Air : *Olire, olire, ola.*

L'avez-vous vu passer, *bis.*
Marguerite, ma Mie,
Olire, olire,
Marguerite ma Mie,
Olire, ola.

LE BEL-ESPRIT.

Voilà Marguerite immortalisée, comme vous voyez.

ROSETTE.

Eh que vous avoit-elle donné pour cela ; une Rose ?

LE BEL-ESPRIT.

Non. Une botte de navets, si célébrée par ce fameux Couplet :

Air :

Que faites-vous Marguerite ?
Ratissez-vous des navets ?

J'achevai le Couplet quand je les eus mangés. Tant d'autres noms fameux dont ma noble Muse a décoré le Temple de Mémoire. Par exemple, *Monsieur de la Palisse, qui seroit encore en vie, s'il n'étoit pas mort. Mon Ami Dupont, qui me venoit voir dans mon lit malade. Pierre Bagnolet, qui couchoit sur le cu du four de peur d'avoir froid.* Que sais-je ? Jusqu'à *la vache à Panier*, dont on parlera à jamais ; en disant, *qu'il n'en faut plus parler.*

Air : *Nanon dormoit.*

Rosette enfin,
Dans mes vers & ma prose,
Vivra sans fin.

ROSETTE.

Sur vous je m'en repose.

LE BEL-ESPRIT.

Ah ! je vous en réponds !

ROSETTE.

Allons, allons,
Allons cueillir la Rose,
Allons.

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.*

Le plaisir me transporte !
Que cet *allons* m'est doux !
Vite, ouvrez-moi la porte,
La Belle dépêchons-nous.

SCÈNE XIII.

UN VIEILLARD, LE BEL-ESPRIT, ROSETTE.

LE VIEILLARD, *sur le ton du dernier vers.*

LA, la, mon Ami, tout doux.
Vous y perdez vos pas,
Nicolas;
Sont tous pas perdus pour vous.
[*à Rosette.*]
Air : *Ton joli, belle Meunière.*
Laisseriez-vous cueillir la Rose
Par ce magot?
Souffrez qu'à ce choix je m'oppose!

LE BEL-ESPRIT.

Le plaisant sot!
Pour m'oser barrer le chemin!
Retire-toi vieux Roquentin!

LE VIEILLARD.

Je te l'escamoterai.

LE BEL-ESPRIT.

Toi ?

LE VIEILLARD.

Moi-même.

LE BEL-ESPRIT.

Air : *D'une main je tiens mon pot.*

Il est vieux & radoteur :
Le bel escamoteur !
Je combats avec l'avantage
Du beau discours & du bel âge,
Par-dessus toi, dans ce conflit,
J'ai le corps & l'esprit.

LE VIEILLARD.

Air : *Vous en venez.*

La Belle-Enfant, je le confesse,
Je n'ai ni grâce ni jeunesse,
Mais aussi j'offre à tes beautés...

LE BEL-ESPRIT *le repoussant.*

Vous radotez, vous radotez !
Quand on vous dit que vous radotez,
Que vous radotez.

LE VIEILLARD.

Oh! patience.

[*Il continue où on l'avoit interrompu.*]

Mais aussi j'offre à tes beautés....

ROSETTE.

Air: *Tarare, ponpon.*

Bon-Homme, il a raison.

LE VIEILLARD.

Comme l'on me rembarre!

ROSETTE.

De quelle utilité pourroit m'être un barbon?

LE VIEILLARD.

Tout défaut se répare.

ROSETTE.

Oh, pour celui-là; non.

LE VIEILLARD.

Écoutez-moi.

ROSETTE.

Tarare,

Ponpon.

Je veux donner cette Rose à quelqu'un qui m'en sache long-temps gré ..., à quelque Berger qui la paye par de longs services; & vous mourrez demain. Fi donc ! Vous êtes si vieux que vous n'en pouvez plus : les mains vous tremblent. Dites la vérité; auriez-vous seulement la force de la cueillir ?

LE VIEILLARD.

Ne t'embarasse pas, Mignonne, ce seront mes affaires.

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Du cahin, caha.*

L'on vous tient quitte
De cette affaire-là :
Croyez-moi, vieux Papa,
Votre petit dada,
Pour aller jusques-là,
Ne court pas assez vîte.

LE VIEILLARD.

Le vôtre court de-çà, de-là;
Jamais ne repose;

Ne fait point de pause ;
Il outre la dose :
Mais, en toute chose,
Le Sage va cahin, caha,
Le Sage va cahin, caha.

LE BEL-ESPRIT.

Fin du même air.

Le Sage ira comme il voudra,
L'Amour veut des ailes :
Je connois les Belles,
De vives Femelles ;
Et, ma foi, près d'elles,
Fi, de qui va cahin, caha !
Fi, de qui va cahin, caha !

ROSETTE, *le repoussant.*

Fi, de qui va cahin, caha.

LE VIEILLARD, *feignant de s'en aller, & montrant une pomme d'or.*

Eh bien, je m'en vais donc. J'aurois cru pourtant qu'un millier de pommes d'or, comme celle-là, valoit bien la Rose que je demande.

ROSETTE, *courant après.*

Ah ! la jolie pomme ! Montrez-moi, s'il vous plaît, que nous la voyions ?

LE VIEILLARD.

Volontiers, ma Fille ; tiens, regarde-là bien.

ROSETTE.

Où trouve-t-on des pommiers qui portent des pommes comme cela ?

LE VIEILLARD.

Dans une grande forêt qui m'appartient, & qui est toute pleine d'arbres de la même espèce ; le tronc, les rameaux, les feuilles & le fruit, tout est d'or.

ROSETTE.

Tout est d'or ! ah, la belle forêt !

LE VIEILLARD, *reprenant sa pomme.*

Adieu. J'y vais faire un tour de promenade, & m'y consoler du refus que je viens d'essuyer.

ROSETTE, *pleurant.*

Hom ! vous êtes bien méchant, de m'ôter cette pomme-là ; puisque vous en avez tant d'autres.

LE BEL-ESPRIT. [*à part.*]

Ahi! ahi! ahi!
Le temps se barbouille, bouille, bouille,
Le temps se barbouillera.

LE VIEILLARD.

Air : *Prête-moi ton panier.*

Il est une manière
De te faire donner
La forêt toute entière :
Tu n'as qu'à me mener
Auprès de ton, jeunette Bergère,
Auprès de ton Rosier.

ROSETTE.

Tenez, Monsieur, le Bel-Esprit, voilà votre Chanson.

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Des Fêtes Grecques & Romaines.*

Comment donc, petite volage!
Est-ce ainsi, petit cœur de papillon?

ROSETTE.

Oh petite volage! petite tant qu'il vous plaira.

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Je fais la chose en conscience.
Prenons une juste balance,
Et vous verrez, si nous pesons
Ensemble son offre & la vôtre,
De son or ou de vos chansons,
Qui des deux emportera l'autre.

LE BEL-ESPRIT.

La petite masque! Vas, tu n'as qu'à t'attendre à la gloire que ma Muse te préparoit.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

Crains-en mille sobriquets :
N'en attends plus de bouquets.
Tu m'ôtes le tien :
N'espère plus rien
De ma docte fabrique.

ROSETTE, *lui montrant la pomme d'or.*

De semblables fruits valent bien
Des fleurs de Rhétorique,
Lon la
Des fleurs de Rhétorique.

LE BEL-ESPRIT *s'écrie, & dit d'un ton menaçant :*

Auri sacra fames !

Et oui, oui, nous t'immortaliserons ; mais ce sera de la bonne manière.

Air : *Marotte la femme à tretin tretous.*

Ma muse te promet, *bis.*
De mettre côte-à-côte,
Rosette, Madelon Friquet,
Et l'illustre Marotte ;
Femelles à tretins,
Femelles à tretous,
A tretins, treti, tretous.

[*Il s'en va d'un air gai.*]

Air : *La tampone.*

La tampone,
M'abandonne,
Pour quelques pommes ;
Retournons à nos navets,
Et, et, et, et, et, et,
Retournons à nos navets,
Et, et, et.

Le jeune BERGER.

Non, non! c'est à moi, non pas au Barbon
Qu'en est réservé le don.

Air : *Le fameux Diogène.*

Je cueille ici les Roses,
Dès qu'elles sont écloses;
C'est un emploi que j'ai.

LE VIEILLARD.

Passez, passez, jeune Homme;
Regardez cette pomme :
Voilà votre congé.

Air : *Que devant lui tout s'abaisse & tout tremble, de l'Opéra d'Atis.*

Que devant l'or tout s'abaisse & tout tremble!
Tout est soumis, tout cède à ce métal :
Un homme eût-il tous les défauts ensemble;
Fût-il tortu, vieux, difforme & brutal :
Dès qu'il est riche,
Il vous déniche,
Et vous supplante aussi-tôt son

Allons donc, mon aimable Rosette, allons, que t'amuses-tu-là à regarder?....

ROSETTE.

Ah! je vois le plus joli Berger du monde, qui accourt de ce côté-ci!

SCÈNE XV.

ROSETTE, un jeune BERGER, le VIEILLARD.

Le jeune BERGER.

Air : *Pierrot se plaint que sa femme.*

La belle Fille, on publie,
Qu'une Rose de primeur,
Chez vous est épanouie.
J'aime cette belle fleur
A la folie;
Seroit-elle, par malheur,
Déjà cueillie?

ROSETTE, *tendrement.*

Fin de l'air : *Non, non, il n'est point de si joli nom.*

Non, non! mais je l'offrois à ce Barbon,
Par qui je suis enrichie.

Le jeune BERGER.

Non, non! c'est à moi, non pas au Barbon
Qu'en est réservé le don.

Air : *Le fameux Diogène.*

Je cueille ici les Roses,
Dès qu'elles sont écloses;
C'est un emploi que j'ai.

LE VIEILLARD.

Passez, passez, jeune Homme;
Regardez cette pomme:
Voilà votre congé.

Air: *Que devant lui tout s'abaisse & tout tremble, de l'Opéra d'Atis.*

Que devant l'or tout s'abaisse & tout tremble!
Tout est soumis, tout cède à ce métal:
Un homme eût-il tous les défauts ensemble;
Fût-il tortu, vieux, difforme & brutal:
Dès qu'il est riche,
Il vous déniche,
Et vous supplante aussi-tôt son rival.

Le jeune BERGER, *tendrement.*

Air : *Est-ce ainsi qu'on prend les Belles.*

O toi ! qui, de bagatelles,
Contentes, & par-de-là,
Deux cœurs tendres & fidèles,
Amour, que me dit-on là ?
Est-ce ainsi qu'on prend les Belles,
O gué, lon-la,
O gué, lon-la.

LE VIEILLARD.

Oui, c'est ainsi qu'on prend les Belles.

Air : *Voilà comme ça se fit.*

Voilà comme ça se fait, *bis.*
Mon beau petit Muguet :
Auprès d'un bel Objet,
Aussi-tôt l'on met,
La main dans le gousset.
Ce geste lui plaît ;
On s'explique net ;
Et voilà comme ça se fait.

Oui, beau Mignon ; il n'y a rien de si méchant ni de si laid qu'un singe ; rien de si doux ni de si

beau que l'Amour : Eh bien, il est tel singe d'or plus adoré des Belles, que l'Amour tout nud.

Le jeune BERGER.

Eh ! qu'est-ce qu'un homme d'un âge aussi sérieux que le vôtre, voudroit faire de cette rose ?

ROSETTE *au Berger.*

Et vous, qu'en feriez-vous donc plus que lui ?

Le jeune BERGER.

Air : *N'oubliez pas votre houlette.*

Moi, j'en ornerois ma houlette,
Ou mon joli hautbois ;
Mais, pour un Vieillard aux abois,
Ce n'est qu'une vaine amusette,
Moi, j'en ornerois ma houlette,
Rosette.

LE VIEILLARD.

C'est pour une autre fois.

ROSETTE *au jeune Berger.*

Mais aussi, vous voyez les belles pommes d'or qu'il me donne en échange : que pourriez-vous donner de mieux, vous ?

Le

Le jeune BERGER.

Air :....

Rien de cette espèce,
Ni de leur valeur ;
Pour toute richesse
Hélas ! je n'ai qu'un talalareritatou,
Je n'ai qu'un tendre cœur.

[*Tendrement.*]

Air : *Ce sont les amours qui font les beaux jours.*

Mais, de la tendresse,
Vaut bien un trésor :
Qu'est-ce que de l'or ?
Est-ce la richesse ?
Ce sont les amours,
Qui font les beaux jours.

ROSETTE.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Qu'il a de douceur dans le chant,
Que tout ce qu'il dit est touchant !
J'en suis toute... Bon Homme ;

LE VIEILLARD.

Eh bien ?

ROSETTE.

Reprenez votre pomme;
Vous m'entendez bien?

LE VIEILLARD.

Quoi! pour une quarantaine d'années de moins!

ROSETTE.

Air : *Chantez petit Colin.*

J'aime mieux, franchement,
Sous la verte feuillée,
Folâtrer un moment,
Avec un Berger si charmant;
Qu'avec vous égarée,
Dans la forêt dorée,
Auprès d'un hibou,
D'un vieux marabou,
Bâiller tout mon saoul.

LE VIEILLARD.

Air : *Marotte fait bien la fière.*

Rosette fait bien la fière,
Pour une rose qu'elle a :
On n'en manque guère,

Quand on fait litière,
D'un métal comme celui-là.
[*Montrant la pomme d'or, en s'en allant.*]
Rosette fait bien la fière,
Pour une rose qu'elle a.

SCÈNE XVI.

ROSETTE, LE BERGER.

ROSETTE.

LA belle affaire que je faisois, si vous ne fussiez pas venu !

[*Tendrement.*]

Air : *Goûtons bien les plaisirs Bergères.*

Mais du moins êtes-vous sincère ?
Berger, m'aimerez-vous toujours ?

LE BERGER, *tendrement.*

Rien, ma belle Bergère,
De nos tendres amours,
Si vous n'êtes légère,
N'interrompra le cours.

ROSETTE.

Air : *Menuet de M. Grandval.*

Que Monsieur le cueilleur de roses,
Renonce donc à son métier ;
Et me jure, avant toutes choses,
De n'en cueillir qu'à mon rosier.

LE BERGER, *même air.*

Très-volontiers ; mais que Rosette,
Me jure aussi de bonne-foi,
Et de son côté me promette,
De n'en laisser cueillir qu'à moi.

ROSETTE.

Air : *Crédit est mort.*

Je vous en donne ma parole ;

LE BERGER.

Je vous donne la mienne aussi :
Elle ne sera point frivole.

SCÈNE XVII.

L'AMOUR, LE BERGER, ROSETTE.

L'AMOUR, *leur mettant les mains l'une dans l'autre.*

ZISTE & zeste, fiez-vous-y,
Landeriri,
A ce que vous vous jurez ici.

[*Tous deux ensemble.*]

Ziste & zeste, fions-nous-y,
Landeriri,
A ce que nous nous jurons ici.

L'AMOUR.

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Oh çà, finissez votre affaire !
Voici l'Hymen & votre Mère.

ROSETTE, *ouvrant la porte du jardin.*

Venez, Berger, il a raison.
Terminons vîte l'aventure.

SCÈNE XVIII.

L'HYMEN, L'AMOUR, LA MÈRE, LE BERGER, ROSETTE.

LA MÈRE, *à Rosette, en lui ôtant la clef des mains, & continuant l'air.*

Ah! ah! je vous y surprends donc,
Avec la clef dans la serrure!

L'HYMEN.

Air: *Un petit moment plus tard.*

Je reconnois à cet écart,
Le Dieu de Cythère.

L'AMOUR.

Je suis un petit Égrillard;
Eh bien, mon Compère,
La Rose, un moment plus tard,
Pour le Dieu de l'Hyménée,
Un petit moment plus tard;
Étoit..... étoit flambée.

[*A la Mère.*]

Il faut faire une terrible diligence pour me prévenir, notre bonne Maman; qu'en dites-vous?

SCÈNE XIX.

L'HYMEN, L'AMOUR, LA MÈRE, LE BERGER, ROSETTE, COLIN.

COLIN, *accourant tout essoufflé, & s'adressant à la Mère.*

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

MAÎTRESSE, faites retraite,
Les voici tretous !
Je suis las de faire tête,
Gare la rose, Rosette ;
Et vous itou !
Et vous itou !

LA MÈRE, *à l'Hymen.*

Air : *Dans notre Village.*

Songeons à la Rose :
Et vîte, de peur
De quelque malheur,
Qu'à son gré l'Hymen en dispose.

L'HYMEN.

Eh bien, à mon gré,
J'en disposerai.

L'AMOUR.

Air : *Camarade, prends bien garde.*

Camarade,
Prends bien garde,
De faire ici le Seigneur.
En faveur de ce jeune Homme,
Qu'ici mon suffrage nomme,
Dispose de cette fleur ;

Sinon je crie toute-à-l'heure : à moi, Grenadiers. Au lieu que si vous m'obéissez, je les fais retirer.

L'HYMEN *à l'Amour.*

Air : *La mirtamplin lantire larigot.*

Je veux bien vous obliger.

[*à Rosette.*]

Bergère charmante,
Permettez-moi d'adjuger,
La Rose à ce gentil joli Berger.

ROSETTE, *faisant une profonde révérence.*

J'en suis bien contente !

LE BERGER, *présentant sa houlette à Rosette.*

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.*

Et vous, adorable Rosette,
De ma main, pour un bien si doux,
Daignez recevoir la houlette.

L'HYMEN.

Bergers, Bergères, venez tous.
Au son de la tendre musette,
Venez l'installer parmi vous.

SCÈNE XX.

Le Théatre change, & représente une grande Allée d'arbres d'une extrême hauteur, lesquels mêlant leurs branches les unes avec les autres, forment une voûte de verdure, où plusieurs Pasteurs jouent de différens instrumens, célébrant la réception de Rosette.

TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, ET TROUPE DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

Après une musette, & quelques danses légères & galantes, la Troupe se met en rond, & danse le branle suivant.

BRANLE.

UNE BERGÈRE.

Aujourd'hui l'on donne à Rosette,
Et gué, gué, gué, bon, bon, derirette,
La pannetière & la houlette :
Bergers, enflez vos chalumeaux ;
Pendant que l'Amour sur l'herbette,
Fera bon, bon, bon, bon, derirette,
Fera bon, bondir nos troupeaux.

UN BERGER.

Elle ira maintenant seulette,
Et gué, gué, gué, bon, bon, derirette,
Cueillir dans nos bois la noisette,
Et dormir aux bords des ruisseaux;
Pendant que l'Amour sur l'herbette,
Fera bon, bon, bon, bon, derirette,
Fera bon, bondir ses troupeaux.

UNE BERGÈRE.

Bergers, point d'ardeur indiscrette,
Et gué, gué, gué, bon, bon, derirette,
Laissez reposer la Poulette,
Sans l'éveiller mal-à-propos;
Pendant que l'Amour sur l'herbette,
Fera bon, bon, bon, bon, derirette,
Fera bon, bondir ses troupeaux.

ROSETTE.

Non, non, Bergères, je suis faite,
Pour rire & faire la follette,
Bon, bon, bon, bon, bon, derirette;
Resterois-je seule en repos?
Pendant que l'Amour sur l'herbette,
Feroit bon, bon, bon, bon, derirette,
Feroit bon, bondir mes troupeaux.

La danse galante reprend, pour un moment, & est suivie des Vaudevilles suivans.

VAUDEVILLE.

Une Bergère, s'adressant à Rosette.

BERGÈRE, ce n'est pas tout
De savoir crier au loup,
Quand on se met en ménage.
D'autres y font le dégat.
Sachez bien crier au chat!
Au chat! au chat! au chat!
Et ne laissez pas aller le chat au fromage.

DES BERGERS les jeux badins,
Favorisent les desseins,
Du chat qui vous endommage.
L'on prévient donc l'attentat,
En criant sans cesse: au chat!
Au chat! au chat! au chat!
Malheur à qui laisse aller le chat au fromage.

LE CHAT prit un jour son tems,
Que d'un Berger de vingt ans,
J'écoutois le doux langage:

Sur l'animal scélérat,
Je criai bien vîte : au chat !
Au chat ! au chat ! au chat !
Sans quoi je laissois aller le chat au fromage.

UNE MUSETTE jouera,
Sa douceur endormira
Rosette au fond d'un bocage.
On s'expose, en cet état,
A crier bien tard : au chat !
Au chat ! au chat ! au chat !
Voilà comme on laisse aller le chat au fromage.

UN BERGER.

CERTAIN TENDRON délicat,
Ennemi de tout débat,
Dont on rit dans le Village ;
De peur de faire un éclat
A crié si bas : au chat !
Au chat ! au chat ! au chat !
Que le chat n'a pas laissé d'aller au fromage.

VAUDEVILLE.

CLIMÈNE, avant son mariage,
Masquoit les défauts de son cœur ;
On vantoit dans le voisinage
Sa complaisance & sa douceur,
Mais cette gent chérubine
Vient de s'unir à Damon ;
Et c'est le diable à la maison :
La rose est changée en épine.

QUOIQUE sur le retour de l'âge,
Philis s'étonnoit l'autre jour,
Qu'on ne lui rendît plus hommage,
Et s'en plaignoit au Dieu d'Amour.
Il prit d'une main badine
Un miroir au même instant :
Voyez, dit-il, en s'envolant,
La rose est changée en épine.

HIER, à certaine Fillette,
Que, par hasard, il rencontra,

Damon conta mainte fleurette,
Et même ne s'en tint pas là.
Je gagerois à sa mine,
Qu'à présent il s'en repent :
En pareil cas on voit souvent
La rose changée en épine.

JOUISSEZ, aimable jeunesse ;
Le temps perdu l'est pour toujours :
N'attendez pas dans la vieillesse
A faire usage de vos jours.
Si vous suivez ma doctrine,
Cueillez des fleurs au printemps :
L'hiver regne-t-il dans nos champs ?
La rose est changée en épine.

AU SEIN de la persévérance,
Tous les Amans du bon vieux temps,
Se soutenoient par l'espérance,
Et filoient d'ennuieux momens.
Fi, de ces vieilles routines
Que l'on suivoit autrefois :

L'Amant, sous de plus douces loix,
Cueille la rose sans épines.

QUAND L'HYMEN cueilloit une rose,
Jadis il s'y piquoit les doigts :
Aujourd'hui c'est toute autre chose,
Il n'est plus d'obstacle à ses droits.
Avec ses flêches badines
L'Amour épluche un rosier :
L'Amour fait si bien son métier,
Qu'Hymen n'y trouve plus d'épines.

LISE, au sortir de sa toilette,
Enchante les regards surpris ;
Le soir, quand la Belle en cornette,
Quitte ses roses & ses lys,
N'entrez point, à la sourdine,
Vous que charmoit sa beauté :
L'art reprend ce qu'il a prêté ;
La rose est changée en épine.

Fin du troisième Volume.